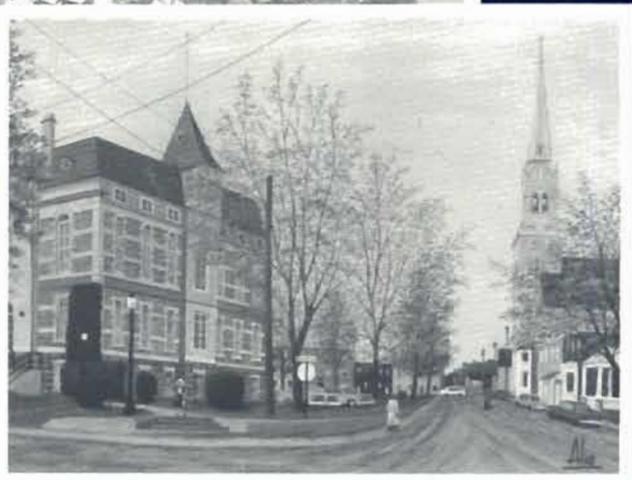
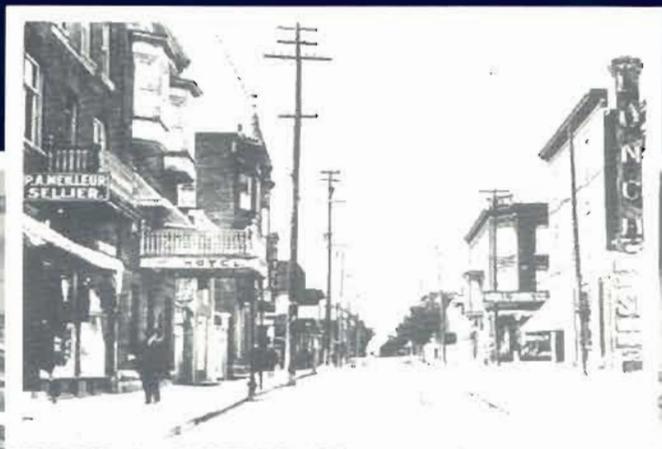


Outaouais

**Le Hull
disparu**



«Notre but de soulever le voile sur le passé de notre région sera amplement atteint si en voyageant dans nos rues et sur nos chemins, en passant nos ponts, vous revoyez les êtres d'autrefois, et qu'ainsi l'âme de notre patelin s'anime et vous procure la satisfaction de connaître et d'aimer votre chez-vous.»

C'est ainsi que Monsieur Léo ROSSIGNOL conclut sa thèse de doctorat en 1941 **Histoire documentaire de Hull** : Université d'Ottawa, page 323

Nous remercions Monsieur Jean Alie, peintre autodidacte, surnommé «le peintre historien de l'Outaouais», qui a bien voulu nous accorder la reproduction de certaines de ses peintures pour illustrer les propos de cette présente édition. Notamment la peinture qui figure sur la couverture, montrant un angle de l'ancien Hôtel de ville de Hull.

CONTENU DE LA REVUE

Lettre du maire de Hull, Michel Légère	5
Préface, Pierre-Louis Lapointe	7
Avant-Propos, Luc Villemaire	9

Les textes de fonds

La maison Charron : symbole d'une vision contrariée Michael Newton	11
La hache Hulloise : La «Walters» Chantal Berniquez et Luc Villemaire	17
La paroisse Notre-Dame-de-Grâce de Hull et ses principaux monuments Romuald Boucher	23
Des pionnières de l'éducation dans Hull Soeur Germaine Julien, en collaboration avec Soeur Alice Labrie, à la recherche	29
Les Frères des Écoles Chrétiennes à Hull du Régional de l'Outaouais	47
L'histoire du Théâtre dans l'Outaouais depuis ses origines Marcel Fortin	51
Antonio Desjardins, poète méconnu André Couture	55
Baillet Automobile, depuis 1916 Michel Gauthier (documentation) et Luc Villemaire (rédaction)	57

Présentation du circuit patrimonial

L'AXE DU PORTAGE	59
Préambule	
Tableau du Circuit	
Carte du Circuit	
Les vingt-huit (28) vignettes des sites	

Ville de Hull



Michel Légère
Maire

Dans sa détermination à manifester sa volonté d'être, la Ville de Hull accueille avec fierté le second numéro de la revue "Outaouais" présentée par l'Institut d'histoire et de recherche sur l'Outaouais (IHRO).

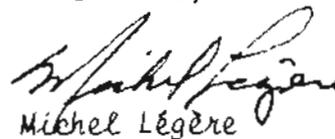
Après avoir fait revivre le Hull industriel et commercial d'antan, la revue "Outaouais" récidive cette fois avec une thématique variée présentant des pivots de la vie culturelle, commerciale et institutionnelle du milieu.

Parmi d'autres, ces points d'ancrage témoignent du pourquoi et du comment nous sommes aujourd'hui et méritent notre attention puisqu'ils nous définissent.

Ces articles permettent de mesurer notre évolution: aujourd'hui, nous accueillons l'Université du Québec à Hull, le Théâtre de l'Île et le Conservatoire de musique de Hull, les Parcs industriels et de Haute technologie... enfin le Musée canadien des civilisations à Hull!

L'avenir est à l'ouverture vers les autres et à l'échange: le tourisme c'est notre futur. Nous devons déployer tous nos efforts solidairement pour montrer, faire connaître et promouvoir ce que nous avons et ce que nous sommes, à l'image des bâtisseurs de cet Outaouais d'hier qui fait aujourd'hui notre fierté!

Le maire,



Michel Légère



Maison du Citoyen
25, rue Laurier
Hull (Québec) J8X 4C8
(819) 777-2781

PRÉFACE

LE HULL DISPARU

L'arrivée au pouvoir de Pierre-Elliott Trudeau et de son équipe allait marquer profondément l'évolution de la ville de Hull. Ce gouvernement, qui avait décidé de tout mettre en oeuvre pour faire une place aux québécois et aux canadiens français dans l'administration fédérale, allait viser sur le bilinguisme institutionnel et sur l'intégration de la rive québécoise à la Capitale nationale. On voulait une capitale représentative de deux nations fondatrices... C'est à l'occasion d'une conférence des premiers ministres, tenue en février 1969, que les gouvernements fédéral et provinciaux s'entendent sur une nouvelle définition de la Capitale nationale. Dorénavant, «les villes d'Ottawa et Hull et leurs environs constituent la région de la Capitale canadienne». On veut favoriser le développement urbain sur les deux rives de l'Outaouais, l'essor économique de Hull par la diversification de son activité économique et la protection de son caractère francophone.

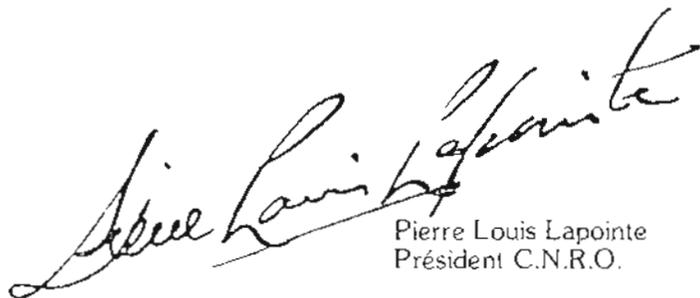
Le 20 mai 1969, on décidait l'expropriation de 18,6 acres du centre-ville de Hull dans le but d'y construire des édifices capables de recevoir des milliers de fonctionnaires fédéraux. Le caractère de la petite ville de Hull allait en être totalement modifié.

Le visage de Hull n'avait à peu près pas changé depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Malgré la fermeture de nombreuses usines, la perte de milliers d'emplois du secteur manufacturier et la forte croissance de la fonction publique fédérale... le décor était toujours le même, le centre-ville de Hull, contrairement à celui d'Ottawa, en était sorti indemne. Les déplacements de populations que la basse-ville, le «Flat», Rochesterville et Mechanicsville avaient connus, n'allaient frapper au coeur de Hull qu'à partir de 1969. Le choc n'en allait être que plus dur. L'échéancier, serré, s'épaulait sur une volonté politique inébranlable. Le fédéral voulait effectuer le transfert de milliers de fonctionnaires le plus rapidement possible et le gouvernement provincial, représenté par Oswald Parent, appuyait sans équivoque cet objectif.

La mise en application de ce programme allait modifier radicalement le visage de Hull ainsi que l'échiquier politique régional. Malgré l'opposition vitriolique de l'Establishment anglophone d'Ottawa, le gouvernement fédéral imposa sa vision des choses et le centre-ville de Hull se transforma peu à peu en ville de fonctionnaires. Il allait devenir de plus en plus difficile de distinguer ce centre-ville de celui d'Ottawa. Mêmes édifices en hauteur, même activité intense de neuf à cinq et même silence en fin de journée... à une différence près... Le centre-ville de Hull s'anime fébrilement en fin de soirée, et jusqu'aux petites heures du matin un «night-life» frénétique s'empare de ces quelques hectares de macadam... Les démolitions et les nouvelles constructions refirent parfois sans discernement le tissu urbain de l'Île-de-Hull et chassèrent ceux qui ce disaient «moraiement» propriétaires de ces espaces... Des luttes socio-politiques s'engagèrent. Des incendies criminels firent disparaître certains des bâtiments les plus représentatifs du passé...

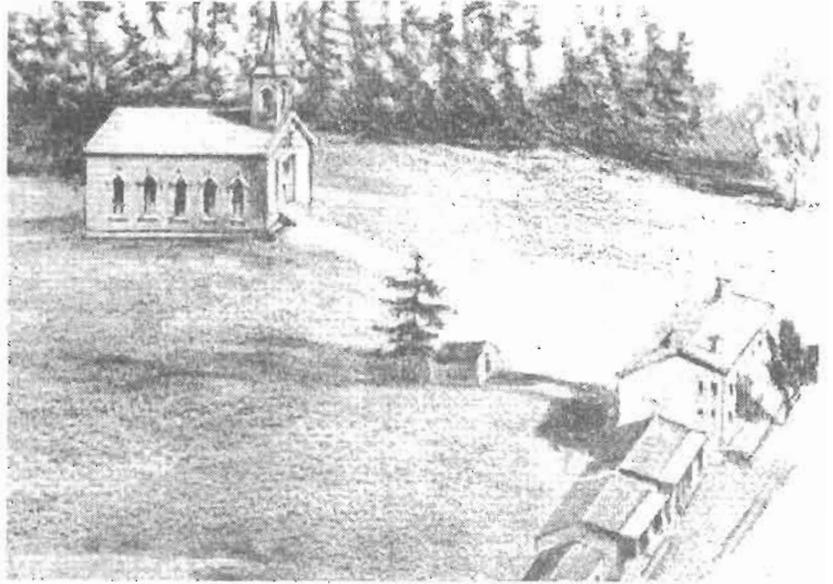
Les sites familiers des rues Principale et Hôtel-de-ville furent remplacés par de nouvelles tours. L'église Notre-Dame, l'Hôtel de ville, et le Palais de Justice tombèrent tour à tour sous le pic du démolisseur. Les anciens de Hull ne s'y reconnaissent plus. L'horizon visuel est méconnaissable. Les noms de rues sont changés... ainsi que leurs parcours.

Ce deuxième numéro de la revue «Outaouais» s'efforce de reconstituer pour les jeunes et moins jeunes, une partie de ces sites disparus. C'est une tentative de ressusciter également certaines des valeurs et des préoccupations des Hullois qui habitèrent le Hull disparu... les églises, les écoles, les loisirs culturels... Nous sommes d'ores et déjà assurés que ces objectifs ont été atteints, et que la lecture de ces pages saura rappeler de beaux et de bons souvenirs aux Hullois d'hier et d'aujourd'hui.



Pierre Louis Lapointe
Président C.N.R.O.

COMMENT RETROUVER UNE HISTOIRE PERDUE



ANQO, Fond «Ville de Hull».

AVANT-PROPOS

Sans l'histoire, pas d'identité; sans recherche, pas d'histoire. C'est ainsi que l'Institut d'histoire et de recherche sur l'Outaouais Inc., organisme à but non-lucratif composé de membres bénévoles, se voue depuis 1981 à la tâche magnifique de redonner aux gens de l'Outaouais la connaissance de ce qu'ils sont. Si nous sommes une entité spécifique, c'est que nous appartenons à un même territoire et à un même passé. Nous devons le reconnaître et le faire partager. Le respect de nos voisins ne peut s'obtenir que si nous savons d'abord nous-mêmes distinguer la valeur de ce que nous sommes.

Dans cet esprit, la nécessité de ne pas perdre davantage ce qui constitue notre avoir patrimonial et notre source d'identité collective, c'est avec un grand plaisir que l'IHRO s'associe une seconde fois avec la Ville de Hull, afin de mettre en lumière un certain nombre de biens patrimoniaux tombés dans l'ornbre de l'oubli. Consciente de son rôle et de ses responsabilités à cet égard, la Ville de Hull a consenti une subvention de 10 000 \$ à l'IHRO pour permettre la production de cette seconde édition de la revue *Outaouais*. C'est là l'expression des premiers moyens à déployer pour pouvoir mettre à jour notre histoire disparue.

L'IHRO a d'abord sollicité la gracieuseté de quelques écritures chez certaines compétences concernant les sujets que nous désirions aborder. La cueillette fut bonne puisqu'il nous est possible de présenter dans cette édition quatre textes de fond qui constituent des précédents. Notamment :

1. Celui de Monsieur **Michael Newton**, historien à la Commission de la Capitale nationale, qui a bien voulu nous accorder quelques propos sur l'origine de la vieille maison du parc Jacques-Cartier.
2. Celui de Monsieur **Romuald Boucher**, o.m.i., Directeur des Archives Deschâtelets à Ottawa, qui a fait le tour — pour notre bénéfice — des principaux établissements de la paroisse Notre-Dame de Grâce dirigés par les frères Oblats.
3. On doit souligner de manière particulière la contribution majeure dans cette édition de la revue *Outaouais* du texte **DES PIONNIÈRES DE L'ÉDUCATION DANS HULL** de **Soeur Germaine Julien**, Directrice des études à l'école secondaire Saint-Joseph, lequel texte constitue un précédent en ce qu'il nous offre pour la première fois, un tour d'horizon

complet de l'implication des Soeurs Grises dans l'histoire de Hull et de la région.

4. Dans l'esprit de ce Hull disparu et à la recherche d'une fierté hulloise en liens avec son passé. **Chantal Berniquez** et **moi-même** proposons de jeter un regard sur l'histoire d'une compagnie productrice de haches, aussi présente dans un Hull industriel de 1850 à 1950 que cette hache si nécessaire au secteur d'activités dominant l'Outaouais québécois.
5. Aussi, un petit texte souvenir a été confectionné, en collaboration avec Michel Gauthier, pour saluer la présence de BAILLOT AUTOMOBILE depuis 1916, faisant ainsi revivre l'emplacement qu'il a occupé à l'entrée du pont Interprovincial pendant plus de 45 ans, site aujourd'hui disparu.

En second lieu l'IHRO présente avec fierté la production d'un circuit patrimonial en l'honneur de ce Hull disparu, intitulé **L'AXE DU PORTAGE**. Il s'agit d'une présentation suggérée de quelques vingt-huit sites composant un sentier pédestre. Ce sentier fut imaginé cette fois non pas — en premier lieu — pour les touristes ou pour les personnalités, mais d'abord pour les hulloises et les hullois qui désirent se souvenir de l'emplacement comme des conditions générales entourant la localisation de notre richesse patrimoniale aujourd'hui disparue.

Enfin, pour compléter la revue, il fut opportun de faire usage de certains textes qui, bien qu'ayant déjà fait l'objet d'une édition antérieure, peuvent s'associer intimement au thème actuel de la présente édition. Nous avons évalué que ces textes n'avaient pas reçu toute la diffusion qu'ils auraient méritée, et par conséquent nous avons estimé que leur reprise n'occasionnerait pas de redondance mais répondrait au contraire à l'appel d'un renouvellement mérité. Trois textes furent retenus, soient :

1. Celui de **Marcel Fortin** sur l'**HISTOIRE DU THÉÂTRE DANS L'OUTAOUAIS DEPUIS SES ORIGINES** paru dans le document des **Actes du colloque sur l'identité régionale de l'Outaouais**,¹ tenu à Hull en novembre 1981.

2. Celui d'**André Couture**, sur **ANTONIO DESJARDINS, POÈTE MÉCONNU**, paru dans les mêmes circonstances que le texte de Marcel Fortin.
3. Et finalement un texte collectif sous la direction du **Frère Henri Tanguay**, paru le 8 novembre 1978 dans un Supplément du **RÉGIONAL DE L'OUTAOUAIS**, nous permet de nous rappeler le rôle des **FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES DANS HULL**.

En terminant je me permets de remercier publiquement toutes les personnes qui ont collaboré de près ou de loin à la réalisation de cette seconde édition de la revue *Outaouais*. J'espère que la revue se révélera aussi utile et instructive qu'enrichissante, tout comme sa production qui fut manifestement un lieu d'apprentissage important pour nous. Au nom de tous ceux que nous avons désigné sous le titre d'**ÉQUIPE ÉDITORIALE**, je vous souhaite une bonne lecture et une ferme reprise de possession de notre passé, source de notre identité.



Luc Villemaire

Vice-Président de l'IHRO et
Coordonnateur-responsable de la revue.

1. Cette édition de l'IHRO imprimée initialement en 200 exemplaires, ne pourrait justifier actuellement une réimpression intégrale. Bien que le titre du document soit très accrocheur, les quelques 344 pages ne présentent pas un contenu égal. A certaines richesses s'associent certaines petites choses d'importance secondaire qui font au total de ce document plutôt un accessoire, un instrument, un fonds d'informations dans lequel l'IHRO se permet de puiser, au besoin, et d'aller chercher l'essentiel.

La Maison Charron : symbole d'une vision contrariée

Michael Newton
historien à la Commission de
la Capitale nationale.

En septembre 1826, le lieutenant-colonel John By, du génie royal, arriva à Hull en vue de dresser des plans et de superviser la construction du canal Rideau. Peu après, il demanda à Philemon Wright and Sons de recruter cent hommes afin de construire le pont de l'Union au-dessus des chutes de la Chaudière¹. En outre, on attribua également à Wright des contrats portant sur la construction d'un barrage et d'une écluse à Burrit's Rapids, d'un gigantesque barrage de terre au lac Dow et également sur la fourniture, pour les huit premières écluses du barrage, des pierres provenant de la carrière qui se trouvait probablement à proximité de l'ancienne usine de Canada Cement près du ruisseau de la Brasserie². Bien que ce contrat relatif aux pierres ait été annulé, Thomas MacKay et quelques six hommes travaillèrent à la carrière en novembre 1826 et en décembre 1827³.

Le lieutenant-colonel By prévoyait que 6 000 hommes environ participeraient à la construction du canal reliant Bytown et Kingston au cours de la première année des travaux⁴. Afin de se préparer pour l'afflux anticipé, Philemon Wright embaucha un arpenteur chargé de dresser un plan pour un «village d'en bas» sur le lot 1 du rang 3 et sur une partie du lot 1 du rang 4 dans le canton de Hull au cours de l'automne 1826⁵. Ce territoire correspond en gros aux terrains situés au bord de la rivière



1988 : Après les rénovations de la C.C.N.
Photo : Denis Daigle

qui sont maintenant occupés par le Musée de la civilisation et le parc Jacques-Cartier. C'est là qu'était située la modeste maison de pierre de François Charron, à l'est du pont Interprovincial. On pense maintenant qu'il s'agit du plus ancien bâtiment de la ville de Hull.

Se conformant au conseil de By selon lequel «plus on pourrait employer d'hommes au cours de la saison suivante, mieux cela vaudrait», Philemon Wright avait jusqu'au mois d'avril 1827 embauché un effectif complet de maçons, de charpentiers et de manoeuvres⁶. C'est au cours du même mois que l'entreprise P. Wright and Sons commença à vendre les terrains dans le nouveau «village d'en bas» dans le cadre d'un

1. Jaime Valentine, «Supplying the Rideau : Workers, Provisions and Health Care During the Construction of the Rideau Canal, 1826-1832,» Parcs Canada, Environment Canada, 1985, p. 7.
2. Edward F. Buch, «The builders of the Rideau Canada, 1826-1832,» numéro du rapport non publié 185, direction des Parcs et Lieux historiques nationaux, Parcs Canada, ministère des Affaires indiennes et du Nord, 1976, p. 117-118.
3. D.D. Hogarth, *Pioneer Mines of the Gatineau Region, Québec, Ottawa*, p. 34-35.
4. Valentine, p. 1.
5. Benoit Thériault, «Recherche sur les origines de la maison de pierre du parc Jacques Cartier à Hull,» rapport de recherche préparé pour la C.C.N., décembre, 1983, p. 11.
6. Valentine, p. 9.

accord «à constitut». On ne vendit que huit terrains, ce qui était très inférieur aux prévisions.

Il est curieux de relever qu'aucune de ces personnes — notamment François Charron — ne figure dans les contrats de travail relatifs au canal Rideau ou aux activités de coupe de bois et autres de l'entreprise. Des recherches supplémentaires dans les registres du médecin en chef pour les travaux du canal Rideau font ressortir qu'aucun d'entre eux ne fut soigné pour cause de maladie⁷. Jean-Thomas Booth, un voisin et un collègue de François Charron, venu de la Petite-Nation, constitue l'unique exception. Cet homme et son fils ont travaillé — probablement en qualité de maçons — au pont de l'Union près des chutes de la Chaudière en août et en septembre 1827 ainsi qu'en 1828 à Burrit's Rapids sur le trajet du canal Rideau⁸.

François Charron acheta son terrain dans le village d'en bas le 23 avril 1827⁹. Il correspond exactement à l'emplacement de la maison de pierre, située près de la rive dans le parc Jacques-Cartier, que son propriétaire actuel, la Commission de la Capitale nationale, a récemment rénovée.

La construction de la maison débuta probablement en mai 1827. Le premier mai, François acheta 472 pieds de planches à la scierie Wright et le trois mai, il versa aux Wright un paiement comptant pour l'utilisation d'un chariot en vue de transporter des dosses au site et peut-être les pierres pour les murs. Les dosses auraient servi à faire des bardeaux pour le toit¹⁰. Le reste du



Photo aérienne du parc Jacques-Cartier en 1933, à noter, en avant plan, le parc Royal, ancêtre de l'arena de Hull et en arrière plan la Maison Charron

compte fut transféré à un registre qui n'est pas encore disponible; nous ne connaissons donc de l'avancement de la construction que ces dates et ces écritures.

Charron, sa femme, Sophie Barbe Miville et leurs deux petits garçons, Louis Arsène âgé de quatre ans et Joseph Edouard qui venait d'avoir un an arrivèrent dans le «célèbre canton de Hull» relevant de Wright en avril 1827. François était alors âgé de 26 ans¹¹.

Des membres de la famille et des amis résidaient à proximité, à Bytown et dans le nouveau village d'en bas. En octobre 1827, son beau-père Joseph Miville et sa femme Catherine Rouleau avaient présenté aux Wright une demande «concernant le bâtiment en bois sur la pointe près du magasin en vue de l'utiliser à mes fins»¹². Le magasin mentionné se trouvait à l'embarcadere des Wright et était très bien situé en face du canal Rideau et avant les chutes de la Chaudière. Par la suite, en 1828 Miville et son frère Rémi géraient une taverne ou «cantine» à l'intersection des rues Sussex et Georges où près de là¹³.

Les frères Miville connaissaient bien ce genre de commerce. Avant son arrivée à la Petite-Nation en 1820, Joseph Miville avait dirigé un hôtel-pension situé au 3, rue des Jardins à Québec, où il était connu comme «cantinier»¹⁴.

Rémi, le frère de Joseph, avait également acheté un terrain dans le nouveau village d'en bas de Wright, légèrement en retrait du domicile de François et d'autres cousins Charron. Des membres de la famille de la Petite-Nation s'établissaient près de l'embouchure de la rivière Gatineau et dans le sud du canton de Templeton¹⁵.

Laissant derrière eux la seigneurie de la Petite-Nation de Louis-Joseph Papineau et une pauvreté qui a été décrite comme étant «aussi prononcée que celle de n'importe quel métayer noir dans le Sud des États-Unis»¹⁶, ils avaient été attirés par la colonie de Philemon Wright à Hull dont le succès économique était très connu, d'autant plus qu'on prévoyait une prospérité encore plus marquée, résultant de la construction du canal Rideau et de l'afflux correspondant des travailleurs.

Il y avait une autre bonne raison d'aller à Hull. De plus en plus de Cana-

diens Français s'installaient chez les Wright. Ils représentaient 88 p. cent des travailleurs oeuvrant pour P. Wright and Sons aux travaux de remblai du lac Dow entre décembre 1827 et mars 1829 et trois quarts des travailleurs du site de Burrit's Rapids¹⁷.

7. Dr A.J. CHRISTIE, *Monthly Return of Diseases*. ANC, MC 24 I 9, vol. 6, et également Edward F. Bush, «The Builders of the Rideau Canal, 1826-1832», Appendice F, p. 141-166.
8. ANC, MG 24 D 8, vol. 111, Fonds Philemon Wright, «Accounts, Mason Work on Bridge, 1827,» et également ANC, MG 24 D 8, vol. 103, «Oxford Snye Day Boök, 1828».
9. Thériault, p. 11.
10. ANC, MG 24 D 8, vol. 99, Fonds Philemon Wright, Folio 273, «François Charron».
11. Charron est né en 1800 à Saint-Benoît. Le lecteur devrait consulter ANC, **Registre de la paroisse Saint-Benoît**, (comte de Deux-Montagnes) 1799-1805, (FM 8, G 28, vol. 1), bobine C-2905. Il a épousé Sophie Miville à Oka en 1822, ANC, **Registre de la paroisse de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie d'Oka**. (Deux-Montagnes), 1806-1831, (FM 8 GL 1 vol. 3) bobine C-2896. Pour confirmation des baptêmes des enfants, consulter **Répertoire des Baptêmes et Sépultures de Notre-Dame de Bonsecours (Montebello) 1815-1900**, Société généalogique de l'Outaouais, 1984. Voir Charron.
12. ANC, MG 24, D 8, Fonds Philemon Wright, vol. 16, p. 6038-6039.
13. ANC, MG 28, III 46, Fonds Hill and Hill, vol. 4, dossier 82C. Contrat synallagmatique entre James Fitzgibbon et Joseph et Rémi Miville, le 29 avril 1828. Consulter également Michael Newton, **Lower Town, Ottawa, 1826-1854**, vol. 1, numéro du rapport non publié 104, C.C.N., Ottawa, p. 70-71 et p. 119.
14. Voir Joseph SIGNAY, **Recensement de la Ville de Québec en 1818**, Cahiers d'Histoire no. 29, La Société Historique du Québec, 1976, p. 10, et également **Mariages de Notre-Dame de Québec, (1621-1900)**, vol. II, no. 1-6, B. Pontbriand, Sillery, 1978, p. 156.
15. Thériault, p. 11.
16. Cole Harris, «Of Poverty and Helplessness in Petite-Nation,» **Canada Historical Review**, Toronto, vol. LII, 1971, p. 23.
17. Valentine, p. 10-11.

François Charron estima donc qu'il s'agissait pour sa famille et pour lui-même d'une chance de s'établir définitivement dans la colonie de Wright. Le fait qu'il acheta un terrain et y construisit une solide maison de pierre, quoique de dimensions modestes, témoigne de ses intentions. Le contraste avec la basse ville de Bytown, où l'on construisait un bidonville improvisé et branlant, était frappant; les terrains y étaient loués pour une durée de trente ans à des tarifs arbitraires fixés par les autorités militaires. Aucun bâtiment privé, résidentiel ou commercial de cette époque, n'a survécu dans la basse ville. Par contre, après 1845, lorsqu'il fut possible aux détenteurs de baux de devenir propriétaires de leurs terrains on employa des pierres et d'autres matériaux durables de qualité pour la construction des bâtiments¹⁸.

L'existence d'une maison de pierre ayant survécu jusqu'à présent démontre clairement que Charron avait investi dans l'avenir de la colonie de Wright en général, et dans celui du village d'en bas en particulier, une partie importante du modeste capital dont il disposait. L'échec de la colonie de Wright sur le plan économique au cours de la période 1827-1829 plaça probablement François Charron dans une situation financière critique. S'il avait travaillé indépendamment, offrant ses services sous contrat, oeuvrant pour le compte des Wright ou d'autres parties, à la journée ou différemment, sa position aurait été beaucoup plus difficile.

Selon les livres de comptes existants connus de Wright, il semble que Charron n'a jamais payé le loyer pour sa propriété : son nom n'y figure pas. D'un autre côté, ils indiquent que les Wright n'auraient payé ses services que trois fois pendant deux années. Le total des sommes versées est inférieur à trois livres sterling. Ses dépenses et ses comptes figurant dans les mêmes registres dépassent de loin les maigres montants qui lui furent payés par les Wright. On doit donc en déduire qu'il occupait un autre emploi ou qu'il travaillait à son compte¹⁹.

Les livres de comptes de P. Wright and Sons portent à croire qu'il était probablement charretier ou transporteur à Hull. Au cours du printemps, de l'été et de l'automne 1828, son nom semble rattaché à des marchandises en vrac depuis 336 livres de foin jusqu'à 137

pieds de planches. Son compte fut débité de 40 livres de porc le 13 juin 1838; de 20 livres de porc le 5 juillet 1828 et de 40 livres de porc supplémentaires le 18 juillet 1828. Très souvent, ces articles étaient facturés à la ferme de Gattineau de Ruggles Wright, près du lac Leamy. Il semble donc que François a effectué des livraisons à cet endroit²⁰. Le 6 juin 1828 et le 10 juillet 1828 on lui factura le «ferrage d'un cheval»²¹ et le 7 janvier 1829 son compte et celui d'une réparation d'un charriot furent clos ensemble avec un total unique²².

Son nom figure le plus souvent dans les livres de comptes de la boulangerie située à proximité, chaque semaine et parfois tous les deux jours, pour des quantités de pain dont le poids variait de 13 à 62 livres²³.

Rien ne permet vraiment d'expliquer pourquoi tout ce pain était porté à son compte. La plus grande partie était probablement destinée à la taverne ou à la cantine de son beau-père près du magasin situé à l'embarcadère ou de l'autre côté du pont à l'autre taverne Miville aux rues Georges et Sussex.

Les livres de comptes de William Dunning, qui tenait un petit commerce de fourrures, de marchandises générales et de bois confirment ce genre d'emploi, quoique vingt-quatre ans plus tard, en 1851 François Charron qui résidait alors sur le 12^e rang du canton de Templeton figure dans le livre de comptes de Dunning comme étant un charretier avec un faible pour le tabac à chiquer²⁴.

Somme toute, l'expérience de Charron à Hull fut de courte durée et elle se termina par une déception tragique. Certaines des racines de la tragédie découlent des modalités d'achat «à constitut» de son lot; les autres se retrouvent ailleurs mais elles se développèrent rapidement pour entraîner une crise financière dont Charron lui-même allait être victime.

Les Wright exigeaient un loyer particulièrement élevé de François et des autres propriétaires. Outre les 50 livres du prix d'achat, chaque propriétaire était tenu de verser un loyer annuel de six livres payable en versements trimestriels. Philemon Wright and Sons se réservait le droit de saisir la propriété et de la vendre si l'acheteur ne respectait pas les stipulations ci-dessus. De plus, si l'acheteur ne payait pas son loyer, en

tout ou en partie, au cours d'une année civile, la vente était considérée annulée²⁵.

D'un côté, les Wright étaient peut-être convaincus que le village d'en bas allait se développer rapidement mais de l'autre, l'enthousiasme de plusieurs des nouveaux propriétaires était moins prononcé. Ce sentiment se manifesta de façon concrète dans la basse ville de Bytown où des hommes comme Jean-Baptiste Couturier, Andrew Hall et même Rémi Miville, l'oncle de François — tous des propriétaires dans le village d'en bas des Wright — avaient signé des baux pour des terrains dans la nouvelle ville, le premier mai 1827²⁶. Joseph Miville avait protégé son investissement en exploitant des tavernes ou cantines des deux côtés de la rivière, à Bytown et à Hull.

Les propriétaires avaient de bonnes raisons d'agir ainsi et celles-ci se combinèrent pour entraîner en fin de compte l'effondrement et l'échec du village d'en bas lui-même.

Tout d'abord les philosophies régissant les deux sites étaient différentes. La colonie de Wright était conçue comme une communauté d'agriculteurs indépendants visant à la réalisation d'une utopie agricole. A cette fin, Wright s'efforça de créer tous les commerces et les services nécessaires à une communauté agricole. Il envisageait une colonie collective sensée subvenir à ses propres besoins, exportant des céréales, du bois brut et important peu. Les entreprises de Wright pouvaient «satisfaire à ses besoins en fabriquant

18. Michael Newton, «The Search for Heritage in Ottawa's Lower Town», *Urban History Review*, Musées nationaux du Canada, vol. IX, no 2C (octobre 1980), p. 23-30.

19. ANC. MG 24 D 8, vol. 101, Fonds Philemon Wright, «Waste Book, 1828.» (pas de pagination, vérifier au moyen de la date).

20. Ibid.

21. Ibid.

22. Ibid.

23. Ibid.

24. ANQ-O, Fonds William Dunning, 2 vol., 07HP 142. Consulter vol. 2 — notices pour le 30 novembre 1851, le 16 décembre 1851, le 29 janvier 1952.

25. Thénault, p. 11-12.

26. Newton, *Lower Town, Ottawa, 1826-1854*, vol. 1, p. 469-478.



Source, C.C.N

les produits en fer et en métal, les vêtements, les spiritueux et la nourriture nécessaire à la colonie»²⁷.

Philemon Wright considérait l'agriculture comme étant la plus noble des occupations humaines et il exerçait un contrôle étroit sur le commerce qui était secondaire. Il était difficile à des petits hommes d'affaires, des marchands et des travailleurs indépendants comme Joseph Miville et François Charron de prospérer dans un tel milieu.

D'un autre côté Bytown était grande ouverte aux petits marchands désireux de faire rapidement des affaires et de tirer parti du nouveau marché créé par le canal Rideau. L'établissement de l'atelier du génie au coin des rues Rideau et Sussex en 1827, l'assèchement du marais qui recouvrait la basse ville et la construction d'un quai au bout de la rue Saint-Patrick rendirent les terrains aisément accessibles et augmentèrent leur valeur. On se précipita pour obtenir des terrains et des baux attribués aux plus offrants à des loyers variables qui étaient rarement supérieurs à huit livres par année. De plus, By fit aménager un emplacement pour un marché sur la rue George et il promit de consacrer les recettes des loyers à la construction de routes, de rues et à d'autres améliorations.

Les Wright ne firent aucune promesse de ce genre aux habitants du village d'en bas.

La rue Sussex devint la grande artère commerciale, reliant le quai à la rue Rideau qui était le principal axe de circulation. Bytown offrait à tous ceux qui pourraient s'intéresser à des entreprises commerciales ou des spécula-

tions immobilières la promesse de milliers de travailleurs démunis, devant oeuvrer à la construction du canal, accompagnés de leurs familles qu'il faudrait loger, habiller et nourrir²⁸.

Le village d'en bas de Wright était isolé à une certaine distance du magasin dont les marchandises répondaient aux besoins d'une communauté agricole indépendante. Les terrains des propriétaires étaient trop petits pour permettre autre chose qu'un petit jardin en matière d'agriculture. Les magasins de Bytown semblaient bien loin, ils n'étaient accessibles que par bateau, ou encore il fallait entreprendre le long voyage jusqu'à Hull pour traverser le pont (à péage) et ensuite revenir le long de la rue Wellington pour atteindre le secteur commercial de la basse ville.

L'échec du village d'en bas est également attribuable à sa création au cours d'une période où P. Wright and Sons faisait face à des crises financières extrêmement sérieuses. En 1826, le montant des dettes de Philemon Wright était si élevé qu'il dut accorder une hypothèque de 12 000 livres à la banque de Horatio M. Gates de Montréal²⁹. Thomas Brigham se plaignit à Ruggles Wright, de Québec, en 1825 que «nous sommes sans ressources»³⁰, et à Noël, cette année-là, les bûcherons devant partir pour les chantiers attendaient encore les approvisionnements à Hull. De plus, Horatio Gates fit saisir un des radeaux de Wright pour non paiement de dettes³¹.

En fait, le «vieux homme», comme Thomas Brigham l'appelait, pourrait avoir été dupé par Lord Dalhousie et le lieutenant-colonel By. Ruggles Wright reçut une lettre de son frère Tibérius

datée du 30 octobre 1826 déclarant que «le vieux homme était occupé avec M. Smith l'arpenteur dressant les plans du nouveau village à l'embarcadère»³². On peut donc en déduire que By n'avait probablement pas montré à Wright les instructions qu'il avait reçues de Dalhousie lui ordonnant d'aménager l'emplacement d'une ville de l'autre côté de la rivière.

Lord Dalhousie peut avoir prescrit verbalement à By de ne pas informer «le vieux homme» de ses intentions. Bien qu'il ait toujours été poli avec Philemon Wright, le Gouverneur général éprouvait en privé certaines réserves à son endroit, comme il l'avait une fois confié à un de ses collègues dans une lettre :

*«Philemon est un curieux personnage, perspicace, rusé, un vrai yankee — il combine des qualités qui sont recommandables et démontrent en même temps qu'il est constamment indiqué de le soupçonner du désir de tricher...»*³³.

Les Wright avaient pensé que leurs contrats relatifs au canal Rideau les aideraient à payer leurs dettes mais en fait ils les endettèrent davantage. Au début de 1827, Philemon Wright se rendit chez ses créditeurs pour y constater qu'on lui réclamait maintenant un total de 15 930 livres³⁴. Tiberius cherchait un acheteur pour sa ferme de Gatineau d'une superficie de 2 000 acres et il se plaignait à Ruggles que :

27. Bruce S. Elliot, «The Famous Township of Hull; Image and Aspirations of a Pioneer Quebec Community», *Histoire Sociale/Social History*, Presses de l'Université d'Ottawa, vol. XII, (n° 24) novembre 1979, p. 347.

28. Newton, «The Search for Heritage in Ottawa's Lower Town», p. 25.

29. John W. Hughson et Courtney C.J. Bond, *Hurling Down the Pine*, Old Chelsea, Québec, 1964, p. 14.

30. Dans l'ouvrage cité.

31. Dans l'ouvrage cité.

32. Dans l'ouvrage cité.

33. Citation de Bruce S. Elliot, «The Famous Township of Hull; Image and Aspirations of a Pioneer Quebec Community» *Histoire sociale/Social History*, Presses de l'Université d'Ottawa, vol. XII (n° 24), novembre 1979, p. 365. La citation est de N MacDonal, *Canada, 1763-1841: Immigration and Settlement*, (London, Longmans, Green and Co., 1939) p. 481.

34. Hugson, Bond, *Hurling Down the Pine*, p. 16.

«Le magasin est vide. Je n'ai plus d'argent. Dieu seul sait comment nous allons substituer. Nous n'avons ni papier ni plume.»³⁵

Les intérêts commerciaux des Wright furent confiés à des curateurs.

En avril 1827, les Wright apprirent avec fureur que Bytown avait demandé un Bureau de poste, ce qui menaçait donc l'existence du bureau de Hull et une autre source de revenus. Charles Symmes, le neveu de Wright, quitta Hull furieux contre «le vieil homme» et il fonda sa propre communauté de Symme's Landing (Aylmer) à l'extrémité de la route Turnpike.

Philemon Wright et sa communauté traversaient avec torpeur la sombre année de 1828, ses aspirations et celles des propriétaires du village d'en bas s'amenuisaient davantage au fil des jours.

«A mesure que le gros rapace tourmenté se convulsait dans les sursauts de l'agonie» écrivit Courtney Bond au sujet de la situation financière de Wright «le menu fretin se faisait mordre et avaler»³⁶. Au début de 1829, les Wright intentèrent des procès contre les débiteurs et les huit propriétaires du village d'en bas firent partie du «menu fretin». Aucun d'entre eux n'avait payé de loyer en 1828 à l'exception de Booth et McGaffer mais à la fin de 1829, eux aussi, comme les autres, allaient perdre leurs terrains et leurs domiciles.

François Charron fut l'un des premiers à «se faire mordre et avaler». Le 30 janvier 1829, François renonça à son terrain au profit de P. Wright and Sons et à tous ses droits ou prétentions au terrain n°1 du bloc 25. A titre de compensation, il se vit remettre 62 livres et 6 shillings pour les améliorations apportées au terrain³⁷. Le coût de ces améliorations démontre également qu'il construisit la maison de pierre sur le site. Son beau-père, Joseph Miville, écrivit à Ruggles Wright le 12 mai 1829 l'informant qu'il n'avait plus besoin du bâtiment à l'embarcadere car il «n'en retirait aucun bénéfice»³⁸ et il promit de régler ses dettes dans quelques mois.

Les Charron errèrent futilement dans la région, leur rêve de sécurité financière ayant été cruellement anéanti dans l'imbroglio financier des Wright. En 1831, ils se trouvaient à Fort Coulonge où naquit leur quatrième enfant³⁹

et vers le milieu des années 1840 ils habitaient dans un endroit isolé sur les rives rocheuses du lac McGregor⁴⁰. Sophie sa femme y mourut en juillet 1852 et elle fut enterrée au cimetière de Pointe-Gatineau le mois de février suivant⁴¹. Le 22 novembre 1857, François qui était alors âgé de 57 ans épousa Angelique Lepage dans l'église Saint-François-de-Sales à Pointe-Gatineau. Sa femme âgée de 19 ans, était l'un des neuf enfants naturels de Michel Lepage et d'Adélaïde Villeneuve⁴².

La nouvelle famille retourna s'établir dans les bois du canton de Cameron aux environs de Bouchette pour une partie des années 1860 mais elle se trouvait dans l'est de la basse ville d'Ottawa au début des années 1870⁴³. En 1873 ils habitaient à Ange-Gardien d'Angers et il semble qu'ils se soient arrêtés une dernière fois à Pointe-Gatineau où François Charron mourut chargé d'années, de vie et d'expérience à une date indéterminée avant 1887. Ses descendants résident encore dans les villages et les hameaux situés près des lacs à proximité de la basse Gatineau.

L'échec du rêve des Wright, d'un village florissant, avait anéanti les espoirs de ceux qui étaient arrivés à la nouvelle colonie à la recherche d'un avenir prospère et heureux à proximité des travaux du canal Rideau. En fait, les soi-disantes maisons de rêve de certaines jeunes familles, qui avaient misé leur prospérité future sur la transformation envisagée de Hull en un grand cen-

tre commercial, se trouvaient dans un petit bled isolé et solitaire qui allait le demeurer pendant des décennies. Les ex-proprétaires se dispersèrent vers Bytown ou vers l'amont à Aylmer, ou encore vers les terrains des cantons avoisinants.

35. Dans l'ouvrage cité.
36. Dans l'ouvrage cité.
37. Thénault, p. 12.
38. ANC, MG 24 D 8, vol. 18, Fonds Philemon Wright, p. 6748.
39. **Répertoire des Baptêmes et Sépultures de Notre-Dame de Bonsecours, (Montebello), 1815-1900**, Société généalogique de l'Outaouais, 1984. Voir Charron.
40. ANC. **Recensement nominatif du Canada, canton de Templeton, 1851**, page 9, bobine C-1131.
41. ANQ-O. Registre de la paroisse St-François-de-Sales, Pointe-Gatineau, 1853, Folio 79, MF-07-20.
42. Ibid; voir l'année 1857
43. Anc. **Recensement nominatif du Canada, 1871. Ville d'Ottawa, district n° 77, Quartier d'Ottawa, Division n° 1**, p. 33 et p. 54, bobine C-10,027.



Source CCN - Mzi 1966



La hache hulloise : la «Walters»

Chantal Berniquez
recherchiste en histoire.

Luc Villemaire
recherchiste diplômé en
Sciences politiques.

Dans les ateliers de la Walters Axe Company, les Walters de père en fils produisirent des haches de renommée internationale. Vendues partout au Canada et à l'extérieur du pays, les haches fabriquées par les ouvriers hullois ne démentirent jamais à leur réputation d'excellence.

C'est vers la fin des années 1850 que Henry Walters installa son premier atelier dans l'édifice de son prédécesseur et premier fabricant de haches à Hull, monsieur Sexton Washburn. Établi sur les terrains de l'ancien château d'eau à l'angle des rues Papineau et Montcalm, Henry Walters se servait de la force hydraulique de la chute pour alimenter l'outillage et les meules servant à la fabrication des haches.

En 1901, les Walters durent céder la place à la construction du château d'eau et installèrent une nouvelle fabrique sur l'autre rive du Ruisseau, juste en face. Jusqu'en 1924, ils poursuivirent leurs activités à cet endroit avant de déménager sur la rue Front, près de Montcalm.

La Walters Axe Company fournissait des haches à plusieurs catégories d'utilisateurs (bûcherons, pompiers, etc.). Toutefois, avec l'avènement de la scie-à-chaine, les marchés de la Walters Axe Company retrécirent irrémédiablement. Malgré ses efforts pour réorienter sa production en fonction des



Kiosque d'exposition de la Walters Axe vers 1956. Au centre Morley Punshon Walters, à droite René Ouellette.

Académie de gérontologie. Projet «Les métiers d'autrefois dans l'Outaouais» 1985. Photo offerte par M. René Ouellette.

besoins du loisir en forêt, la compagnie dut fermer ses portes au début des années 1970 après plus de 115 ans de tradition d'excellence.

Premier établissement : Henri Walters au ruisseau de la Brasserie

Le premier fabricant de haches à Hull fut Sexton Washburn. Établi dans les propriétés d'Alonzo Wright sur le ruisseau de la Brasserie, près de la Chaudière, monsieur Washburn déménagea ses ateliers près de l'emplacement de l'ancien Château d'eau au tournant des années 1860. Il partagea cet atelier avec Henry Walters qui finit

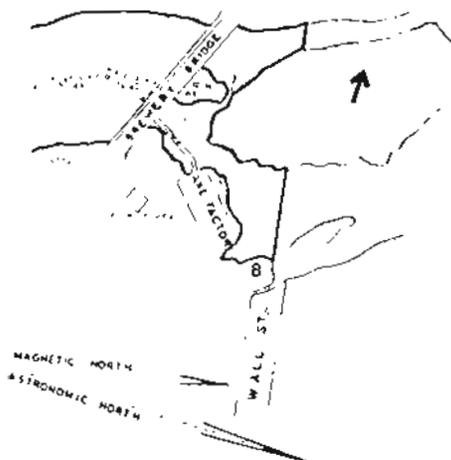
par prendre définitivement la relève de Sexton Washburn.

La fabrique de haches était située à l'angle des rues Papineau et Montcalm sur des terrains appartenant à Ezra Butler Eddy.¹ Cette propriété, terres et bâtiments identifiés sur les lots 139, 141 et 142 du quartier 2, fut vendue le 21 janvier 1886 à Charles Everett Graham² contre la somme de 10,000 \$. L'emplacement connu sous le nom de «Old Brewery House»³, était alors toujours loué à l'entreprise de Henry Walters qui occupait les lots 139 et 141⁴.

L'emplacement était idéal pour toute manufacture de cette époque nécessitant une force motrice de bon

niveau, car une chute venait précisément couper le ruisseau à cet endroit. Se servant de la force hydraulique pour mouvoir d'énormes meules, Monsieur Walters y fabriqua des haches jusqu'à sa mort qui survint le 12 août de l'année 1900⁵. Six jours avant sa mort — peut-être avait-il pressenti ses derniers jours — Henry Walters comparut devant le notaire F.-Albert Labelle pour

REPRODUCTION D'UN PLAN
LEPT. DES TERRES ET FORÊTS
QUÉBEC, 2 AVRIL 1902
GEO. C. RAINBOTH, R.W. FARLEY, FEV 1901



Plan du dept. des terres et forêts, montrant le site de la Walters Axe.
Archives Ville de Hull, Fond #1.

dresser son testament, dans lequel il laissa à sa fille Meribah et à son fils Morley Pushon Walters tous ses biens mobiliers et immobiliers sans exception (clause 4). Tout en exprimant le souhait que sa descendance poursuive la fabrique de haches, dans le cas contraire il prévint un partage égal des fruits de la vente de l'entreprise (clause 5)⁶.

Il est à noter que Meribah Walters ne figurera plus dans aucune représentation de la compagnie. Morley Punshon sera toujours cité avec James Walters. On peut donc présumer que Meribah se départit de ses parts en faveur de son autre frère, James Walters. Ce dernier fera de même en faveur de Morley Punshon Walters en 1921 lorsque ce dernier s'inscrivit au registre des raisons sociales comme le seul propriétaire de la compagnie.⁷ C'est d'ailleurs à ce moment que la «Henry Walters and Sons» deviendra la «Walters Axe Company».

Second établissement : «H. Walters and sons» de l'autre côté du ruisseau

C'était à l'époque où les cours d'eau appartenaient aux propriétaires riverains, alors aujourd'hui ce sont des propriétés publiques, réservées à la discrétion de l'État. Les propriétaires des rives où était située une chute, source potentielle d'énergie, pouvaient se prévaloir de cet attribut particulier de leur bien foncier. C'est ainsi que la Cité de Hull, désireuse d'accéder au pouvoir hydraulique de la «vieille brasserie», s'était engagée, le 12 novembre 1888, à en faire l'achat au prix de 15 000 \$⁸. Pour ce faire, la Cité s'adressa au propriétaire — côté sud — qui faisait usage de la chute concernée. Ce dernier, Charles Everett Graham, alors échevin, acquiesça à la demande de la Cité mais s'abstint de voter lors de l'adoption de la résolution dans laquelle était précisée la situation de la fabrique de haches :

«La dite vente est sujette néanmoins à certain bail de louage de la dite propriété du dit Charles E. Graham à Henri Walters de la manufacture de haches sur la dite propriété, jusqu'au premier jour d'août prochain, avec les privilèges d'enlever l'outillage et les machineries de la dite manufacture, à l'expiration du dit bail.»⁹

Grâce aux délais supplémentaires rencontrés par la Cité de Hull avant d'entreprendre les travaux du Château d'eau, la manufacture put renouveler son bail (à raison de 400 \$ par année)¹⁰ jusqu'au printemps 1901, date à laquelle la WALTERS dut quitter son emplacement premier.

Les Walters, réunis sous la raison sociale de «H. Walters and Sons», devant faire place à la construction du nouveau Château d'eau, purent inclure à leur nouveau contrat de location une clause d'accès à un certain volume de pouvoir hydraulique. Le 7 mai 1901 Nancy Louisa Wright leur fit la location du lot 95 quartier 2, juste sur l'autre rive du ruisseau de la brasserie à la même hauteur que le Château d'eau de la Cité de Hull, «with the water privilege», pour une somme annuelle de 400 \$ dont 300 \$ pour le droit exclusif sur le pouvoir d'eau et 100 \$ pour le lot, avec frais d'infrastructures à la charge du locataire et la permission d'utiliser une roue

hydraulique ne dépassant pas 50 chevaux vapeurs¹¹. Les Walters entreprirent donc à cette date des travaux d'excavations dans le but d'utiliser le pouvoir hydraulique.

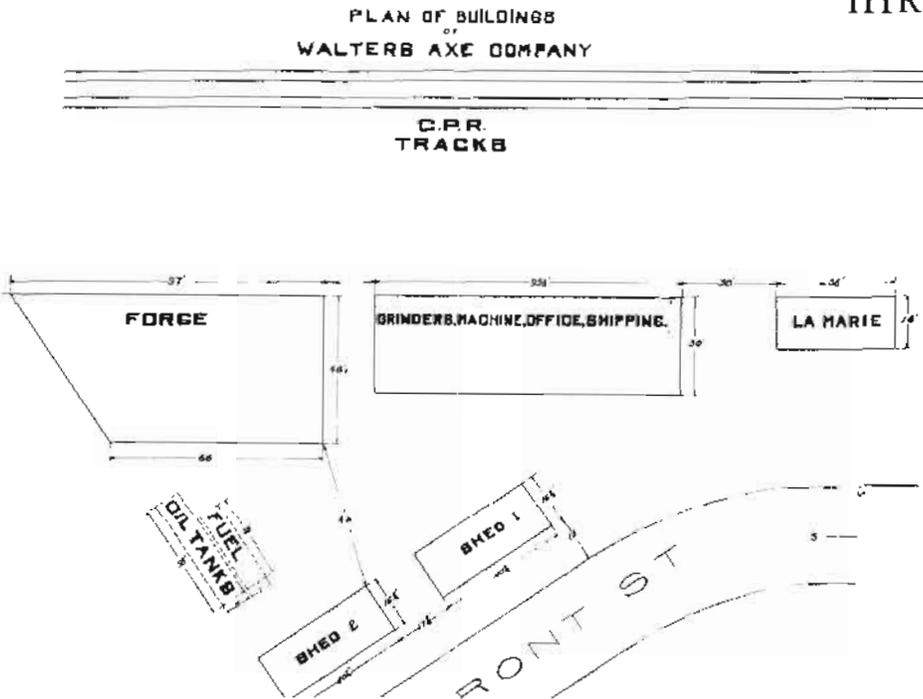
Le problème, qui survenait par tout, c'est que deux propriétaires se faisant face de par leur cours d'eau se disputaient la même ressource. La Cité de Hull n'hésita pas à contester jusqu'en Cour Suprême du Canada le contrat de location passé entre Wright et les Walters. Déjà le 28 mai 1901, soit juste trois semaines après la location, la Cité obtenait une injonction pour commencer les travaux d'aménagement des rives et des murs du Château d'eau. Les travaux de la Cité firent chuter le pouvoir hydraulique disponible pour la manufacture de haches et les Walters durent acheter et utiliser de l'équipement électrique pour obtenir la puissance nécessaire au bon fonctionnement de l'outillage¹². Protestant contre cet état de fait, les Walters portèrent plainte et obtinrent, en Cour supérieure du district judiciaire d'Ottawa, un dédommagement de 34 320 \$¹³ de la

1. Bureau d'enregistrement de Hull; volume B 3 registre 2222 page 166.
2. Bureau d'enregistrement de Hull; volume B 3 registre 2224 page 176.
3. Bureau d'enregistrement de Hull; volume B 3 registre 2225 page 178.
4. Bureau d'enregistrement de Hull; volume B 3 registre 2226 page 178 et 180.
5. Bureau d'enregistrement de Hull; volume C 1 registre 24.
6. Bureau d'enregistrement de Hull; volume B 1 registre 392.
7. Bureau d'enregistrement de Hull; Raison sociale #461; 11 février 1921.
8. Ville de Hull, Bureau du greffier; Procès-verbaux du Conseil municipal; 12 novembre 1888, résolution #4.
9. IDEM.
10. Léo ROSSIGNOL: Histoire documentaire de Hull 1792-1900; Thèse de doctorat en philosophie, Université d'Ottawa, Juin 1941; 329 pages, page 219.
11. Bureau d'enregistrement de Hull; volume B 9 registre 8322 page 342, voir clauses 1, 2 et 6.
12. Archives Ville de Hull; Jugement rendu par la Cour supérieure d'Ottawa dans l'affaire «Morley Walters et al Plaintiffs -vs- The City of Hull», 2 septembre 1902, page 12.
13. IDEM.

part de la Cité de Hull pour les pertes encourues (fermetures sporadiques, baisse de production et des ventes) par la manufacture à cause de ses problèmes hydrauliques.

Ce conflit ne trouva toutefois sa résolution finale que le 21 juin 1904, lorsque Janet Louisa Scott et John Scott vendirent, avec le consentement de Morley P. Walters, la rive et le pouvoir d'eau du lot 95 Quartier 2 à la Cité de Hull. Dix jours plus tard, les Walters achetèrent la partie du lot 95 Quartier 2 non vendue à la Cité ainsi qu'une partie du lot 259 Quartier 1 (terrain adjacent) comprenant un droit conservé à la George Matthews Company Ltée de maintenir une prise d'eau sur le ruisseau¹⁴. Cette vente fut établie pour une somme de 1 600 \$ dont 100 \$ au jour de la signature de l'acte de vente, et une hypothèque de 1 500 \$ consentie en 10 versements égaux avec intérêts de 5%, le tout payable au plus tard le 20 juin 1905 sous réserve d'un droit de reprise¹⁵.

En achetant ce terrain, la compagnie «Henry Walters and Sons» projetait donc de s'agrandir, ce qu'elle fit en 1909, lorsqu'elle ajouta un nouveau bâti-



ment de soixante pieds par soixante-quinze pieds¹⁶ et en 1910 avec une nouvelle construction d'une centaine de pieds de longueur¹⁷. La compagnie employait alors une vingtaine d'hommes

Troisième établissement : La «Walters Axe Company» rue Front

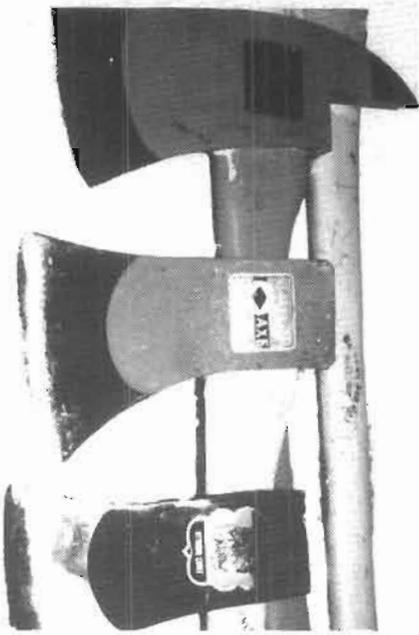
La «Henry Walters and Sons» poursuivit ses activités sur la rue Montcalm jusqu'en 1924¹⁸, date à laquelle elle déménagea ses pénates sur la rue Front près de la rue Montcalm (lot 260 Quartier 1). Le terrain avait été acheté le 13 octobre 1919 par Morley P. Walters de Dame Lois Wright Scott pour la somme de 1 400 \$¹⁹. Plus exactement, la compagnie était établie du côté ouest de la rue Front. Dans les années 1950, la «Walters» était donc voisine du garage de la Gatineau Bus Company Limited. La proximité de la voie ferrée qui passait dans la cour de la manufacture fut indéniablement un avantage pour la compagnie qui recevait sa matière première par train. C'est donc sur la rue Front que les Walters fabriquèrent des haches jusqu'au début des années 1970.



Souper de Noël des employés de la Walters Axe dans les années '40. Au coin inférieur gauche l'on aperçoit M. René Ouellette.

Académie de gérontologie. Projet «Les métiers d'autrefois dans l'Outaouais» 1985 Photo offerte par M. René Ouellette.

14. En respect d'une entente intervenue le 9 juillet 1894 entre Nancy Louisa Wright et la compagnie Matthews.
15. Bureau d'enregistrement de Hull : volume B 9 registre 8372. Voir aussi le fonds Tétréau minute 22869.
16. *The Labour Gazette*; volume 10; novembre 1909, page 545.
17. *Le Spectateur*; jeudi 24 mars 1910, page 3.
18. Léo ROSSIGNOL : op. cit..
19. Bureau d'enregistrement de Hull : Registre 46089 B 45, le 13 octobre 1919.



Haches fabriquées par la Walters Axe Co. Académie de gérontologie. Projet «Les métiers d'autrefois dans l'Outaouais» 1985. Photo prise par M. V. Gérard Martel chez M. René Ouellette.

La fabrication des haches²⁰

A la Walters Axe Company, toutes les étapes de la fabrication des haches étaient exécutées sur place. C'est donc dire que mis à part les manches de bois que la compagnie achetait à l'extérieur tout le travail du fer était fait par les ouvriers hullois.

La Forge

Le fer arrivait à la manufacture par train. Les ouvriers déchargeaient les wagons de ces morceaux de vingt-cinq à trente pieds de long (7,70 à 9,23 mètres) par un pouce (2,5 centimètres) d'épaisseur et les installaient dans la forge. Une fois les trains déchargés, les forgerons se mettaient à l'œuvre. Tout d'abord le fer était coupé en pièces de sept pieds (2,15 mètres) de long pour faciliter sa manipulation et sa mise au four. Les forgerons chauffaient ensuite le fer pendant trente à quarante-cinq minutes, le temps de le rougir pour pouvoir ensuite le couper selon la taille désirée pour les différentes sortes de haches. Une fois le fer réduit à la bonne taille, le travail de façonnage commençait. Les forgerons devaient écraser le métal pour définir la pointe et enlever les surplus de fer pour donner sa forme à la hache.

On devait ensuite perforer l'oeil de la hache grâce à une «offset machine» qui se chargeait de percer le trou du manche; trou que les forgerons nettoyaient ensuite à la masse pour le débarrasser de tout résidu. Une fois le façonnage de base accompli, les haches étaient jetées dans un gros baril de fer contenant une solution qui adoucissait le métal. Ce baril pouvait brasser jusqu'à 200 haches en même temps.

Plusieurs variétés de haches étaient fabriquées. Le poids servait à catégoriser les différents modèles. Chaque modèle avait son poids spécifique. Un seul modèle dépassait les normes, la hache d'incendie avec pic qui pesait six livres (2,72 kilos).

de leur atelier ces outils ne se retrouveraient pas entre les mains les plus tendres, les ouvriers de chez Walters devaient fabriquer des haches robustes et résistantes. D'ailleurs à ce sujet, la réputation internationale des «Walters» confirme le bon travail effectué par les ouvriers hullois.

Les haches étaient ensuite expédiées dans un second atelier où les hommes s'affairaient à tremper le fer. Après avoir été passées sur une meule de coton, les haches étaient plongées, par groupe de vingt-cinq ou trente dans une solution de plomb chauffée à 1 500 degrés Fahrenheit. Après le trempage au plomb, on transférait les haches dans une eau saline devant servir à aider le

LISTE DE PRIX EN GROS SEULEMENT		WALTERS AXE CO. LTD. LISTE DE PRIX EN GROS SEULEMENT	
		1 1/2 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 15"	\$1.85
WALTERS AXE CO. LTD. MULL (Quebec) Telephone (819) 174-6215		1 1/2 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 15"	\$2.20
		1 1/2 lb - Ottawa Chief Branching, manche noyer, 26"	\$3.05
Et valable till 15 février 1972		2 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 28"	\$1.80
		2 1/4 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 28"	\$2.90
LIVRAISON De notre usine, en dedans de 48 heures apres la reception de votre commande. A noter: Taxes fédérale et provinciale en sur plus, si elle doit s'appliquer. Prix - F.A.B. Mull, Qué. Les prix sont sujets à des changements sans avis.		2 1/2 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 28"	\$2.95
		3 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 28-32"	\$3.55
TANT OUIL Y EN AURA		3 1/2 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 28-36"	\$4.60
		4 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 28-36"	\$4.90
TANT OUIL Y EN AURA		5' - Ottawa Chief Bench, manche noyer, 16"	\$4.55
		2 1/4 lb - 2 1/2 lb - Ottawa Chief Carpentier, manche noyer, 18-20"	\$3.25
TANT OUIL Y EN AURA		3 1/2 lb - Ottawa Chief, manche noyer, 28"	\$3.95
		2 1/4 - 3 - 3 1/2 lb - Ottawa Chief Double Bit, manche noyer, 28-36"	\$3.95
MONTURES DE HACHES D'INCENDIE		2 1/2 lb - Hache d'incendie avec pic, manche noyer, 28"	\$5.50
		4 1/2 lb - Hache d'incendie avec pic, manche noyer, 36"	\$6.25
TÊTES DE HACHES SPÉCIALES POUR MINEURS (seulement)		6 lb - Hache d'incendie avec pic, manche noyer, 36"	\$7.25
		Manches peints rouge ou laqué clair	
TÊTES DE HACHES SPÉCIALES POUR MINEURS (seulement)		3 - 3 1/2 lb - Ottawa Chief	\$3.65
		4 lb - Ottawa Chief	\$4.90

Une fois le fer adouci, les haches quittaient la forge pour les ateliers d'affilage-polissage. Là, les ouvriers effectuaient un premier polissage grâce à une meule permettant d'enlever les surplus de métal et d'adoucir les trois côtés de la hache. Une autre meule servait ensuite à polir le dessus avant que la hache soit passée à l'affileur. Une fois cette dernière bien aiguisée, une autre machine se chargeait de nettoyer l'oeil afin de le débarrasser définitivement de tout résidu. Ces travaux de polissage et d'affilage étaient effectués avec minutie car le moindre petit défaut condamnait la hache. Conscients qu'une fois sortis

plomb à adhérer au fer. Une fois toutes les étapes de trempage terminées, les haches étaient à nouveau polies. On les

20. La reconstitution des étapes dans la fabrication des haches a été rendue possible grâce à la collaboration de monsieur René Ouellette, Hullois, qui travailla à la Walters Axe Company pendant 37 ans, soit de 1935 à 1972. L'entrevue de Monsieur Ouellette a été réalisée par monsieur Guy Chatillon, dans le cadre du projet «Les métiers d'autrefois dans l'Outaouais» produit par l'Académie de gérontologie de l'Outaouais Inc. en 1985.

passait sur trois ou quatre sortes de sableuses de différents grains pour obtenir un fini parfait et on les envoyait à l'expédition.

L'atelier d'expédition

Dans l'atelier d'expédition, les ouvriers examinaient les haches pour déceler les manques, les fissures et terminaient le polissage à la lime. Ils estampillaient ensuite «Walters Axe Co» sur les haches et leur appliquaient un vernis pour prévenir la rouille. Quand le vernis était sec, les ouvriers passaient les haches aux «filles». Ces dernières, un groupe d'ouvrières, étaient chargées de peindre les outils. Une fois toutes ces étapes accomplies, les haches étaient terminées. Il ne restait plus qu'à poser les étiquettes pour identifier les différents modèles. Les haches étaient ensuite remises dans l'atelier d'expédition, sans leurs manches.

Les manches, faits de noyer, mesuraient entre 15 et 36 pouces de longueur selon le modèle et étaient fixées à la masse par les ouvriers de l'expédition lorsqu'une commande devait être exécutée. Les haches étaient enfin emballées en boîte de six pour être expédiées aux clients. La Walters Axe Company vendait surtout en gros, à d'autres compagnies et non au détail.

Les haches de chez Walters ont donc abattu et taillé plus d'un arbre durant toutes ces années. De 1855 au début des années 1970, plus de 115 ans se sont écoulés au cours desquels les bûcherons et les amateurs de la nature de l'Outaouais, du Canada et d'ailleurs purent compter sur leur «Walters». Mais, modernité oblige, la manufacture des Walters dut céder sa place à la scie à chaîne et au travail à la chaîne. Avec la fermeture de la Walters Axe Company s'éteignit une belle tradition hulloise.



YOU CERTAINLY HAVE COME A LONG WAY SINCE 1855!

YOU HAVENT DONE BAD YOURSELF!

OLD FRIENDS FROM AWAY BACK

**M.P. WALTERS, B.A., S.C.,
MAN OF LETTERS AND
SCIENCE, NATURALIST,
POET, AND FISHERMAN
AGE 96
PRESIDENT
OF
WALTERS AXE CO. LTD. HULL,
CANADA
WALTERS AXE CO. INC.
OGDENSBURG, N.Y.**

DURING HIS LIFETIME MORLEY HAS A LONG LINE OF ACHIEVEMENTS. HE IS ONE OF THE OLDEST GRADUATES OF MCGILL UNIVERSITY IN ENGINEERING - WAS A STAR FOOTBALL PLAYER WITH THE OLD OTTAWA ROUGH RIDERS. HE IS A MAN OF LETTERS AND SCIENCE, A POET AND A SUCCESSFUL BUSINESS MAN.

TAKE HEED AND BEWARE CHILDREN! HE'S THE SAME GUY WHO SHOT YOUR GREAT-GREAT-GREAT GRANDMOTHER BACK IN 1880 - SCRAM!

MY ADVICE TO YOU YOUNG FELLOW IS TO BE KIND, GROW OLD GRACEFULLY, KEEP ACTIVE, AND YOU WILL NOT ONLY HAVE A FULL LIFE, BUT GAIN NEW FRIENDS AND OUTLIVE ANY ENEMIES YOU MAY HAVE PICKED UP ALONG THE WAY.

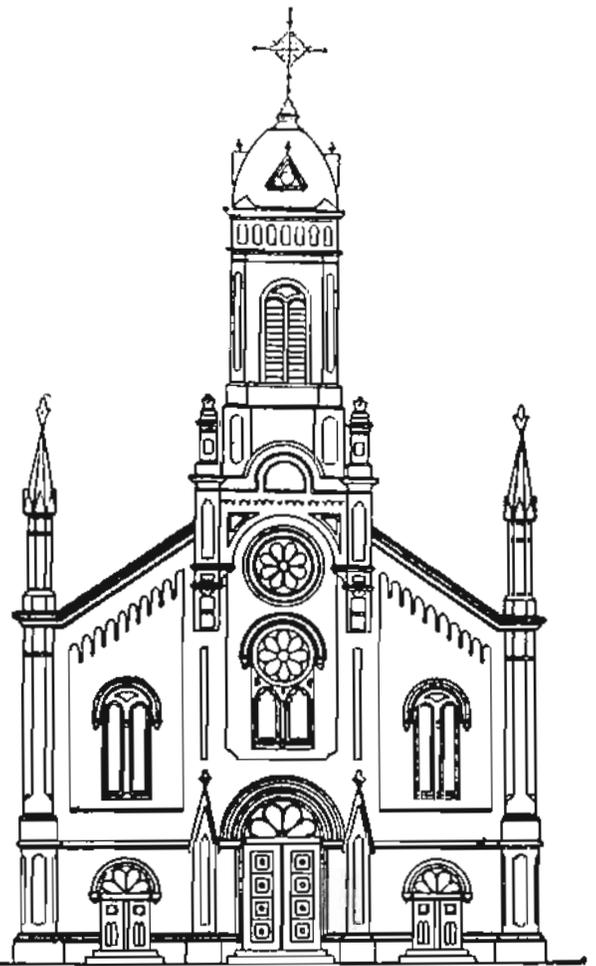
96 YEARS OLD AND STILL LOOKING FOR NEW FIELDS TO CONQUER.

ALTHOUGH NOT AS ACTIVE AS IN HIS YOUNGER DAYS, HE STILL GOES FISHING EACH WEEK-END AND ALSO MANAGES TO BAG HIS DEER EACH FALL.

1954

Académie de gérontologie. Projet «Les métiers d'ouïreters dans l'Outaouais» 1985. Publicité offerte par M. René Ouellette.

**IL NE
FAUT
PAS...**



*Démolir
l'église* **NOTRE-DAME**

**SI VOUS VOULEZ APPUYER LE MOUVEMENT
(IL NE FAUT PAS DÉMOLIR L'ÉGLISE NOTRE-DAME)**

COMMUNIQUEZ AVEC

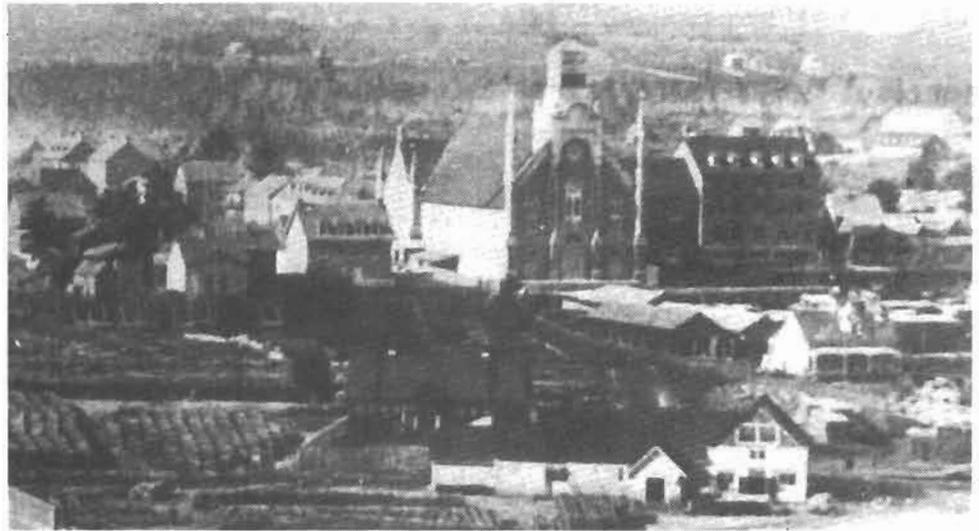
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC, C.P. 7, HULL, QUÉBEC

La paroisse Notre-Dame-de-Grâce de Hull

Romuald Boucher
o.m.i. Directeur des
Archives Deschâtelets.

La paroisse Notre-Dame-de-Grâce de Hull fut, pendant plus d'un siècle, une grande paroisse ouvrière débordant d'activités. On peut percevoir cette réalité à travers l'étude de quelques-uns de ses édifices. C'est le but de ce court article.

A peine arrivés à Bytown, en 1844, les Oblats de Marie-Immaculée sont invités à s'occuper de la petite population qui habite l'autre côté de la rivière. Il s'agit d'une population hétérogène composée principalement d'indiens et de blancs: protestants, anglais et français catholiques. La grande majorité des citoyens étaient soit des ouvriers employés aux moulins installés près des Chaudières, soit des gens de passage qui demeuraient en grande partie durant l'année dans les chantiers des forêts environnantes. C'était une population pauvre et accepter de les desservir adéquatement, c'était se résigner à vivre dans d'énormes dettes et pour longtemps. Pour le clergé se fixer à Hull n'avait donc rien d'attrayant et de prometteur. En 1840, pour accéder au désir de R. Wright, M. Brady avait fixé sa résidence à Wrihstowen (Hull); il s'agissait d'une sorte de cabane qu'il transforma en chapelle-presbytère. Il



Église Notre-Dame incendiée en 1888.
Archives Deschâtelets, Ottawa.

caressait bien le désir d'y ériger une église mais la population des villages des alentours s'y opposèrent vivement et il quitta tout.

Chapelle des chantiers

C'est peu après, en 1845, que le père Eusèbe Durocher, o.m.i. entre en scène. Il faut d'abord un lieu de réunion, une chapelle :

«Une chapelle bâtie à la tête des Petites Chaudières, nous serait presque nécessaire. Toutes les cages de l'Ottawa passent là, il faut qu'elles y séjournent cinq à six jours au moins pour attendre leur tour pour sauter les Petites Chaudières. Lorsque nous sommes montés la dernière fois nous en avons réuni au moins une centaine dans une petite maison, il était impossible de s'asseoir,

nous leur avons dit la messe le matin, et nous serons obligés de continuer à y aller de temps en temps; mais c'est gênant dans une maison particulière. Cette chapelle dédiée à la Sainte Vierge et ornée convenablement pourrait devenir un pèlerinage, où les voyageurs qui montent et qui descendent se mettraient sous la protection de celle qui est à juste titre appelée l'Étoile de la mer et le refuge des pêcheurs » (Durocher à Guigues, 20 mai 1845)

En 1846, M. Ruggles Wright donne un terrain de cent trente-deux pieds par soixante-quatre, situé au coin des rues Laurier et Salaberry. Une souscription auprès des enfants de la forêt rapporta mille dollars. Le 28 mai, on commence les travaux et quinze jours plus tard la chapelle est prête à recevoir ses pre-

miers fidèles. Mgr J.C. Prince, évêque auxiliaire de Montréal, a béni l'édifice le 12 juillet 1846; il l'a dédié à Notre-Dame-de-Bonsecours. La chapelle mesurait quarante pieds sur vingt pieds. Le bâtiment avait deux étages. La partie supérieure était sans division, inachevée, n'ayant comme ornement qu'un petit autel en bois, et, pour décorations, que les quatorze tableaux du Chemin de la Croix. Dans le bas, on avait aménagé une salle spacieuse pour la commodité des jeunes gens qui y trouvaient des beaux lits comme dans les chantiers.

La chapelle avait coûté 937,65 \$. A deux reprises, elle fut agrandie par le père Frain d'abord et ensuite par le père Reboul qui y ajouta un transept et une petite sacristie. Elle pouvait ainsi accueillir deux cents personnes. Également une galerie extérieure, faisant face à Ottawa, fut construite un peu plus tard. Les pères et même Mgr Guigues prêchaient souvent de cette chaire improvisée aux gens réunis devant la chapelle. Un petit clocher surmontait l'édifice.

A partir de 1855, une messe y fut célébrée à tous les dimanches soit par les pères du Collège d'Ottawa, soit par ceux de la Cathédrale.

Après la construction de la première église, la chapelle des chantiers fut convertie en école, la **Petite école rouge**, et les Soeurs de la Charité d'Ottawa traversaient la rivière chaque jour pour y donner l'enseignement.

Première église

En 1860, Hull prend un essor remarquable. C'est un village de grande envergure qui commence à se former. Les industries sont en plein progrès. Des ouvriers d'Ottawa cherchent refuge à Hull. La population française et catholique augmente. Le village de Hull est érigé en mission sous le patronage de Notre-Dame-de-Bonsecours, le 1er novembre 1861. Il n'y a pas à hésiter; il faut à Hull une paroisse bien organisée, il faut d'abord une église.

En 1868, le père Reboul commença, sur les plans de l'architecte Lecours, la construction d'une vaste église en pierre. L'année suivante, en 1869, le soubassement du nouveau temple fut livré au culte et vers la fin de 1870, Mgr Guigues eut la joie de procéder à la bénédiction solennelle de l'église.

La population de Hull était alors de 8 318 habitants dont 3 857 de langue anglaise. La paroisse Notre-Dame de Hull fut érigée canoniquement en 1871 et confiée aux Oblats de Marie Immaculée. L'église cependant n'était pas encore terminée. Voici ce qu'en dit son curé :

«L'église n'a que les quatre murs et manque de voûte, le choeur est aussi à faire. Pour la sacristie on latte les murs pour le plâtre; cette sacristie sera une des plus belles du Canada. Au dessus de la sacristie il y a une grande salle qui servira de réunion pour les Congrégations. ...Actuellement la situation est assez triste. Dans la semaine on fait les offices dans le soubassement qui est une véritable cave. On dit qu'il y a 8 000 âmes dans Hull. Le village est immense. Le flat (le flat Lebreton, à Ottawa) dépendra aussi de nous; ainsi que la partie canadienne de la haute ville.»
(Charpeney, lettre du 6 décembre 1871).

Pour continuer, on songe à obtenir le concours de M. Georges Bouillon,

prêtre du diocèse et architecte, pour terminer les plans de l'église. Ce dernier fera, en effet, les plans de l'intérieur de l'église en s'inspirant de ceux de l'église de Lowell, au Massachussetts, construite par le père André-Marie Garin, o.m.i. Le 15 février 1871, les exercices commencent dans la nouvelle sacristie. On continue les travaux en 1872. A l'église primitive, qui mesurait cent vingt pieds sur cinquante-trois, et à la sacristie de soixante-quinze pieds sur quarante, on ajoutait un sanctuaire de soixante-douze pieds sur cinquante. Il ne restera plus que l'ameublement et l'embellissement. Le 24 mai 1874, un événement important eut lieu; on assista à la première messe pontificale dans l'église Notre-Dame. Elle fut chantée par Mgr Alexandre Taché, o.m.i., archevêque de Saint Boniface. En 1888, on projetait de faire construire un jubé dans la chapelle des Congrégations. Malheureusement, la même année, église et presbytère furent anéantis par un incendie qui détruisit une partie de la ville.



Église Notre-Dame incendiée en 1888
 Archives Deschâtelets, Ottawa.



Église et presbytère Notre-Dame.
Archives Deschâtelets, Ottawa.

Premier presbytère

Loger les pères lors de la fondation de la paroisse en 1870 fut tout un problème. Ils résidèrent d'abord dans une maison appartenant au notaire Tetreau, rue Inkerman (par la suite rue Champlain), qui en 1892 est devenue la résidence de Stanislas Simon. Après bien des tergiversations, les Oblats de Hull prennent enfin possession de leur nouvelle maison. On était chez soi dans un édifice de cinquante-cinq pieds sur quarante-six. Le 4 mai 1876 Mgr Duhamel autorise l'installation du chemin de croix dans la chapelle intérieure de la maison de Hull qu'on appelle la chapelle Saint-Hyacinthe. On y demeura à peine seize années car un incendie vint tout ravager. Après l'incendie, une dame Bouliane offrit aux pères la moitié de sa maison. Ils y demeurèrent quelque temps pour déménager ensuite dans une petite maison de bois attenante à l'Oeuvre de jeunesse, au coin des rues Albion et Victoria.

Deuxième église

Malgré un état financier assez précaire, le père Cauvin, alors curé de la paroisse, entreprit néanmoins la reconstruction de l'église et du presbytère. Les plans des architectes Roy et Gauthier furent acceptés; le contrat de la maçon-

nerie fut donné aux entrepreneurs Prénovau, Turcot et Martineau et celui de la charpente fut adjugé à M. Bourque de Hull. Dès octobre 1888, on s'affaire au déblaiement du terrain; tandis que le 27 mars 1889, les fondations du presbytère et de l'église sont commencées. Le 15 septembre, Mgr Duhamel bénit la pierre angulaire de l'édifice et le père Augier, provincial, donne le sermon de circonstance. La construction va rondement tant et si bien que la communauté des Oblats prend possession du presbytère le 21 décembre de la même année. Les murs de l'église sont terminés à l'automne de 1890 et la toiture au début de décembre. Les travaux de l'intérieur sont confiés à MM. Paquet et Godbout de Saint-Hyacinthe. Le sous-bassement est ouvert au culte le 30 août 1891. Le dimanche 25 décembre 1892, l'église était à son tour ouverte au culte et bénite par Mgr l'Archevêque d'Ottawa. L'église de Hull passait alors pour la plus belle du diocèse et de beaucoup le plus magnifique monument de la ville. Le clocher s'élève à deux cent soixante pieds dans les airs; la longueur du temple est de cent quatre-vingt-dix pieds, la largeur en est de soixante-quinze dans la nef et de cent au transept. La voûte s'élève à soixante-neuf pieds de hauteur. Le sous-sol mesurait dix-sept

pieds de hauteur, contenait trois cent soixante-dix-huit bancs de trois places, de quoi accommoder près de mille deux cents personnes. L'église a cinq nefs et peut contenir deux mille personnes assises. Malgré ces dimensions imposantes, l'église de Hull suffisait à peine à recevoir les paroissiens. A la toute fin du dix-neuvième siècle, la ville de Hull comptait 12 000 âmes en grande majorité de religion catholique et de langue française (2 269 familles dont 67 irlandaises). Voici comment M. Lucien Brault dans son ouvrage *Hull, 1800-1950*, p. 219, nous décrit cette église :

Le 25 septembre 1892 Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, bénissait solennellement la nouvelle église Notre-Dame-de-Grâce. Hull possédait un temple qui faisait honneur aux paroissiens, aux desservants et à la ville. De style romano-byzantin, avec sa pierre à bosses, ses coins piqués au marteau, ses longues fenêtres à plein centre, ses rosaces, sa tour monumentale et son clocher à jour s'élançant à 260 pieds, l'église est un monument imposant. Sa crypte est tout entière au dessus du rocher sur lequel l'église repose. A l'intérieur on y trouve le maître-autel avec ses marbres et ses dix colonnes de prophète, ses bas-reliefs et son tabernacle en onyx du Mexique, dont la porte est de bronze émaillé, au dessus de l'autel une statue de Notre-Dame-de-Grâce, de quinze pieds de hauteurs, une double sacristie, avec ses chasubiers et ses vestiaires, cinq nefs régulières, de longues rangées de bancs, des fenêtres de vingt-cinq pieds, une voûte haute de soixante-neuf pieds : le tout porte au recueillement.»



Église Notre-Dame
Archives Deschâtelets, Ottawa.

Ce magnifique temple avait coûté 200 000 \$. On n'avait au départ que 37 491,84 \$. Malheureusement le 12 septembre 1971, il subissait le même sort que le premier; il disparaissait dans un violent incendie.

Voici ce qu'on lit sur une plaque mise au profit des touristes sur le site de l'ancienne église :

«Trois clochers se sont succédés sur cet emplacement. La première église catholique de Hull, une simple chapelle de mission appelée chapelle des chantiers et dédiée à Notre-Dame des voyageurs, fut construite en 1846, à l'angle sud-est de ce quadrilatère et devient plus tard l'école Saint-Etienne. L'accroissement rapide de la population catholique suscita la construction d'une grande église et d'un presbytère que le père Delisle Reboul fit ériger entre 1868 et 1872 à l'ouest de l'ancienne chapelle. Cette grande église, dont le clocher ne fut jamais complété, avait des dimensions semblables à celle qui fut érigée sur les mêmes fondations après l'incendie du 5 juin 1888. Elle occupait le même espace mais faisait face à la rivière et à ce qui est devenu aujourd'hui la rue Laurier.»

Après ce désastre une période d'hésitation suivit. Comment remplacer l'église? La restauration des ruines fut considérée comme un projet trop coûteux et l'idée fut abandonnée. Un plan pour insérer une chapelle dans un complexe commercial ou domiciliaire n'eut pas de suite. Entre temps les messes sont dites d'abord à l'École normale et au presbytère. On étudie la situation. Étant donné le manque de prêtres, le déplacement d'une large part de la population, la forte baisse de la pratique religieuse, le coût de plus en plus élevé de l'entretien des édifices, on décide, en 1972, de regrouper les quatre paroisses de l'Île de Hull — Notre-Dame-de-Grâce, St-Rédempteur, Ste-Bernadette et Sacré-Coeur — dans ce qu'on a appelé **Zone de l'Île de Hull**. Enfin la **paroisse Notre-Dame de l'Île**, comprenant les quatre paroisses mentionnées, a été érigée par décret de Mgr Adolphe Proulx, évêque de Gatineau-Hull, le 7 juin 1982. Les dites paroisses deviennent des **communautés chrétiennes** avec chacune leur lieu de culte mais sous la direction d'un seul curé. Pour la communauté Notre-Dame, le lieu de culte se trouve au 103, rue Fron-

tenac. Il s'agit d'une salle très modeste qui peut accommoder au plus une cinquantaine de personnes. Le dimanche on ne célèbre qu'une seule messe. La communauté des Oblats qui dessert cet ensemble demeure au presbytère du Sacré-Coeur, au 115, boulevard du Sacré-Coeur.

Deuxième Presbytère

Le père Alexandre Faure dans un rapport adressé au supérieur général en 1904 et paru dans les **Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée** en mars 1904, nous décrit ainsi le presbytère :

«Il est parfait. Le Père Cauvin l'a voulu grand, spacieux, aéré, commode, bien chauffé, bien situé. Avec l'église, les dépendances où logent un gardien et sa famille, avec son jardinet et un bowling qui garde une statue de Marie Immaculée, il occupe entre quatre rues un espace de 12 lots. La façade est masquée par un carré de maisonnettes, mais à l'opposé, du côté du

soleil levant, une galerie extérieure, qui nous dérobe aux regards trop curieux, nous offre un beau coup d'oeil : c'est l'Ottawa où se croisent l'antique canot d'écorce, relique du scolasticat, et le yacht dernier modèle; le pont «Alexandra» où se pressent tramways, piétons, voitures, trains à vapeur; les flèches jaunies de la cathédrale, le grand couvent des Soeurs Grises, la colline du Parlement, etc. La cuisine et le service de la maison sont confiés à trois bonnes filles qui font reluire partout une propreté parfaite, tandis que nos frères convers s'occupent de la sacristie, de l'église, du jardinage et gardent la porte. Au troisième, une bibliothèque bien montée offre à nos pères toute facilité pour l'étude, la préparation des instructions et des conférences théologiques.»

En cette année 1904, le presbytère hébergeait 27 religieux oblats. Contrairement à l'église, l'édifice a été épargné lors de l'incendie de 1971. Il existe encore et est devenu la propriété de l'Hôtel Ramada.



Presbytère Notre-Dame en 1975.
Archives Deschâtelets, Ottawa.

Oeuvre de jeunesse

La jeunesse a toujours été une préoccupation de choix pour les responsables de la paroisse. En 1884, le père Maxime Harnois, fondateur de l'Oeuvre de jeunesse, avait été autorisé à bâtir, rue Albion (plus tard Dollard), un vaste édifice à deux étages — pour les besoins de l'Oeuvre — qui fut active durant deux ans. Au lendemain d'un incendie qui survint en 1887, seul le nom de l'Oeuvre resta attaché à l'édifice. Les deux salles de la maison furent converties en chapelles dans lesquelles, chaque dimanche, on disait dix-huit messes, afin d'accommoder la population. Cette situation dura trois longues années, jusqu'à ce que le soubassement de la nouvelle église soit livré au culte. Ce bâtiment avait deux étages. L'étage supérieur servait de salle de théâtre, l'autre était à la fois gymnase, salle de billards et de jeux de toutes sortes. Vendue avec le terrain à la commission scolaire pour la somme de 6 000 \$, en 1899, cette maison fut la proie des flammes en 1900.



Roméo St-Pierre à l'orgue Notre-Dame de Grâce.
ANQO, Fond «Ville de Hull».

Salle Notre-Dame

Les Oblats décidèrent de construire, rue Notre-Dame, une salle de spectacle moderne pour remplacer celle que la conflagration de 1900 avait réduite en cendre. La salle fut prête en 1903. Elle coûta environ 5 966 \$. Elle comptait 824 sièges et quatre loges. Les plans ont été confiés à l'architecte Charles Brodeur. Pendant quarante-deux ans (1903-1945) la **Salle Notre-Dame de Hull**, sera le foyer de l'art dramatique de la ville. Après cette date elle sera rénovée et disparaîtra complètement comme salle avec sa scène et son balcon, elle va devenir une maison pour les Oeuvres. Elle aura un sous-sol, un rez-de-chaussée et un étage. Une nouvelle salle paroissiale, plus vaste et plus moderne sera construite de l'autre côté de la rue Notre-Dame.

Une plaque, installée en face du site occupé par la salle paroissiale, nous renseigne sur son histoire :

«Communément appelée la Salle Notre-Dame, le centre paroissial se trouvait en face de l'ancien presbytère, sur la rue Notre-Dame. Érigé au lendemain du grand feu de 1900 le Centre paroissial allait devenir le centre de la paroisse

Notre-Dame. En effet, c'est là que se rencontraient les nombreuses confréries et associations de l'endroit. C'est d'ailleurs sur la scène de la Grande salle que les «mordus» de théâtre amateur, tels les Provost, les St-Jean et les Larocque, firent leurs débuts. Le centre paroissial fut démoli le 23 février 1973.»

Un autre édifice, appelé, **La Bourse du Travail**, fut mis à la disposition de certaines oeuvres comme **Le Droit**, **l'Union Saint-Joseph du Canada**, et autres.

Pour compléter l'étude des édifices de la paroisse Notre-Dame de Hull, il faudrait enchaîner avec les écoles et les autres maisons d'enseignement. Il est malheureusement impossible de les inclure dans le cadre de cet article. L'étude du demembrement de cette immense paroisse ne manquerait pas d'intérêt. Nous osons espérer que d'autres auteurs s'en chargeront.



Chorale de Notre-Dame de Grâce en 1947.
ANQO, Fond «Ville de Hull».



Le chœur «illuminé» de l'ancienne église Notre-Dame.

Des pionnières de l'éducation dans Hull

*Soeur Germaine Julien
directrice des études à
l'école secondaire Saint-
Joseph de Hull.*

**Les Soeurs de la Charité
d'Ottawa dites Soeurs Grises de
la Croix**

En 1867, au moment où les Pères de la Confédération confiaient au gouvernement provincial le droit de légiférer sur les questions de l'éducation, Hull était un modeste village, une simple desserte avec une petite chapelle et sans prêtre résident.

Pourtant, dès 1864, le Père Reboul, que l'on nomme à juste titre «père et fondateur de la ville de Hull», avait doté sa petite «paroisse Notre-Dame» de deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, et d'un cimetière de quatre arpents sur les bords pittoresques de l'Outaouais.¹ Dans l'esprit de cet apôtre inventif et audacieux, le «village d'en bas» était appelé à devenir une cité prospère, où l'on pourrait naître, grandir, s'établir et y reposer à jamais.

Deux écoles — ou plutôt deux classes — nécessitent des enseignants : les premiers maîtres d'école furent des Pères Oblats; ils regroupaient des enfants au premier étage de la Chapelle des Chantiers, et leur enseignaient le catéchisme ainsi que les connaissances jugées alors indispensables.²

Le 16 juin 1866, un événement fort attendu donna à l'histoire de l'éducation dans Hull un tournant nouveau et décisif : la formation d'une commission scolaire distincte pour les catholiques, et portant le nom de «Notre-Dame de Hull».³ Les vœux du Père Reboul étaient exaucés, sa tâche en devint grandement facilitée. Sans perdre de temps, les nouveaux administrateurs scolaires se mirent à l'oeuvre. Le 7 novembre, ils réussirent à échanger un terrain qui leur avait été donné par Ruggles Wright, en 1825, pour fins d'éducation, contre deux



L'école Saint-Joseph de Hull.

À gauche : aile construite en 1931.

Au centre, l'école normale Saint Joseph, construite en 1909, à droite le couvent Notre-Dame de Grâce, bâti en 1890.

beaux lots plus rapprochés, à l'angle des rues Wright et Church (aujourd'hui Saint-Jacques).

Ils achetèrent la maison de M. Joseph Filiatreault qui s'y trouvait déjà et, à ses frais, le plus souvent aussi de ses mains, le Père Reboul la transforma en une école à laquelle on donna le nom de «Saint-Antoine».

1867 : un simple passage

À la suggestion du Père Reboul, les Commissaires résolurent d'engager deux Soeurs Grises, moyennant un salaire annuel de 120 \$ chacune, pour prendre charge des deux classes : l'une française, l'autre anglaise.

Le 7 janvier 1867, deux novices arrivaient à Hull et y recevaient leurs premières élèves. Ces enseignantes ne s'en tirèrent pas trop mal si l'on en juge par le rapport élogieux que fit l'inspecteur à l'issue de sa visite :

*Les révérendes Soeurs D'Amour et Stafford
du couvent d'Ottawa sont chargées de la*

direction des deux écoles catholiques de ce village. Bien que l'école française soit trop nombreuse pour une seule institutrice, les élèves ont obtenu des succès qui font honneur au zèle et à l'habileté de leur maîtresse. L'école anglaise mérite également une mention honorable.⁴

1. Rapport sur les activités de la maison de l'évêché pour le second semestre de 1864, par le Père Grenier dans Gaston Carnière, o.m.i., *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada*, tome VII, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, p. 287. Il cite «Missions des Oblats de Marie-Immaculée», 4 (1865), p. 200.
2. Joseph Bonhomme, *Historique de Notre-Dame de Hull*, p. 64.
3. Lucien Brault, *Un siècle d'administration scolaire 1866-1966*, La Commission des Écoles catholiques de Hull, 1966, p. 45.
4. LE DROIT, Ottawa, 11 novembre 1918. Lucien Brault, op cit p 47-48 et aussi Lucien Brault, *Hull 1800-1950*, Les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1950, p. 187.

Ce furent les premiers pas des Soeurs Grises dans le champ de l'enseignement en pays hullois. Cependant, cette présence d'un semestre ne fut qu'un simple passage qui n'eut pas de lendemain immédiat : en septembre 1868, elles furent remplacées par un laïque dont le salaire représentait 40 \$ en moins pour une commission scolaire dont les revenus étaient très comptés.

La décision fut-elle la meilleure? Leur maigre salaire suffit-il à expliquer l'instabilité des instituteurs laïques qui se succédèrent à cette école en deux ans? Quoi qu'il en soit, les commissaires firent pression auprès des autorités religieuses, à la fin de juillet 1869, pour obtenir de nouveau les services des Soeurs Grises. Leurs démarches portèrent fruits et les Soeurs Grises vinrent à Hull, prendre la direction de l'enseignement aux filles.⁵

1869 : Un premier enracinement — la petite école rouge

La petite Chapelle des Chantiers, même agrandie d'un transept et d'une sacristie, devint insuffisante aux besoins du culte. Convaincu que la population catholique de Hull allait croître rapidement, le Père Reboul entreprit la construction d'une vaste église en pierre, à l'emplacement même de la chapelle primitive qu'il fit transporter à l'ex-

trémité du terrain. Quant à cette petite chapelle, il lui avait trouvé une assignation importante : devenir une école paroissiale pour filles. Ce fut la naissance de l'école Saint-Étienne. Il obtint aussi des Soeurs pour son école.

Une lettre du Père Hyacinthe Charpeney, premier curé de la paroisse Notre-Dame, permet de mieux nous situer cette époque de notre histoire :

Notre église est située presque vis-à-vis la cathédrale d'Ottawa. Elle est séparée de la rivière par un terrain large de quatre à cinq arpents occupé par un clos de bois, moulin appartenant à Monsieur Wright. Mais vous comprendrez mieux quand je vous dirai que l'église est bâtie à la place de l'ancienne chapelle qui a été transportée à l'autre bout du terrain, chapelle qui a été convertie en école tenue par les Soeurs Grises. Le village de Hull se trouve alors derrière l'église sur ces petites hauteurs qui naguère étaient couvertes de sapins et qui sont couvertes maintenant de maisons.⁶

Ainsi fut constitué un bloc qui méritait déjà à la desserte de devenir paroisse, un bloc que décrivait le même Père Charpeney avec illustration à l'appui, en réponse au questionnaire administratif de 1876 :

Sur le bloc de l'église se trouvent bâties l'église, la sacristie, les hangars et la maison d'école de filles ou vieille église formant le carré suivant :

- | | |
|------------------------------|--------------------------------|
| 1. Église : | 156 pieds x 162 - 40 000 00 \$ |
| 2. Sacristie : | 75 pieds x 40 - 10 000 00 \$ |
| 3. Maison : (4 étages) | 60 pieds x 46 - 4 300 00 \$ |
| 4. Maison d'école et sheds : | - 4 000 00 \$ ⁷ |

À partir de septembre 1869, des religieuses traversent la rivière matin et soir, en chaloupe ou sur la glace, selon les saisons, pour enseigner à la petite école où elles ont inscrit, en septembre, environ trois cents élèves.⁸

Dans l'esprit de Mère Bruyère, les Soeurs Grises sont à Hull pour y rester. C'est d'ailleurs 1869 qui fut toujours retenu comme date officielle de l'arrivée des Soeurs Grises à Hull.

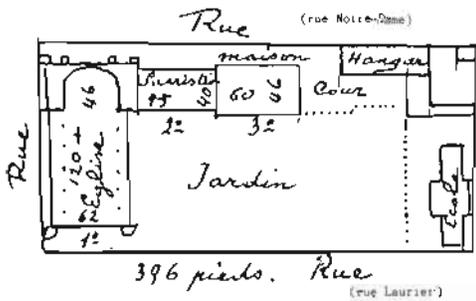
Toutefois, les Soeurs n'ont pas encore de résidence. Pendant l'été 1870, le Père Reboul s'active à l'aménagement de la petite chapelle pour qu'elle soit la plus hospitalière possible, et le couvent sera prêt pour septembre comme le laisse entrevoir le Père Tabaret dans sa lettre à Monseigneur Guigues, alors en voyage en Europe : on a trouvé moyen d'arranger la chapelle «pour ménager un bon logement pour les Soeurs et de belles salles pour les classes : les travaux sont à peu près terminés»⁹

Les rénovations sont bien pensées; les Soeurs en sont à la fois fières et satisfaites. Mère Bruyère est heureuse d'en faire part à ses Soeurs :

La vieille église en bois a été changée de place, elle est en ligne droite avec la nouvelle église en pierres. Elle a été agrandie. Elle est divisée en deux étages dans la nef, et en trois étages dans le chœur et la croix, ce qui fait trois grandes classes pour les écoles paroissiales, une grande et même deux pour l'académie que nous commencerons cet automne. Il y aura en outre, une cuisine faite avec la sacristie, un réfectoire qu'on a ajouté, et un parloir, une communauté, un balcon, une cloche pour appeler les élèves, un hangar, etc. Vous voyez que Hull se montre et sait bien faire les choses.¹⁰

Mère Bruyère n'avait pas attendu tant de satisfaction pour prendre une résolution qui enrainerait davantage la Congrégation dans le village de Hull : acheter un terrain, bâtir un couvent, une école. Voici un extrait du procès-verbal des délibérations du Conseil général du 30 avril 1870 :

... la Révérende Mère a proposé d'acheter un beau terrain de cinq arpents sur la rivière Ottawa, à Hull, en face du Couvent et proche de la nouvelle église bâtie par le Révérend Père Reboul, que ce terrain si convenable était offert à des conditions raisonnables. Que les Révérends Pères y feraient transporter la vieille église en bois pour servir aux classes en attendant que nous puissions y bâtir des écoles. En outre que nous avions l'espoir d'y avoir une école



1. Église, 2. Sacristie, 3. Maison, 4. École (couvent rouge), 5. Couvent Notre-Dame de Grâce (1875), 6. Rue St-Jean Baptiste, 7. Rue Notre-Dame, 8. Rue Papineau

5. Lucien Brault, Un siècle d'administration scolaire 1866-1966, Hull, 1966, p. 47
 6. Hyacinthe Charpeney, o.m.i., Lettre au Père Aubert, 29 février 1872, Archives Deschatelets, Ottawa.
 7. Hyacinthe Charpeney, o.m.i., Réponse au questionnaire administratif de 1876, Archives Deschatelets, Ottawa.
 8. Mère Elisabeth Bruyère, Circulaire du 26 décembre 1869, Archives de la Maison mère, Soeurs de la Charité d'Ottawa.
 9. Père Tabaret, Lettre à Mgr Guigues, le 15 juillet 1870, Archives provinciales o.m.i., dossier Université d'Ottawa, 1870-1871.
 10. Mère Elisabeth Bruyère, Lettre à Soeur Phélicie, le 22 juillet 1870.

industrielle payée par la Législation de Québec. Ces propositions ayant été mûrement réfléchies, le Conseil a été unanime pour que nous fassions l'achat du terrain, malgré que nous redoutions l'énorme dette qui va peser sur nous.¹¹

En juillet, c'était chose faite. Les Soeurs avaient un terrain, mais pas encore de résidence. Peu importe, elles étaient riches d'espoir, de courage et d'audace. Elles se savaient en service d'Église, et pouvaient compter sur la solidarité communautaire pour les épauler.

1870 : Le couvent rouge ; une école paroissiale, un pensionnat, une école privée

Le 22 juillet 1870, la Commission scolaire obtient des Soeurs Grises qu'elles prennent en charge l'École Saint-Étienne, regroupant des filles parlant les deux langues. Trois Soeurs sont engagées au salaire annuel de 100,00 \$ chacune.¹² D'autres Soeurs s'ajoutent à la petite communauté pour commencer l'école privée. Déjà les inscriptions sont nombreuses : deux cents élèves aux classes paroissiales, quarante à l'Académie.

Les fondations d'une oeuvre sont posées; Mère Bruyère s'empresse de l'annoncer à toute sa communauté :

Nous avons une nouvelle maison à Hull, six Soeurs y résident toute la journée, mais comme cinq d'entre elles sont postulantes ou novices, elle viennent coucher le soir au couvent (à la Maison mère, à Ottawa).¹³

Mais ces jeunes Soeurs ne sont pas sans guide, ni formation; de plus, elles n'ont pas peur de l'effort :

Hull n'a pour maîtresses de classes que des novices et des postulantes; mais cela n'empêche pas qu'il y ait beaucoup d'enfants et une Académie de plus de 40 élèves.¹⁴

À l'école paroissiale, deux institutrices laïques secondent les Soeurs. Et l'animatrice de cette équipe enthousiaste, c'est Soeur Moreau, la première Supérieure résidente à Hull. Elle communique aux désirs apostoliques de Mère Bruyère et, comme elle, rêve de voir grandir à Hull un pensionnat, une école privée parallèle à celle qui est en train de s'épanouir sur l'autre rive de l'Outaouais : le pensionnat de la rue Rideau. Et Soeur Moreau établit pour son Académie un programme ambitieux : en plus de l'enseignement régulier, les élèves y recevront des leçons de dessin, de broderie, de couture, d'art culinaire et de musique.

Dès septembre se concrétise également une autre facette du rêve du Père Reboul et de Mère Bruyère : l'établissement d'un pensionnat. Il n'est pas nécessaire d'avoir un château pour héberger tant de rêves : tous coexistent dans la même maison; le pensionnat et l'Académie se retrouvent à l'étage de la vieille chapelle que la tradition appela longtemps avec une note

d'attendrissement : « le couvent rouge ». Pendant quelques années, ces deux écoles grandiront côte à côte, avec la même émulation et un égal succès; l'école paroissiale n'est pas négligée : dans son rapport de 1875, l'inspecteur Rouleau affirme que l'école Saint-Étienne, très fréquentée, est l'une des plus prospères de la région.¹⁵

Et les élèves s'y disaient heureuses. Il fallait entendre des témoins de cette époque évoquer l'enchantement de ces jours lointains où la moindre récréation devenait grande fête. Une élève de ces premières années, Emma Marleau, devenue Soeur Saint-Norbert, a laissé une brève ébauche de ses souvenirs d'écolière. C'est sur ses données que fut tracée l'esquisse de l'ancienne chapelle dont aucune photo ne semble être parvenue jusqu'à nous.

Dans *Un siècle d'administration scolaire*, M. Lucien Brault a transcrit un bon nombre de ces « mémoires » que Soeur Paul-Émile avait mis à sa disposition.¹⁶

Soeur Saint-Norbert évoque avec nostalgie le 25 novembre :

La Ste-Catherine. On en parlait longtemps d'avance et longtemps après. Quel beau jour! Avec 5 sous par élève, il y avait assez d'argent pour payer la mélasse. Soeur Sainte-Angélique, la cuisinière, faisait la tire pour les cinq classes. Les élèves étaient assises autour de leur classe respective et les maîtresses distribuaient la tire. Les plus grandes élèves nous distribuaient l'eau qu'elles avaient été chercher dans le bas-fond, au terrain des Soeurs. Nous dînions à l'école. Nos maîtresses ne négligeaient rien pour nous faire plaisir.¹⁷

Et le pique-nique en pleine campagne, dans un vaste champ situé à peu près où se trouve actuellement l'église du Sacré-Coeur. Pas besoin d'autobus pour y convoyer les élèves :

À l'heure du départ, la cloche nous réunissait au même endroit et nous revenions en rangs avec nos maîtresses, comme nous y étions venues, le matin.¹⁸

Mais la sortie par excellence, c'était l'expédition sur le Peeriess, un beau et grand bateau que S. St-Norbert nous décrivait avec tant d'émerveillement qu'on se croirait sur le Queen Elizabeth.

La naïveté de ces réactions peut prêter au sourire; elle n'en témoigne pas moins de la volonté des enseignantes de cette époque d'être non seulement des éveilleuses de culture, des éducatrices soucieuses de la formation chrétienne de leurs élèves, mais d'être aussi des personnes humaines capables de bénéficier des grandes et des petites joies que la vie leur offrait.

Mère Bruyère avait de grands projets que les événements vinrent souvent gêner ou bousculer. Elle avait rêvé de déménager l'école Saint-Étienne sur le terrain des Soeurs, mais déjà elle doit faire face à un

adversaire qui frappera souvent ses Soeurs de Hull : le feu, l'incendie. Le nouveau curé de Hull, le Père Charpeney, a consigné l'événement dans son rapport annuel :

Le premier décembre nous avons eu une alerte. Le feu a pris à la maison d'école des Soeurs pendant la classe. L'incendie n'a dévoré que le toit de la partie de l'édifice qui comprend l'ancienne Chapelle des hommes de chantiers. Sans le secours de la pompe du village qui a très bien fonctionné, tout l'édifice était réduit en cendres.¹⁹



Mère Elisabeth Bruyère.

Ce n'était qu'une alerte, mais les Soeurs avaient leur dortoir dans le grenier. Alors, trois jours plus tard, Mère Bruyère réunit de nouveau son Conseil.

Après la prière d'usage, la Révérende Mère a communiqué aux membres de son Conseil une pensée qui lui est survenue à l'occasion du feu qui a détruit une partie de la toiture du Couvent de Hull, le premier décembre du courant, savoir : S'il ne serait pas opportun de commencer à se procurer une partie des matériaux ou une certaine quantité de toises de pierres, qu'on paierait avec les revenus des Écoles. Qu'on en ferait autant l'année prochaine, c'est-à-dire qu'on ajoute-

11. Délibérations du Conseil Général, Procès-verbal de la séance du 30 avril 1870, Archives de la Maison mère, S.C.O.
12. Philémon Bourassa, o.m.i. Documents historiques, Archives provinciales o.m.i.
13. Mère Elisabeth Bruyère, Circulaire du 26 septembre 1870.
14. Ibid., Circulaire du 21 décembre 1870.
15. Lucien Brault, *Un siècle d'administration scolaire 1866-1966*, Hull, 1966, p. 118.
16. Ibid. p. 54-55.
17. Archives de la Maison mère, S.C.O.
18. Ibid.
19. Rapport du Rév. Père Hyacinthe Charpeney, le 12 décembre 1873. Archives Deschatelets, Ottawa.

rait ce qui manquerait de pierres, de chaux, de bois sec. Les Soeurs ayant examiné les raisons pour et contre, il a été déterminé à l'unanimité que dès cet hiver la Directrice du Couvent de Hull s'occuperait à faire charger toute la pierre qu'elle pourrait payer sur le terrain destiné au futur Couvent.²⁰

1875 : Le Couvent Notre-Dame-de-Grâce

Et le Père Reboul se remet à l'oeuvre. Il surveille de près la construction du couvent de brique rouge, édifié à l'angle des rues Alma (aujourd'hui Notre-Dame) et Division (Saint-Jean-Baptiste), avec façade sur la rue Division. La bâtisse mesure 40 pieds sur 80. Elle a deux étages et des mansardes : le premier étage a 11½ pieds de haut et le 2e, 11 pieds.²¹ Des témoins l'ont vantée : «Elle avait grande allure, avec ses murs percés de larges fenêtres françaises, son perron en retrait, ses pelouses bien taillées et surtout son arrière-plan de vieux arbres.»²² Le Père Reboul eut la consolation d'y voir entrer les Soeurs, les pensionnaires et les élèves de l'Académie, en septembre 1876. Un avantage qu'il ne fallait pas méconnaître : «le nouveau couvent est bâti vis-à-vis le grand Couvent d'Ottawa, au point que les Soeurs peuvent se voir et presque se reconnaître.»²³

Mère Elisabeth Bruyère qui avait tant désiré l'avènement de ce jour, ne fut pas présente à l'inauguration : le coeur épuisé, elle mourut le 5 avril précédent, à l'âge de 56 ans. Elle partit, comblée de réalisations et d'amour : elle avait fondé une Communauté, qu'elle laissait riche d'oeuvres, d'institutions et d'ardeur apostolique. Quant au Père Reboul, il la suivit de près : il mourut à 50 ans, le 2 mars 1877, en pleine mission apostolique, épuisé lui aussi par toutes les fatigues qu'un zèle apostolique inégalable avait suscitées.

Ces deux bons serviteurs ne sont pas partis les mains vides : ils ont établi à Hull des institutions solides, dont la population bénéficie encore aujourd'hui. Puissent leurs noms survivre à jamais et de manière tangible dans une ville où, les deux, de façon différente, il va sans dire, ont été des fondateurs, des pionniers.

L'essor était donné; 13 pensionnaires et 96 externes viennent chercher au nouveau Couvent leur part de connaissance et de formation. A ce moment, l'école Saint-Étienne passe aux garçons et les filles vont à l'école Saint-Antoine que le Père Reboul avait enrichie d'une annexe terminée le 11 septembre 1876. En 1885, l'école Saint-Étienne est abandonnée. L'état de la maison ne permettait plus d'y loger convenablement des classes de façon régulière. Les filles étaient au départ mieux partagées, mais avec la construction du collège Notre-Dame, et l'arrivée des Frères les garçons n'eurent plus rien à leur envier. Un autre «dérangement» les attendait.

Le 21 avril 1880, la ville de Hull subit un premier grand feu : l'école Saint-Antoine brûle en même temps que tout un quartier de la ville. Les filles se retrouveront temporairement à l'école Saint-Étienne ou au couvent, et pour peu de temps, car le montant des assurances permit la reconstruction rapide de l'école.

Le Père Eugène Cauvin, curé de la paroisse, faisait alors partie de la Commission scolaire : il conçut le projet de reconstruction et en surveilla personnellement l'exécution. Ce fut une magnifique maison de pierre selon S.H. Lefebvre qui la décrit pour la communauté :

La maison est en pierre et a trois étages. Le corps de la bâtisse mesure 60 x 56 pieds et les ailes 20 x 60. La hauteur du premier étage est de 12 pieds 11 pouces. Le deuxième étage a 12 pieds et le troisième, 11 pieds. Dix maîtresses y donnent l'instruction à près de 800 enfants.²⁴

Devant tant de précision, peut-on douter du talent des femmes pour les mathématiques? Et les Soeurs sont fières d'entrer dans cette école qu'elles nomment fièrement «l'École Supérieure Saint-Antoine». On le sent rapidement à la simple lecture des chroniques communautaires du temps. Le 7 janvier 1881, les classes logées dans des locaux de fortune emménagent dans la belle école de huit classes avec en plus une salle de réunion. C'est le vrai paradis sur terre. Le 11 janvier suivant, Monseigneur Joseph Thomas Duhamel vient bénir la nouvelle école et célèbre une messe à laquelle assistent tous les élèves des Frères et des Soeurs au nombre d'environ «un mille».²⁵

1880-1888 : Deux écoles, une même communauté locale

Hull progresse toujours; logées dans un même couvent, les Soeurs enseignent soit à l'école paroissiale, soit à l'école privée. L'histoire de ces écoles se confond dans les chroniques et dans les souvenirs des anciennes tant l'entente était bonne entre les deux groupes.

Une initiative semble-t-elle prometteuse, les deux écoles l'acceptent d'emblée. C'est une époque où le partage et la mise en commun semblent tout naturels. Ainsi, en janvier 1882, on instaure une classe de couture pour les élèves de Saint-Antoine et de Notre-Dame-de-Grâce : le mercredi après-midi, on s'adonne à la couture et au tricot. Les deux écoles ont aussi leur classe anglaise qui paraît bien intégrée à ce milieu francophone.²⁶

Monseigneur Duhamel fait-il une visite au couvent, les écoles paroissiales sont représentées, on lui lit une adresse en français et l'autre en anglais.²⁷ Les mêmes examinateurs visitent les deux écoles en décembre et à la fin de l'année scolaire. Monsieur l'inspecteur Aug. Gay leur fait passer des examens,²⁸ et dans les deux

écoles les résultats semblent très consolants. Maîtresses et directrice sont satisfaites : «Les élèves répondirent bien. Ces examens eurent le succès que nous en attendions,» disent-elles modestement.²⁹ Ces examens sont d'ailleurs très solennels. Les Pères Oblats, visiteurs de droit des écoles de leur paroisse, les Commissaires, parfois des Frères et certains parents accompagnent l'inspecteur ou le Surintendant de l'Instruction publique. Les élèves subissent des examens oraux et écrits sur le catéchisme, la lecture, l'histoire, l'arithmétique et d'autres matières au gré des examinateurs. La durée de l'examen peut varier : ainsi, le 27 juin 1882, la séance dure toute la journée et se termine par la distribution des prix.

De cette époque également, les anciennes ont conservé de touchants souvenirs. Donalda Simon, une élève de ce temps qui fut en communauté Soeur Marie-de-Lorette, nous en a laissé quelques-uns par écrit.

Les religieuses du Couvent offraient aux élèves externes qui apportaient leur dîner, une bonne assiettée de soupe moyennant un sou, il va sans dire que toutes en prenaient pour dix sous; celles qui le désiraient avaient un dîner complet. Ces élèves avaient accès au même réfectoire que les pensionnaires, mais sur une table à part. Une Soeur veillait sur tout ce petit monde affamé. Après le dîner, les élèves des deux catégories allaient s'amuser ensemble et prendre leurs ébats dehors, s'il faisait beau ou à la salle par mauvaise température. Le bocage se trouvait où est aujourd'hui l'entrée du Pont Interprovincial et s'étendait assez loin à droite et à gauche. Pas une maison ne figurait là sinon des tentes d'Algonquins à gauche du Pont et du Couvent, en allant vers la Gatineau.³⁰

Comme leurs consoeurs du Couvent rouge, les élèves de Notre-Dame-de-Grâce et celles de Saint-Antoine raffolaient des congés, si courts soient-ils. Ces jours-là, la classe finissait à trois heures; les élèves

20 Délibérations du Conseil Général, Procès-verbal de la séance du 4 décembre 1873. Archives de la Maison mère, S.C.O.

21 Hull, Note de Soeur H. Lefebvre, 1885.

22 Soeur Paul-Émile, Réminiscences pour la pré-histoire de l'École normale Saint-Joseph, Causerie prononcée le 23 novembre 1968, Archives de la Maison mère, S.C.O.

23 Père Hyacinthe Charpenay, Lettre au Père Aubert, 1876, Archives Deschatelets, Ottawa.

24 Hull, Note de Soeur H. Lefebvre, 1885.

25 Chroniques de notre Mission de Hull, 1879-1885, 11 janvier 1880.

26 Ibid., 2 septembre 1881.

27 Ibid., 29 juin 1882.

28 Ibid., 16 décembre 1879.

29 Ibid., 4, 5, 6 juillet 1881.

30 Archives de la Maison mère, Soeurs de la Charité d'Ottawa, Soeur Marie-de-Lorette, Notes sur le Couvent de Hull dans les années de 1883 à 1888.

apportaient leur goûter et toutes se rendaient au bocage.

Essayer d'exprimer la jouissance que causait à toutes les élèves cet événement est impossible. Toute cette jeunesse raffolait de ce congé en plein air. Pensionnaires et élèves du dehors étaient très unies.³¹

Mais qu'avait ce bocage pour être si attrayant? De beaux arbres : peupliers, érables, pins, sapins et une vue attrayante sur la rivière sillonnée de voiles, de chaloupes. Et le traversier d'alors, le Laverdure!

Oh! les parties de bocage! Beaucoup de nos Soeurs, âgées maintenant, en parlent encore avec bonheur et enthousiasme tout comme s'ils eussent eu lieu récemment

Et la narratrice ajoute :

Pour quelques-unes, 1883 c'est un souvenir de soixante ans.³²

Un dernier souvenir, d'un tout autre genre. Une religieuse mourut pendant l'année.

Alors quand elle fut exposée, les Soeurs de l'Académie amenèrent à Ottawa par le bateau traversier les élèves de cette défunte afin de prier auprès de sa dépouille. Ce fut un événement, car voir une Soeur morte, exposée, presque assise sur des planches soutenues par des tréteaux, c'était chose extraordinaire, sans précédent pour les gens du monde. Aussi les élèves ont-elles longtemps parlé de cette excursion funèbre à la Maison-mère.³³

1888 : Une nouvelle orientation?

Pour la deuxième fois, Hull est victime d'une conflagration. Cette fois, le Couvent Notre-Dame-de-Grâce n'est pas épargné : il n'avait duré que 13 ans. De la jolie bâtisse de brique rouge où coexistaient un couvent de religieuses, un pensionnat et une académie, il ne restait plus que des ruines. Des pompiers d'Ottawa étaient bien venus apporter du renfort pour empêcher l'incendie de s'étendre, mais le vent violent transporta des étincelles jusque dans les pins derrière le couvent, et ce fut un nouveau brasier. Les treize Soeurs doivent se disperser; celles qui enseignent à Saint-Antoine logent dans leur école, les autres s'en vont à la Maison mère, et les pensionnaires éloignées de leurs familles sont reçues au pensionnat Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, rue Rideau, à Ottawa. Les externes sont admises à l'école Saint-Antoine.

Après l'incendie, Monseigneur Duhamel rencontre Mère Demers, Supérieure générale, au sujet des classes de Hull relevant de nos Soeurs enseignantes. Il est décidé que l'école Saint-Antoine continuera comme avant et la Communauté louera une maison sur la rue du Lac (Laval) pour les dix Soeurs résidentes. Cependant, l'administration générale de la Communauté décide de discontinuer l'oeuvre du pensionnat et de l'Académie, dans l'intention de ne garder que les écoles paroissiales. Tout en appuyant cette décision, Monseigneur Duhamel

conseille toutefois d'attendre que les intéressés en fassent la demande.³⁴

1890 : Un nouveau couvent, rue Notre-Dame.

Cette fois, la Congrégation fit construire un couvent de pierre avec façade sur la rue Alma (Notre-Dame). C'est le deuxième couvent Notre-Dame-de-Grâce, mais celui-ci est exclusivement réservé aux religieuses, du moins, est-ce l'intention première du Conseil. La maison fut bénite le 25 avril 1890. Treize Soeurs y habitent, la plupart enseignent à l'école Saint-Antoine. La maison est vaste. On y a même des salles de classes que l'on propose en location à la Commission scolaire pour des classes paroissiales sous leur juridiction. Voici les conditions telles qu'on les retrouve dans les chroniques du Couvent : 300 00 \$ de location annuellement, par classe, ce qui inclut le logement, le chauffage, l'ameublement, l'entretien et le salaire de la maîtresse. L'offre est acceptée : en 1890, le couvent loue deux classes; en 1895, trois et en 1896, les quatre classes sont occupées.

Dès 1894, la maison nécessite des annexes, et la communauté fait l'acquisition d'un nouveau terrain pour y loger nos dépendances : «ce qui occasionne de grandes dépenses» est-il noté.³⁵

Une même menace semble toujours nous poursuivre : le 5 janvier 1895, nouvelle alerte : le feu est aux dépendances. Une grande partie de la remise est brûlée. Et, de nouveau, sans perdre courage, il faut réparer ce qui fut endommagé

1887-1900 : Deux grandes dames : l'Académie Saint-Antoine et l'Académie Sainte-Marie

Avec la disparition de l'Académie Notre-Dame-de-Grâce, l'école Saint-Antoine vit croître considérablement sa clientèle. Elle offre le cours complet sanctionné par le Bureau Central : en 1893, 10 élèves se sont présentées pour le diplôme d'École Modèle. En 1895, cette école comptait 13 classes et 597 élèves. Enfin, couronnement de plusieurs années de service aux jeunes de la région, Saint-Antoine se voit conférer le titre d'Académie par décret du Département de l'Instruction publique du Québec.

Grâce à l'initiative du Père Lauzon, curé de la paroisse Notre-Dame, Huil fut dotée d'une nouvelle école pour filles qui, par la suite, joua un rôle de premier plan dans l'éducation des filles de notre région. Commencée en 1895, elle fut bénite solennellement le 13 septembre par Mgr J.-O. Routhier, V.G. et prit le nom de Sainte-Marie.

Les quatre classes louées du Couvent sont alors transférées dans cette école qui absorbe également les classes plus avancées de l'école Saint-Antoine. Huit reli-

31. Ibid

32. Ibid

33. Ibid

34. Mgr Duhamel, Lettre à Mère Demers, 12 juin 1888

35. Chroniques de Notre maison de Notre-Dame de Grâce, Hull, 1890-1900, 11 juin 1894.



Mai 1897 : groupe d'élèves de l'Académie Saint-Antoine. La flèche indique Madame Dona Laflèche-Sanche.



Classe des «finissantes» de l'Académie Saint-Antoine : août 1899.
Assise, la 2e à droite, Madame Dona Lafèche-Sanche.

gieuses y reçoivent un peu plus de 300 élèves. La population croît rapidement. Le 12 septembre 1898, les deux Académies enregistrent au total 730 élèves; le 24 octobre, le nombre s'élève à 805, soit 448 élèves à Saint-Antoine et 357 à Sainte-Marie, si bien que le 12 décembre, une classe nouvelle s'ajoute à Sainte-Marie pour les 44 élèves de surplus. Nombre qui ne parut pas trop élevé pour une seule classe si l'on en juge d'après la remarque de la préposée aux chroniques : «les quelques places vides ne tarderont pas à être remplies».³⁶

A ce moment, les deux écoles sont complémentaires et offrent le cours régulier, à partir du cours préparatoire, avec les étapes suivantes : 4e année : fin du cours élémentaire; 6e année : fin du cours modèle; 8e année : fin du cours supérieur. C'est cependant à l'Académie Sainte-Marie que sont regroupées les élèves du cours Supérieur : 7e et 8e années. Les dénominations peuvent nous surprendre si nous comparons les degrés du temps avec ceux d'aujourd'hui. On ne peut mettre en parallèle la 6e année de 1887 et celle de 1988. Au siècle dernier, les classes comportaient aussi des lettres : A, B, C, D, et, sans être un cancre, une élève pouvait normalement passer, par exemple, de la 3e année D à la 3e année A, sans être dans la situation d'une doubleuse.

Au début du XXe siècle, après 30 ans de présence dans Hull, inspecteurs, animateurs, commissaires et parents semblent très satisfaits du travail des Soeurs Grises dans les écoles. Le 22 avril 1900, devant les excellents résultats obtenus par les élèves des écoles dirigées par les Soeurs, l'assemblée des Commissaires vote une résolution qui charge la Supérieure du Couvent, Soeur Ste-Émérentienne, de la surveillance «de

toutes les classes tenues par les séculières». Le Bureau lui accorde aussi une Soeur pour la seconder dans la correction des concours et pour servir au besoin de suppléante en cas d'absence d'une religieuse.

Les rouages sont bien engrenés; tous les espoirs sont permis, et pourtant...

1900 : La pire des conflagrations

Le 26 avril 1900. C'était jour de congé. Les Soeurs aperçurent une fumée épaisse du côté de l'Académie Saint-Antoine. Quelques-unes s'y rendirent en toute hâte, mais il était trop tard. Seul un piano et quelques livres furent sauvés.³⁷

La ville est en feu. Plusieurs témoins ont fait la narration de la pire conflagration que la ville de Hull ait connue. Ce fut vraiment un abîme de désolation.

Il ne restait plus que l'Académie Sainte-Marie pour recevoir toutes les élèves de la ville.

1897-1969 : Rayonnement de l'Académie Sainte-Marie

Née à la fin du siècle dernier, survivante du grand feu de 1900, l'Académie Sainte-Marie était bien décidée à vivre et à grandir. Ses débuts sont prometteurs, comme le rappelle Soeur Paul-Émile :

*L'Académie ne tarda pas à s'imposer comme un véritable centre culturel pour la gente féminine de la ville. Si les arts d'agrément y fleurissaient comme il convenait à une académie — le mot sonnait haut en ce temps-là — les diplômes de l'Instruction publique que décrochaient chaque année la majorité des finissantes les faisaient rechercher comme enseignantes dans les écoles qui s'ouvraient un peu partout au profit d'une population industrielle de croissance rapide.*³⁸

Elle a déjà des finissantes :
En 1901, brevet académique : 1 élève
En 1901, brevet modèle : 12 élèves

En 1909, avec l'ouverture de l'École Normale, elle se sent menacée dans ses classes les plus avancées : désireuses de faire donner à celles qui s'orientent dans l'enseignement la meilleure formation pédagogique et littéraire possible, les maîtresses dirigent leurs meilleures élèves du côté de l'École Normale. Pour les favoriser, une entente est conclue le 5 septembre 1912 :

Les élèves de l'Académie Sainte-Marie seront admises gratuitement au cours modèle et académique de l'École Normale en considération de la somme de 350 00 \$ payée par la Commission à titres de salaires pour une Soeur maîtresse de la classe modèle et une de la classe académique. Treize élèves pouvaient ainsi devenir normales, mais il y a une restriction

«Toute unité normalienne au-dessus de treize (13) sera taxée à la Commission scolaire au prix de huit (piastres) par année.»³⁹

Il ne s'agissait pas ici, comme on l'avait cru d'abord, de recevoir gratuitement des élèves de Sainte-Marie à l'école annexe d'Youville, même si de fait, certaines le furent :

«Cependant, dans l'intérêt des dites élèves de l'École Normale, nous avons admis les élèves de l'Académie ayant la capacité et l'âge requis à l'obtention du diplôme élémentaire à la fin de l'année de leur entrée à l'École Normale.»⁴⁰

Quant à celles qui n'avaient pas de goût pour l'enseignement elles préféraient rester à l'Académie, où l'on pouvait suivre un très bon cours commercial. Une autre orientation favorisait les élèves : l'enseignement ménager avec un programme et des cours bien équilibrés.

Ce transfert de leurs meilleures élèves ne fut pas prisé de tous et de toutes : c'était une amputation que l'on ressentit vivement et dont on fit tacitement le reproche aux autorités de l'École Normale, en quête de recrutement.

Bien située à l'ombre du clocher paroissial, l'Académie Sainte-Marie a toujours pu compter sur la présence et l'appui des Pères Oblats, ses fondateurs et ses protecteurs. Ils ont travaillé avec un zèle infatigable auprès des enfants de cette école, qui connut des années florissantes et fut pendant longtemps la «reine» des écoles paroissiales de la cité de Hull

36. Ibid., 12 décembre 1898.

37. Suite des Chroniques du Couvent Notre-Dame de Grâce, 1900-1928, 26 avril 1900.

38. Soeur Paul-Émile, *Réminiscences* pour la préhistoire de l'École normale Saint-Joseph, p. 4.

39. Archives générales, 5 septembre 1902, Hull, École normale, Commission scolaire, folio 1912.

40. Ibid.

Et les Soeurs le leur rendaient bien. On pouvait toujours compter sur leur participation lors des fêtes religieuses ou civiles, et dans le déroulement quotidien de la vie paroissiale. C'est ainsi qu'on vit revenir, comme enseignantes, des anciennes du couvent Rouge et de Saint-Antoine et de Saint-Etienne. Entre autres, S. St-Norbert, qui de 1890 à 1896 «se dévoua exclusivement à la préparation des premières communiantes à Sainte-Marie». De 1910 à 1916, elle devient titulaire d'une deuxième année, au temps «où les démonstrations patriotiques et religieuses, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, de la fête du Sacré-Coeur, de la clôture des grandes retraites paroissiales. S. St-Norbert est l'âme de tous ces déploiements offerts par les écolières d'alors.»⁴¹

En 1916, la ville célébra le centenaire de la fondation des Oblats. «Hull vit se dérouler, par les rues de la ville, un rosaire vivant constitué par plus de deux cents fillettes, vêtues en blanc, de pourpre ou d'or, portant un bouquet de roses de mêmes tons, symboles des mystères de la joie, de la souffrance et de la gloire. En tête, un groupe dessinait la croix. Quinze groupes différents représentaient les Gloria Patri. Le double défilé de chacun des chapelets se réunissait au point voulu.»⁴²

Semblables déploiements se renouvelèrent souvent. En plus d'une imagination féconde, il fallait aux Soeurs un coeur généreux, capable de s'imposer un énorme surcroît de travail et un savoir-faire peu commun. La confection des costumes, des fleurs, des divers symboles, l'exécution du chant, de la parade, requéraient de l'habileté, de la voix et une grande variété de talents. Les jeunes Soeurs étaient heureuses de seconder leurs aînées et leur présence transformait ces corvées en véritables fêtes fraternelles.

En 1924, la bâtisse de douze (12) classes était insuffisante. On construisit une annexe qui lui permit d'en avoir vingt-quatre (24). De la rive ontarienne de l'Outaouais, on pouvait admirer ce bel édifice de pierre grise surmonté au centre d'un clocher élégant, qui est actuellement la propriété de l'Université du Québec.

Les religieuses oeuvrant à Sainte-Marie ont toujours cherché à ce que leur école ait le plus haut «standing» possible. Et leurs efforts ne furent pas vains : leur école pouvait se mesurer favorablement avec les autres du même niveau dans la province et, à bien des points de vue, ne le cédait en rien à sa concurrente, en qui elle vit parfois une rivale, l'École Normale Saint-Joseph.

Soucieux de donner à leurs écoles une orientation de qualité et un essor constant, les Curés de Notre-Dame sont souvent intervenus pour l'organisation et le bon déroulement de la vie scolaire, notamment

pour le choix des directrices et le maintien de certaines enseignantes qu'ils jugeaient «indispensables au progrès de nos classes». Ainsi, le Père Bourassa écrivait des lettres élogieuses pour transmettre une demande impérative :

«Puis-je au moins insister pour ne pas perdre celles de nos Maitresses que j'estime indispensables au progrès de nos classes? Elles se nomment : Soeur Maire-Cléophas, Soeur Sainte-Auremma, Soeur Charles-Étienne et Soeur Saint-Gustave.»⁴³

Les trois premières enseignaient à l'Académie.

Les gens veulent des Soeurs Grises à Hull. A l'instar de ses devanciers, le Père P. Bourassa ne néglige rien pour l'évolution et le bon maintien non seulement de l'Académie Sainte-Marie, mais aussi des écoles paroissiales de Hull. Ses démarches auprès de la Supérieure générale du temps, Mère Saint-Albert, sont habiles et pressantes. Le bon Père Curé est visiblement très satisfait du travail des Soeurs :

Le 22 juillet 1925

Permettez-moi de vous dire que comme curé et comme commissaire d'école, je n'ai que des louanges à adresser à vos religieuses qui se dévouent à l'instruction de nos enfants, dans Notre-Dame. Elles font ici une oeuvre admirable et se montrent de dignes filles de Mère d'Youville par leur zèle, leur bon esprit et leur savoir-faire. Ce sont précisément ces qualités qui me font intervenir près de vous à l'heure présente; je tiens à éloigner le plus possible les changements, cette année.⁴⁴

Le 2 juillet 1926 :

Les succès remportés par nos élèves, au cours de l'année, disent combien nous vous devons de reconnaissance. Nous souhaitons voir nos écoles enregistrer de nouveaux succès. C'est ce qui m'amène à vous écrire la présente lettre.⁴⁵

Le 20 juillet 1927

A la prochaine assemblée de la Commission scolaire de Hull, il sera question de l'engagement des nouvelles institutrices. Comme nous donnons toujours la préférence aux religieuses de votre communauté, il nous serait agréable de savoir si le nombre des Soeurs enseignantes dans Hull sera augmenté, cette année. Deux religieuses : une pour Reboul ou Sainte-Maire et l'autre pour la nouvelle école Laverdure, dans Wrightville, feraient bien notre affaire.

Je ne voudrais pas mettre l'Administration générale dans l'embaras mais si parmi les nouvelles professeurs il s'en trouvait de disponibles, leur venue à Hull serait fort appréciée.⁴⁶

Le bon Père Bourassa eut gain de cause. En 1929, au moment d'ouvrir une 9e année à Sainte-Marie, il revient à la charge :

Je n'ai pas besoin de vous dire que je tiens beaucoup à confier toutes les classes supérieures de l'Académie à des religieuses

Et par voie de conséquence, s'il ne se trouve pas à l'Académie, à l'heure actuelle, de religieuse suffisamment préparée, nous espérons qu'un échange nous vaudra cette faveur insigne.⁴⁷

41 Nécrologies, Soeurs de la Charité d'Ottawa, 1945-1950, Tome V, Maison mère, Ottawa 1985, p. 155.

42 Ibid p. 156.

43 Lettre du Père Philémon Bourassa à Mère Saint-Albert, le 2 juillet 1926, Archives Deschatelets, Ottawa.

44 Lettre du Père Philémon Bourassa à Mère Saint-Albert, le 22 juillet 1925, Archives Deschatelets, Ottawa.

45 Ibid., 2 juillet 1926.

46 Lettre du Père Philémon Bourassa à Mère Saint-Bruno, 20 juillet 1927, Archives Deschatelets, Ottawa.

47 Ibid., 8 avril 1929.



École Normale et résidence des Religieuses. Hull, P.Q., 31 déc. 1931

Au service d'une population majoritairement ouvrière et appuyée par une Commission scolaire dynamique, les Soeurs essayent d'élever aussi haut que possible le niveau des études des filles : le 3 septembre 1924, c'est l'ouverture d'une septième année avec cours d'enseignement ménager.⁴⁸ L'année suivante s'ajoute une huitième, en 1929, c'est la 9e; l'Académie compte alors 23 classes. A partir de septembre 1939, elle a des élèves de 10e et de 11e. Et en 1950, le cycle est complet, de la 1re à la 12e année.

Pendant toute sa durée, cette école a maintenu son idéal de culture; en plus d'un enseignement régulier sérieux, contrôlé de près par les directrices et leurs adjointes, elle a tenu à ce que ses élèves reçoivent ce complément de formation qui en ferait des personnes cultivées.

La bonne diction y est à l'honneur et les cours se clôturent par des concerts.⁴⁹ Une tradition s'instaure qui voit peut-être son couronnement dans le succès obtenu par une élève de l'école au tournoi oratoire organisé par la Jeune Chambre de Commerce de Hull, pour les élèves de 12e secondaire, le 25 février 1964.⁵⁰

On cherche aussi à y développer le goût de la lecture, et l'école veille à enrichir sa bibliothèque, la plus ancienne du district scolaire, puisqu'elle avait été inaugurée par Monseigneur Duhamel le 6 février 1901. L'événement est conservé aux archives.⁵¹

Une tradition d'enseignement sérieux s'est instaurée dès les débuts : les inspecteurs sont satisfaits de leur visite. Les élèves obtiennent des succès, la presse en est l'écho :

«... nous les remercions de l'honneur qu'elles font rejaillir sur toute la paroisse. Ce sont les dignes filles des Révérendes Soeurs Grises de la Croix et, en les félicitant, nous félicitons les dévouées religieuses, tout spécialement et tout affectueusement Révérende Soeur Saint-Thomas-d'Aquin qui, avec ses vertus et ses talents habituels, a su faire de ses jeunes filles de dignes institutrices de la jeunesse; et de plus, il est à remarquer que pas une seule des élèves préparées par Révérende Soeur Saint-Thomas-d'Aquin pour le français et Révérende Soeur Joseph du Sacré-Coeur pour l'anglais, n'a failli depuis nombre d'années.»⁵²

La distribution des prix, dans la salle Notre-Dame, était la grande fête de «fin d'année scolaire». Les journaux en rendaient compte avec beaucoup de détails et d'éloges. Il y avait d'ailleurs tout un programme de proclamations de succès et d'honneurs, entrecoupé de saynètes, d'opérettes, de gymnastique et de musique. Les diplômées y ont longtemps reçu médailles d'or et couronnes; dès 1902, on décernait la médaille du lieutenant-gouverneur.⁵³

La renommée de l'Académie Sainte-Marie n'était pas surfaite : l'école a fait ses

preuves et ses anciennes lui sont restées très attachées. Pour resserrer leurs liens d'amitié, elles ont fondé, le 6 mai 1928, une association des anciennes de Sainte-Marie et de Saint-Antoine, l'histoire des deux s'étant en quelque sorte confondue à partir de 1897.

Du début à la fin de son histoire, l'Académie Sainte-Marie sera sous la direction des Soeurs Grises, seize (16) directrices s'y succéderont :

- 1897 Soeur Marie-Anne Roby
- 1900 Soeur Sainte-Émérentienne
- Soeur Sainte-Adolphe
- Soeur Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle
- Soeur Saint-Thomas-d'Aquin
- Soeur Sainte-Foi
- 1927 Soeur Saint-Elphège
- 1931 Soeur Anne-Marie
- 1938 Soeur Thérèse de Saint-Augustin
- 1940 Soeur Saint-Florian
- 1944 Soeur Marie-Stéphane
- 1945 Soeur Pierre-Célestin
- 1947 Soeur Jeanne-de-Domrémy
- 1953 Soeur Charles-Étienne
- 1961 Soeur Cécile-de-Rome

En 1958, l'Académie Sainte-Marie avait enregistré 787 élèves; 222 au cours supérieur, de la 8e à la 12e; 565 au cours élémentaire, de la 1re, à la 7e. Le 9 avril 1959, en vertu d'une décision des Commissaires, l'École perdra son nom d'Académie et deviendra l'école secondaire Sainte-Marie.⁵⁴

En septembre 1959, les élèves de 1re, 2e et 3e s'en vont à l'école Lecomte; il reste 24 classes et 626 élèves. Peu à peu s'organise une école se limitant au secondaire. Ce sera chose faite en septembre 1961, les élèves des classes supérieures s'en vont, rue Lacomte, dans la nouvelle École secondaire Immaculée-Conception; les élèves logées à l'école Lecomte reviennent à Sainte-Marie,

devenue école primaire et le demeurant jusqu'en 1969, avec comme seule et dernière directrice Soeur Cécile-de-Rome.

Deux écoles, l'une primaire, l'autre secondaire, issues de la même institution évoluent d'une façon indépendante : depuis 1961, dans les deux cas, une Soeur Grise en assume la direction. Après 28 ans de service dont 13 comme directrice, Soeur Charles-Étienne se retire de l'École Immaculée-Conception en juin 1964; elle sera remplacée par Soeur Isidore-Marie, dernière Soeur Grise à diriger cette école et qui le demeurera jusqu'en 1967.

Ainsi, de 1897 à 1969, pendant 72 ans, les Soeurs Grises de la Croix (devenues Soeurs de la Charité d'Ottawa) se dévouèrent nombreuses et entreprenantes dans l'Académie Sainte-Marie, où elles étaient désirées et où elles ont donné tout ce que leur amour des jeunes, leur volonté de contribuer à la promotion féminine, leur conviction de faire une oeuvre d'Église prioritaire ont pu leur dicter. Leur souci fut aussi de conserver à la ville de Hull, et à la paroisse Notre-Dame, une école qui n'aurait rien à envier aux écoles privées ou à celles des autres villes du Québec.

48 Chroniques de l'Académie Sainte-Marie, Hull, 3 septembre 1924.

49 LE DROIT, Ottawa, 6 juin 1929.

50 Chroniques de l'Académie Sainte-Marie, Hull, 25 février 1964.

51 Suite des Chroniques du Couvent Notre-Dame-de-Grâce, 1900-1928, 6 février 1901.

52 Le Temps, Ottawa, le samedi 16 août 1902, Soeur Saint-Thomas-d'Aquin fut maîtresse du cours Supérieur pendant 15 ans.

53 Le Temps, Ibid.

54 Chroniques de l'Académie Sainte-Marie, Hull, p. 19 à 27.



Élèves du cours modèle 1916-1917, dans la cour de l'École Normale.
Source : Archives école St-Joseph.

1909 — Deux écoles complémentaires : l'école Normale Saint-Joseph et l'école Annexe Youville

En 1902, le Conseil de l'Instruction publique présentait au Gouvernement un voeu, celui de fonder à Hull une École normale pour les jeunes filles qui se destinent à l'enseignement.⁵⁵ Des démarches s'amorcent.

En 1906, Monseigneur Joseph-Thomas Duhamel qui considérait l'éducation de la jeunesse comme un devoir prioritaire de son ministère, s'entretint avec le Père Duhaut, curé de Notre-Dame, des avantages que la vaste partie québécoise du diocèse retirerait de l'établissement d'une école normale dans Hull. Les Soeurs Grises promirent leur collaboration. Une correspondance s'établit avec le Département de l'Instruction publique. Qui fournirait le terrain et la bâtisse?

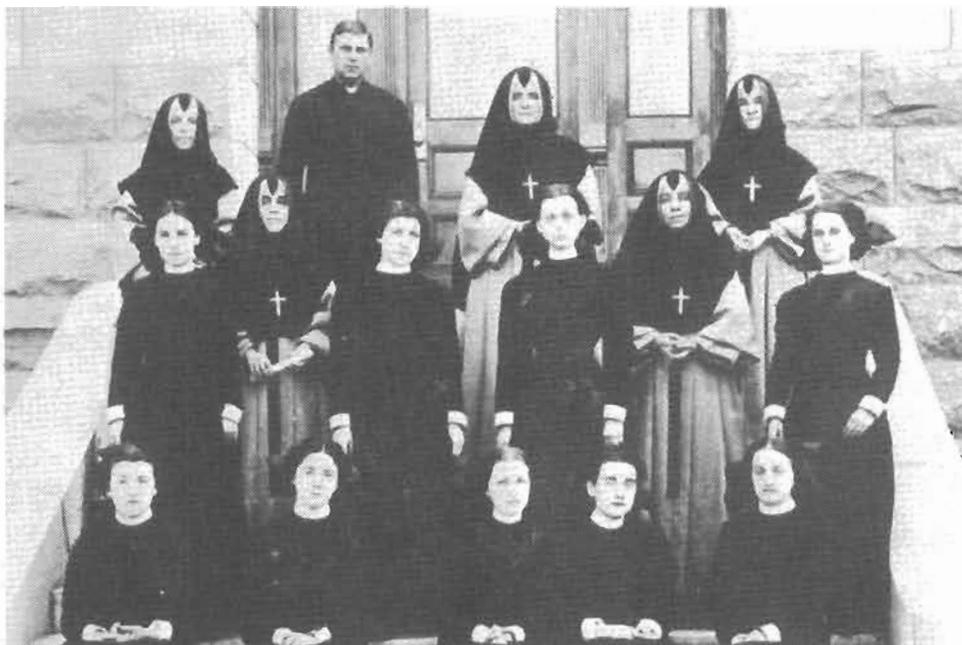
Lors de l'ouverture officielle de l'École, l'honorable P. Boucher de la Bruyère rappela la genèse de cette fondation

Ici, à Hull, il fallait le concours des Soeurs Grises de la Croix, il le fallait non seulement pour enseigner les normaliennes, mais encore pour bâtir cette maison. Et ce concours n'allait pas sans sacrifices pécuniaires. En effet, encore que l'allocation du Gouvernement soit bien généreuse, confessions-le hautement, bien généreuse, dis-je, elle n'était pas pourtant assez élevée pour rencontrer les dépenses régulières de l'Institution et payer les intérêts du capital de 64 000 00 \$, investi dans ce bel édifice scolaire.

Enfin l'entente se fit en novembre 1907 et le contrat fut signé en juin 1908. Monsieur l'architecte Brodeur dont le talent n'est pas à louer, tant il est maintenant connu et apprécié, donna les plans de cette École normale, et Messieurs Caron et Pépin, entrepreneurs intelligents et diligents, mirent debout cette maison de pierre et de cristal, cette nouvelle Alma Mater des normaliennes.

À côté des noms des révérendes Mères Demers, Kirby, Duhamel qui eurent à traiter avec le Gouvernement, je dois inscrire dans cette première page de nos annales les noms des révérendes Soeurs Saint-Urbain et Saint-Albert, celle-ci, Directrice de l'École normale et celle-là, Supérieure de la Maison des Soeurs Grises à Hull; elles ont porté la fatigue principale des labeurs de l'installation et de l'organisation de cette Institution. Et combien cette tâche fut accablante et cependant admirablement accomplie, je le sais, moi, qui en fus l'édifié témoin.⁵⁶

L'engagement comme principal de l'abbé Sylvio Corbeil, professeur au Séminaire Sainte-Thérèse, était accepté. C'était une garantie de succès.⁵⁷ L'emplacement est déjà tout indiqué : sur la rue Notre-Dame, à côté du couvent de 1890. Le 30 juin 1908, on commence à creuser et l'on voit s'édifier une belle construction en pierre aussi imposante dans ses dimensions que dans la parfaite appropriation de ses locaux. En juillet 1909, les Soeurs ne peuvent chômer : leurs vacances, ce sont les corvées de



Premier groupe de normaliennes avec le Principal fondateur: l'abbé Sylvio Corbeil, en 1910. En haut, de gauche à droite : Soeur Saint-Albert, Mère Saint-Bruno, 2e rangée, à droite : Soeur Marie de la-Miséricorde

couture, de nettoyage et de déménagement pour que l'école puisse recevoir ses pensionnaires et ses externes.

Il fallait des enseignantes : la Congrégation des Soeurs Grises y pourvut. Il fallait aussi des élèves et la Providence s'en est mêlée. Comme le rappelait élégamment une élève de la première heure, Madame Jeanne Moquin-Lessard, lors des fêtes du centenaire de l'institution

L'École Normale naquit un jour de la ténacité d'un bon abbé.

C'était la fin de l'été 1909, la construction de l'École normale était complétée, les deux titulaires, principal et professeur, nommés, mais pas d'élèves...

M. l'abbé Sylvio Corbeil, découragé de ce que les inscriptions ne se faisaient pas, s'amène à la Commission scolaire, et demande des jeunes filles prêtes à entreprendre leur cours d'institutrices. On les lui refuse.

Mais ce bon prêtre était tenace, et surtout confiant en la Providence. Il s'adresse donc à St-Joseph, et le prie de lui aider dans une nouvelle tentative auprès de MM. les commissaires. Nouveau refus. Mais St-Joseph veillait, et par de nouveaux arguments de l'abbé Corbeil, on confie à l'École normale quelques jeunes filles désireuses de poursuivre l'idéal qui leur était offert.

Quelques élèves des 7e et 8e années des écoles de la ville de Hull, un peu de recrutement dans les villages environnants, des parents des religieuses de l'institution, et l'École normale ouvrait enfin toutes grandes ses portes, à une génération vieille aujourd'hui de cinquante ans!

Puisse St-Joseph continuer avec le même acharnement les mêmes succès, son oeuvre d'éducation, et nos filles, nos petites-filles fêteront le Centenaire de l'institution, avec le même souvenir, le même amour que leurs grands-mamans de 1909.

JEANNE MOQUIN-LESSARD
Élève 1909-1910

Le 10 septembre 1909, même si la maison n'est pas terminée, c'est l'entrée de 32 élèves, dont 26 normaliennes; 10 élèves au cours académique; 10, au cours modèle; 7, au cours élémentaire et 5, au cours préparatoire.⁵⁸ Le même jour, c'était aussi la fondation de l'école annexe Youville avec trois classes pour filles et garçons. La première leçon d'observation a lieu quinze jours plus tard dans les classes annexes. Ces classes serviront d'application aux normaliennes et formeront une véritable école modèle qui s'enrichira progressivement de tous les degrés du cours élémentaire et d'une classe maternelle. Nombreux sont les hommes et les femmes de Hull qui se disent fiers d'avoir fréquenté cette École annexe, et qui se souviennent du chant d'ouverture de leurs séances et fêtes annuelles :

55 M. le Surintendant de l'Instruction publique, l'honorable P. Boucher de la Bruyère. Ouverture officielle de l'École Normale, Annuaire de l'École Normale Saint-Joseph, Hull, no 1, 1910, p. 9

56 *ibid.*, p. 10

57 Soeur Paul-Émile, *Réminiscences*, op. cit., p. 3

58 Jeanne Moquin-Lessard, *Programme Souvenir, Jubilé, École Normale de Hull*, 1959, p. 35.

59 *Chroniques de l'École Normale Saint-Joseph 1900-1928*, p. 83.



Cours élémentaire 2e année 1927-1928.

*Nous sommes la grande famille
Que l'on nomme l'École annexe;
Dans l'École Normale brille
Ce fin et beau joyau connexe.
Jolis bambins, belles fillettes,
Beaux gros garçons, pleins de façon,
Et demoiselles jeunes et belles,
Forment l'école dont on raffole.*

Aux normaliennes, on donna une devise : «*Per angusta, ad augusta*» : «*Par du labeur, à noble fin*»

Ce programme exigeant, les Soeurs Grises l'ont vécu avec foi et courage. Ici des noms de pionnières surgissent qu'il nous semble nécessaire de citer :

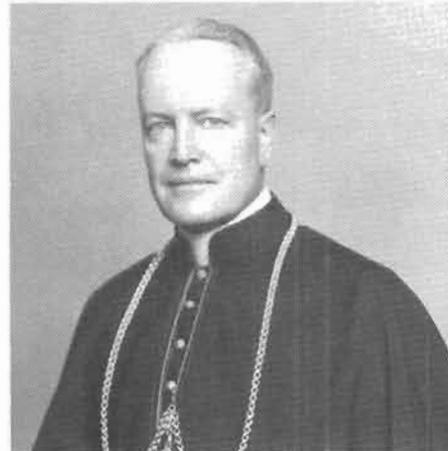
«*Soeur Saint Albert, première directrice et future Supérieure générale. Femme de tête et organisatrice hors pair, elle s'employa à jeter des bases solides, donnant à son école une orientation progressive qui ne s'est jamais ralentie.*»

«*Soeur Saint-Bruno, directrice de 1912 à 1923. Femme à la direction sage et éclairée, femme aimée de ses élèves qui lui ont conservé toute leur affection. Elle aussi deviendra supérieure générale*»

«*Soeur Marie-de-la-Miséricorde, d'abord enseignante à l'École Normale, puis directrice à deux reprises. Femme maternelle, originale et artiste, elle a laissé le souvenir d'une grande piété et d'une discrète générosité.*»

L'implication de ces directrices fut facilitée par l'appui et le travail sérieux des Principaux qui les ont secondées dans la ligne qu'elles avaient adoptée. Chacun a laissé une empreinte bien personnelle qui a permis à l'École Normale de grandir et de rayonner

dans tout l'Ouest québécois. Le fondateur, l'abbé Sylvio Corbeil (1909-1928) eut le souci de former des femmes capables de penser correctement et de bien écrire : Sa «*Normalienne en Belles-Lettres*» les a suivies et aidées quand elles durent mettre en pratique ce qu'il leur avait si méthodiquement enseigné. Le deuxième principal, M. l'abbé Paul Courte, (1928-1933), s'appliqua à former des chrétiennes éclairées, désireuses de s'engager dans leur milieu. Et l'école se souvient encore de l'honneur qui lui a été conféré en ayant comme troisième principal, Mgr Joseph Charbonneau (1933-



Mgr Joseph Charbonneau, Principal de 1933 à 1939.

1939), qui devint successivement évêque de Hearst et archevêque de Montréal. Cet homme sage et doux, à l'intelligence ouverte et pratique, inaugura des cours de philosophie et de théologie, organisa des cours d'été pour les religieuses et accepta de dis-

penser lui-même des cours, malgré son travail de Vicaire général du diocèse d'Ottawa. Son successeur, M. l'abbé Paul Desjardins qui fut principal pendant 17 ans, de 1939 à 1956, s'employa à hausser le niveau des études littéraires et ces longues périodes d'entraînement et d'exercices. Les sujets traités ont varié selon les époques, ils furent souvent ambitieux.

On y compare les civilisations, et leurs méthodes :

- L'École d'Autrefois et l'École d'aujourd'hui (1920);
- L'éducation au 17e et au 20e siècle (1950);

Le féminisme est un sujet favori : on le traite en 1922, puis 1924, en présence de l'honorable Cyrille Delage, qui est venu accompagné de sa femme et de sa fille. On y revient encore en 1952.

On y confronte des écrivains :

- Louis Veuillot et Frédéric Ozanam (1945)

des politiciens :

- Mercier et Chapleau (1949)

des savants :

- Louis Pasteur et Madame Curie (1942) des hommes célèbres .

- Alexandre et César (1948)
- Louis XIV et Napoléon 1er (1946) des héroïnes de la littérature française, dans le théâtre de Racine et celui de Claudel.

On s'arrête aussi à des problèmes contemporains :

- Presse ou radio (1950)
- Parlons-nous français ou canadien? (1951)

Conscientes des bienfaits d'une initiation à l'art dramatique, les Soeurs «*exercent*» chaque année une pièce qui met généralement en vedette des rôles féminins — ce qui s'explique aisément d'ailleurs dans une école réservée aux filles :

- En 1936 : «*Bathilde, reine de France*», drame historique en cinq actes,
- En 1947, «*l'Églantine*» de E. Boulay, drame biblique en quatre tableaux;
- En 1948, «*Sainte Claire au jardin*»;
- En période de guerre, ce sera «*L'Espionne*» (1943).

À l'époque où les valeurs familiales traditionnelles sont ébranlées, ce sera «*Gardienne d'amour*» d'Yvonne Estienne, pièce à thèse sur le divorce (mars 1959) et «*La corbeille aux oiseaux*», drame social du même auteur (mars 1961).

Pour la mise en scène et les décors, les Soeurs ont recours à des spécialistes et à des artistes, qu'elles trouvent le plus souvent chez leurs consœurs.

A d'autres moments, des expositions s'organisent. L'une des plus imposantes fut l'exposition de livres et de revues de langue française qui dura trois jours, les 4, 5, 6 mars 1961.⁶⁰

60. Ibid

Une réalisation à citer, tant par la qualité de son organisation que par la permanence de sa vitalité, c'est l'Amicale des anciennes; créée en nov. 1922, elle se donnait un programme à sa taille :

L'Amicale est une famille d'âmes fidèles à leur Alma-Mater. L'esprit dont cette famille vivra sera normalien : (a) Les Anciennes s'acquitteront de leurs devoirs d'éducatrices envers leurs enfants en conformité avec la pédagogie qu'élevées-institutrices, elles pratiquaient; (b) elles orienteront vers l'école normale les jeunes filles chez qui se révèle une vocation pédagogique; (c) elles entoureront de leurs sympathies les jeunes maîtresses de leur village et leur seront tutélaires contre qui les persécutent.⁶¹

Elle s'affilie à la Fédération des Alumnae en 1931.

Après 10 ans d'existence, elle avait à son crédit la fondation d'une bourse en faveur des normaliennes, et un cercle d'études non dépourvu d'intérêts. Soucieuses de formation continue, ses membres organisent des cours, des conférences, à l'intention des amicalistes. Elles travaillent à la promotion de la femme et à l'expansion de la Ligue catholique féminine diocésaine dont l'une d'elles est présidente. Jusqu'à la dernière année d'existence officielle de l'École Normale, cette Amicale a été fervente de son Alma Mater, heureuse dans ses initiatives et persévérante dans ses réalisations.

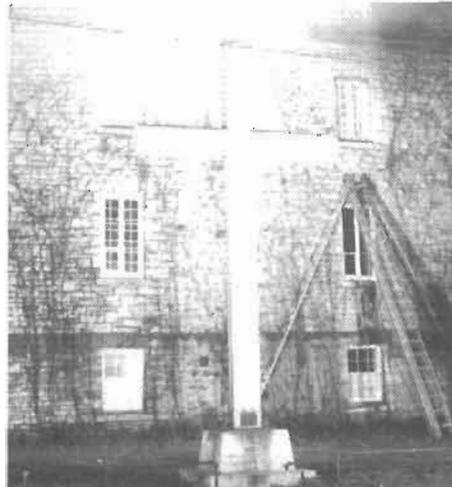
À ses débuts, l'École normale préparait aux diplômes académique et modèle. Elle a suivi l'évolution des programmes et des régimes imposés par le Département de l'Instruction publique : ainsi, en 1924, elle propose les diplômes élémentaire et supérieur. (En 1930, disparaît de la liste de son personnel le nom du docteur J. E. Fontaine, M.P., comme médecin de l'École Normale; il le fut pendant 20 ans.)

La clientèle augmente; les locaux ne suffisent plus. Un besoin urgent d'espace supplémentaire se fait sentir.

Le 2 février 1929, la Congrégation des Soeurs Grises fait l'achat de la propriété d'Adjutor Vézina, à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-Laurent; le 16 mars, la cérémonie de la première pelletée de terre attire bien des curieux (et des curieuses). Les travaux avancent à un rythme étonnant, si bien que le 31 septembre suivant, les 87 normaliennes peuvent prendre possession d'un grand dortoir, d'une salle attrayante et d'un gymnase que l'on trouve alors très vaste et surtout très utile. Les 162 élèves de l'École annexe entrent dans six belles salles de classes spacieuses, éclairées et confortablement meublées.⁶² Quant à la chapelle aux verrières attrayantes, on n'y entrera que le 15 octobre suivant.⁶³

La Communauté des Soeurs Grises vient de se charger d'une lourde dette que la crise économique ne viendra pas facilement renflouer.

Un nouveau cours s'ajoute en 1937 : le cours supérieur avec 2 élèves. En 1938, le nombre de normaliennes est de 76, 11 ans plus tard, il s'élèvera à 143. Quant à l'École Youville, elle offre tous les cours de la classe maternelle à la 9e année et porte depuis



Photos : Archives école St-Joseph.

1942 le statut d'école ménagère moyenne : en 1949, elle compte 430 élèves.

À l'exception du professeur laïque, le corps professoral des deux écoles se compose exclusivement de religieuses, possédant toutes leur brevet supérieur, quelques-unes leur baccalauréat ès arts.

L'avenir était prometteur.

1950 : Un 18 mai inoubliable.

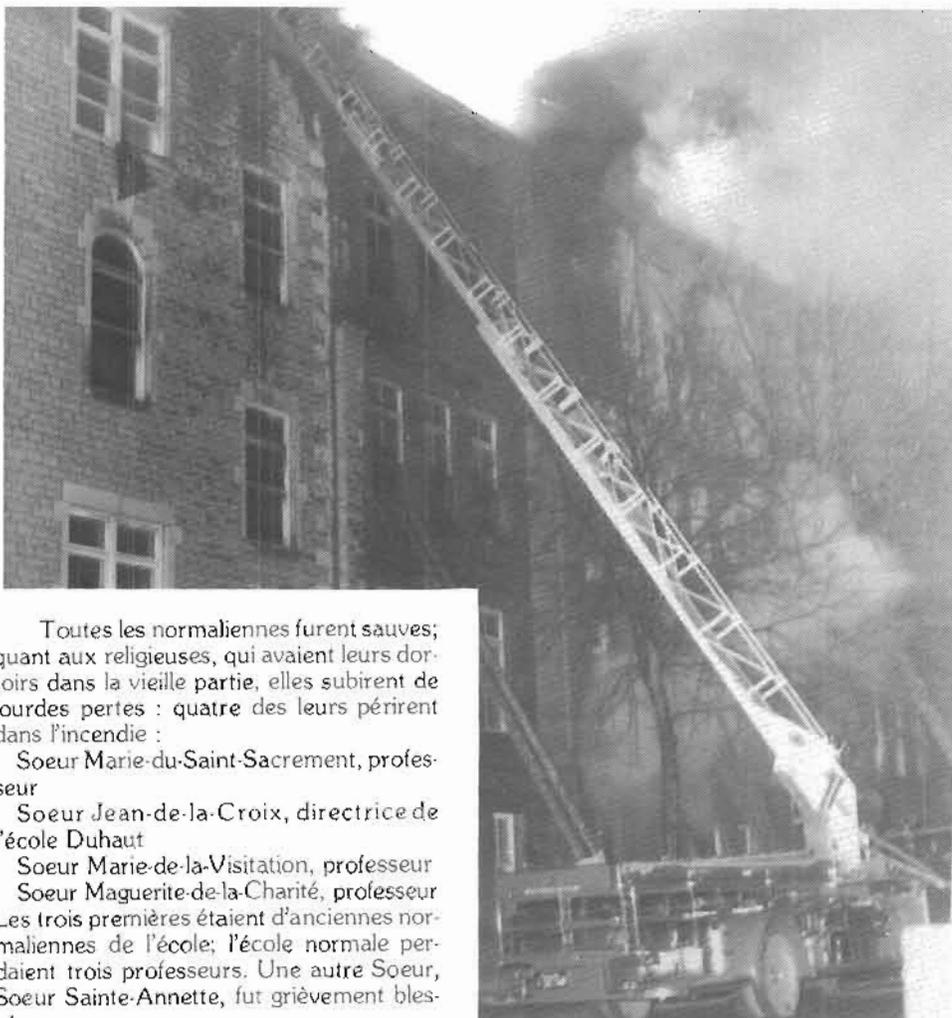
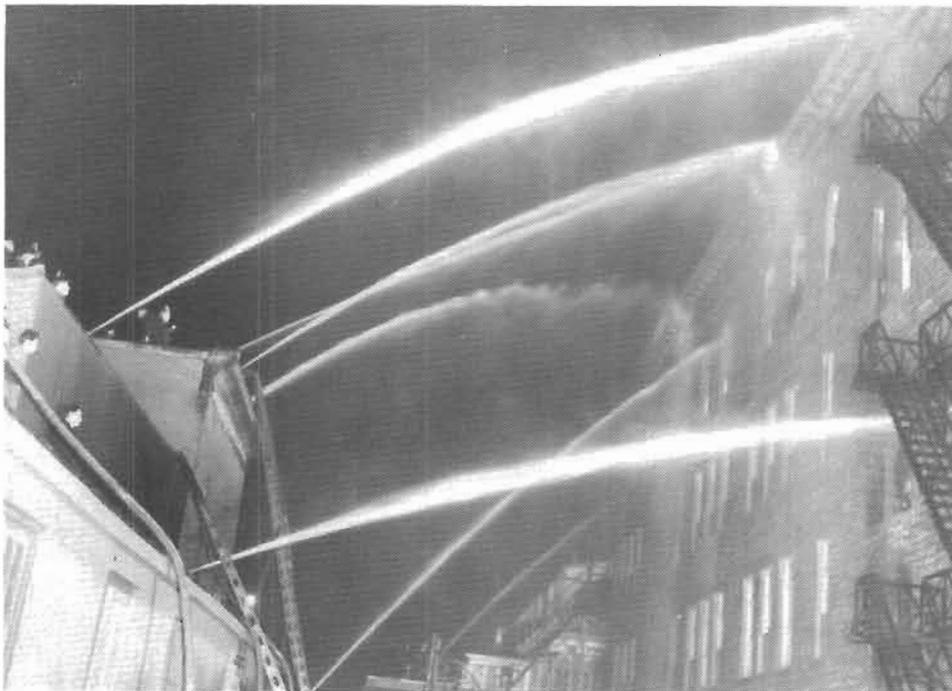
Et il y eut le 18 mai 1950.

Le soir de l'Ascension, vers 10h20, l'alerte est donnée : l'école est en feu. Religieuses et normaliennes se hâtent d'évacuer les lieux. Un feu d'une rapidité inouïe détruit alors complètement le couvent de 1890 et l'aile centrale de 1909, dont les murs seuls sont restés debout. L'aile de 1931, qui était construite à l'épreuve du feu, fut épargnée.

61. Annuaire de l'École Normale de Hull, 1921-1931, numéro quatorze, p. 36.

62. Chroniques de l'École Normale Saint-Joseph, 1900-1928.

63. Lettre des Soeurs de l'École Normale à Mère Saint-Bruno, 31 décembre 1931, Archives de l'E.N., Hull.



Toutes les normaliennes furent sauvées; quant aux religieuses, qui avaient leurs dortoirs dans la vieille partie, elles subirent de lourdes pertes : quatre des leurs périrent dans l'incendie :

Soeur Marie-du-Saint-Sacrement, professeur

Soeur Jean-de-la-Croix, directrice de l'école Duhaut

Soeur Marie-de-la-Visitation, professeur

Soeur Maguerite-de-la-Charité, professeur
Les trois premières étaient d'anciennes normaliennes de l'école; l'école normale perdait trois professeurs. Une autre Soeur, Soeur Sainte-Annette, fut grièvement blessée.

Photos : Archives école St-Joseph.

Parce qu'elles croyaient dans l'oeuvre de la formation des futures institutrices, les Soeurs Grises décidèrent de reconstruire, et de le faire le plus tôt possible pour que leurs élèves ne souffrent pas d'un retard trop prolongé. Des équipes travaillèrent jour et nuit, si bien que le 18 septembre, trois mois après l'incendie, les élèves pouvaient réintégrer leur école et y suivre normalement tous leurs cours.

Pour les religieuses du couvent, ce fut alors une diaspora de deux ans; certaines logèrent dans l'étroit édifice de brique rouge située derrière l'école, sur la rue Laurier, bâtisse modeste construite en 1913, qu'on appelait pompeusement «de château». Grâce à la compréhension de la Commission scolaire, celles qui enseignaient dans les écoles paroissiales purent loger dans leur école respective. En septembre 1952, le couvent était prêt à les rapatrier; heureuses de se retrouver, elles prirent possession de l'aile sise sur la rue Saint-Jean-Baptiste, mais avec entrée principale sur la rue Notre-Dame.

Encore une fois, la confiance et l'audace avaient triomphé.

En 1957, les normaliennes étaient 167, réparties en 7 classes. Après maintes démarches, M. l'abbé Saint-Jean réussit à implanter le cours d'études universitaires menant au baccalauréat en pédagogie. En 1960, 27 élèves étaient engagées dans cette voie, sur un total de 164, dont 50 de la ville de Hull.⁶⁴

Et il y eut le Rapport Parent

Et il y eut le Rapport Parent avec ses répercussions sur les écoles normales de la province. Le 1er juin 1968, les dernières normaliennes, au nombre de 50, concluaient la belle et longue histoire de l'École normale Saint-Joseph, en la présence du premier évêque de Hull, Monseigneur Paul-Émile Charbonneau, venu célébrer avec elles l'Eucharistie. Depuis 1962, deux religieuses avaient tenu le poste de principale:

Soeur Saint-Robert, 1962-1965

Soeur Rita Denis, 1965-1967.

Quant à l'École Youville, elle n'avait plus de classes du primaire depuis 1963 : seules furent conservées les deux classes du secondaire, les 8e et 9e années. Avec l'arrivée en 1965 des élèves du cours d'immatriculation du Collège Marguerite-d'Youville, si une oeuvre finissait, une autre commençait.

1945-1967 : Collège Classique Marguerite-d'Youville

L'an 1945 marque, avec le centenaire de fondation des Soeurs Grises de la Croix, l'ouverture du premier collège classique féminin de l'Ouest de Québec.

64. Chroniques de l'É.N. 1954-1967, septembre 1960.



Premier groupe d'élèves du Collège Marguerite-d'Youville après sa réouverture sur le boulevard Taché.

C'est une fille de Hull, Soeur Joseph-Arthur (Clarisse Laramée), qui en fut la promotrice. Alors directrice de Scolasticat Notre-Dame-de-Grâce, elle rêvait de doter sa ville natale d'un collège offrant aux jeunes filles de sa région ce que leurs frères trouvaient à Saint-Alexandre depuis 30 ans. Dans sa pensée, les adolescentes des familles ouvrières seraient ainsi favorisées.

Du rêve, elle passa aux actes sans tarder. Les religieuses scolastiques acceptèrent de partager temporairement leurs salles de cours avec les futures collégiennes; le 1er mai, l'université Laval accordait un certificat d'affiliation et le 12 septembre suivant, trois élèves régulières, vingt à temps partiel et six professeurs donnaient au Collège Marguerite-d'Youville une existence concrète et officielle.⁶⁵

C'était très peu : c'était déjà beaucoup. Dans l'esprit des fondatrices se dessinaient les plans d'un collège moderne, bien équipé; les avant-gardistes osaient même parler de ce qui semblaient alors un luxe inouï, une piscine intérieure. Et les parents y allaient de leurs encouragements et de leurs conseils. Dès 1945, la Ville de Hull céda aux Soeurs Grises le terrain Fleming, entre le chemin d'Aylmer (boulevard Taché) et les voies du C.P.R. Suivit une longue suite de démarches et de requêtes auprès du gouvernement provincial en vue d'obtenir une subvention en faveur du collège projeté.

Quant aux élèves, la rareté des locaux n'entravait pas leurs activités. En 1947, les 24 collégiennes fondaient un journal étudiant, «le d'Youville», membre dès ses débuts de la Corporation des Escholiers Griffonneurs. (Deux ans plus tard, cette feuille étudiante mérita une Griffe d'argent pour la tenue littéraire de ses articles). En

1948, le premier cycle du cours universitaire est établi; miracle d'ingéniosité, on réussit à maintenir huit cours dans quatre locaux. Déjà le Collège Marguerite-d'Youville est reconnu pour l'esprit de travail de ses élèves et l'ardeur à la fois tenace et sympathique de ses professeurs.

Le 8 décembre 1948, le Collège fêta sa première bachelière Hélène Rocque. Mgr Alexandre Vachon présidait la cérémonie; il confirmait ainsi la mission officielle de cette oeuvre d'éducation.

Un collège, c'est un séminaire où l'on cultive les belles fleurs, et entre les belles fleurs, les plus belles sont les femmes instruites. Cette pépinière du Collège Marguerite-d'Youville a su développer de ces fleurs. Une seule s'est épanouie et avec quelle splendeur. Nous pouvons nous attendre à une riche éclosion de fleurs féminines dans un avenir rapproché.⁶⁶

Alors une crise de logement força les Soeurs Grises à fermer temporairement une institution dont l'essor était appréciable : en quatre ans, il avait formé quatre bacheliers et enregistré une centaine d'inscriptions dont dix en philosophie.

A la suite des demandes réitérées et pressantes des citoyens de Hull, et grâce à une subvention provinciale de 60 000 \$, la réouverture du Collège est annoncée. Le 13 juin 1952, c'est la bénédiction du terrain; puis en septembre, 36 élèves enthousiastes, réparties en trois cours : Éléments latins, Syntaxe et Méthode, prennent possession d'un modeste édifice, sur le boulevard Taché. Édifice qui parut alors spacieux et moderne avec ses six classes, son petit laboratoire, une salle de bibliothèque, un bureau de direction et un vestiaire. Le Collège revivait, la flamme de 1945 brûlait encore d'une même ardeur pour la culture française et la

formation chrétienne intégrale. Mgr Marie-Joseph Lemieux vint bénir le nouvel externat classique. Admirant la vitalité du jeune rameau qui promettait de survivre à sa transplantation, louant le souffle de saine jeunesse qui l'animaient, il lui dit avec sagesse : «C'est le propre des oeuvres voulues par Dieu d'être fortifiées au lieu d'être abattues par l'épreuve.»⁶⁷

Le Collège a grandi lentement mais énergiquement. Les inscriptions montèrent progressivement pour atteindre le consolat total de 204, en 1963, et avec treize professeurs à temps complet.

Faute de locaux disponibles, on transformait rapidement une classe en salle de conférence ou en théâtre, gymnase, salle à dîner et même chapelle. Les élèves y jouaient des séances dramatiques, présentaient des débats bien préparés, sur des thèmes reliés aux auteurs classiques : Corneille, Racine, Molière, ou sur des sujets plus universels : le féminisme, la survivance, la qualité de la langue. C'est dans ce tout petit collège qu'elles reçurent un jour la visite d'une des plus grandes dames de notre temps, Madame Georges Vanier, épouse du Gouverneur général.⁶⁸ Par une étrange coïncidence, six jours plus tard, elles étaient elles-mêmes reçues à la résidence du Premier Ministre du Canada par Madame Diefenbaker. Les professeurs avaient le souci constant de faire bénéficier leurs élèves de tous les avantages que leurs offrait leur région : c'est pourquoi, on inscrivait à l'horaire des visites à la Galerie Nationale, au Musée, aux Archives et à l'Hôtel des Monnaies. Le mouvement de J.E.C. y était actif et rayonnant, le Cercle des Jeunes Naturalistes a connu aussi des heures bien enrichissantes.

Désireuses de se retremper dans l'atmosphère fraternelle de leur Collège, les anciennes fondèrent le 5 novembre 1960 une Amicale qui ne tarda pas à convoquer toutes les anciennes à un thé inaugural le 27 novembre suivant.⁶⁹

L'évolution inévitable du nombre de classes, les multiples exigences d'une formation intégrale incitèrent les Soeurs Grises à recommencer leurs démarches en vue d'obtenir du gouvernement l'aide nécessaire à un agrandissement devenu urgent. Le Ministre de la Jeunesse vint étudier sur place la situation et les projets; par la suite, grâce à la persévérance de l'Économe provinciale, Soeur Marie-Caroline, grâce aussi à un apport substantiel du gouvernement provincial, le collège put bénéficier du beau

65 Chroniques du Collège Marguerite-d'Youville, Hull, septembre 1952

66 Ibid., 8 décembre 1948.

67 Archives du Collège Marguerite-d'Youville Hull, 1964

68 Chroniques du Collège Marguerite-d'Youville, Hull, 23 mars 1962.

69 Ibid., 27 novembre 1960

complexe qu'occupe actuellement l'Université du Québec, sur le boulevard Taché.

Le 3 mai 1964 vit le couronnement de vingt ans d'attente, de travail et de collaboration. Mgr Paul-Émile Charbonneau présida aux fêtes d'inauguration de ce beau Collège Marguerite-d'Youville et appela la bénédiction de Dieu sur cette imposante maison qui pouvait accommoder près de cinq cents élèves et une centaine de pensionnaires.

L'ère des réformes pédagogiques était amorcée. La Faculté des Arts de l'Université Laval inaugurerait un nouveau programme et autorisait certaines maisons affiliées à l'adopter en septembre 1964. Aucun des trois collèges classiques de la région ne pouvait l'offrir avec ses seules ressources; c'est pourquoi ils conclurent une entente de regroupement qui prit le nom de Consortium Marguerite-d'Youville, collège régional qui s'adjoignit les deux écoles normales et l'Institut de technologie.

Le 13 novembre 1965, Soeur Thérèse-Marguerite, présidente du Consortium, présentait au Conseil Supérieur de l'Éducation cette «famille étudiante à la fois hétérogène et unifiée» qui provenait de six institutions différentes.⁷⁰

Ainsi prit fin l'histoire du seul collège classique féminin de Hull; à partir de 1967, ses murs abritent le CEGEP de Hull qui ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire de l'éducation en pays hullais.



Groupe de futures enseignantes en 1958. Au centre, M. l'abbé Paul Desjardins, principal de 1939 à 1956.

1869-1983 : Présence à la direction des écoles publiques

Pendant longtemps, la présence dans les écoles publiques (dites déjà paroissiales) (fut une priorité chez les Soeurs Grises. A Hull, il est très peu d'écoles de filles où elles n'aient pas travaillé ou dont elles n'aient pas assumé un jour ou l'autre la direction. Parfois, quand le petit nombre de classes ne justifiait pas la présence d'une directrice permanente, une même Soeur dirigeait plus d'une école.

Ainsi, de 1913 à 1915, Soeur St-Dosithée eut «la haute surveillance des 23 classes confiées à des séculières dans les différents quartiers de la ville⁷¹. Soeur Ste-Nathalie prit la direction des écoles Reboul et Lauzon de 1916 à 1929.⁷² Sa remplaçante, Soeur St-Démétrius, eut la même charge et mourut en pleine activité en 1932.⁷³

Il n'est pas possible d'évoquer dans cet article tout ce passé de service, de dévouement, de travail poursuivi sans relâche pour que les jeunes de Hull reçoivent l'instruction et l'éducation auxquelles ils avaient droit. Nous nous limiterons au rappel des écoles où les Soeurs Grises ont oeuvré le plus longtemps et avec le moins d'interruption.

Saint-Thomas-d'Aquin

Dès sa construction, après l'incendie de 1900, cette école fut confiée aux Soeurs Grises qui lui furent sincèrement attachées. Elles s'y sentaient appréciées. Telle cette

religieuse qui semblait tellement identifiée à l'école qu'il était inadmissible, selon le Père Bourassa, de la voir muter.

Il me reste pourtant encore une faveur à solliciter : celle de conserver à son poste notre excellente maîtresse anglaise, ou d'anglais, St-Gustave. Bien que passablement canadienne de sentiment, cette religieuse est acceptée généralement par nos difficiles Irlandais. Elle remporte des succès fort appréciés et fait beaucoup de bien près de gens peu intéressants. Avec elle, notre petite question irlandaise est pratiquement réglée. Voilà pourquoi je tiens à conserver cette religieuse ici.⁷⁴

Soeur St-Gustave demeura à son école jusqu'en 1940. A ce moment, Soeur Ste-Solange avait la direction de trois écoles : Roy, Duhaut et St-Thomas-d'Aquin.

Reboul

La petite école Reboul n'avait que quatre classes à sa fondation; on la confia à la directrice de l'école Sainte-Marie, Soeur St-Fulgence. Et les Soeurs Grises en demeurèrent responsables jusqu'en 1941 : devenue une école de garçons, elle passa alors sous la direction des Frères.

Carrière

Pour son école, M. le Curé J.-A. Carrière ne voulut pas de Soeurs «voyageuses», mais des résidentes dans un couvent tout près de l'église. Aussi ne cacha-t-il pas sa joie quand il vit arriver Soeur de la Jemmerais que la Supérieure générale envoyait fonder une mission en 1912 :

Enfin, enfin, vous voilà, dit-il. Vous êtes la bienvenue. Il y a si longtemps que nous vous attendions.⁷⁵

Six, à leur arrivée, les Soeurs furent au nombre de seize en 1933. Et le nombre croissant d'élèves obligea souvent la Commission scolaire à louer une classe au couvent pour les élèves de 7^e ou de 8^e et 9^e années. A la suite du remaniement des régimes scolaires, le statut de l'école Carrière fut modifié; les Soeurs n'en eurent plus la direction à partir de 1966.

St-Joseph de Wrightville

La paroisse St-Joseph, nouvellement organisée, ne tarda pas à faire appel aux Soeurs Grises. Dès 1915, Soeur Ste-Benoîte,

70. Soeur Thérèse-Marguerite, s.g.c., Collège Marguerite d'Youville, Hull, 13 novembre 1965.

71. Bulletin paroissial de Notre-Dame de Grâce, Hull, 25 juillet 1915, Vol IV, no 2, p. 4

72. Nécrologies des Soeurs Gnses de la Croix, Tome III, Maison mère, Ottawa 1934, p. 217.

73. Ibid., p. 162.

74. Lettre du Père Philémon Bourassa, o.m.i. à Mère Saint-Albert, supérieure générale, le 22 juillet 1925, Archives Deschatelets, Ottawa.

75. Chroniques du Couvent Saint-Rédempteur, Hull, septembre 1912.

tout en demeurant au couvent Notre-Dame-de-Grâce, prend la direction de l'école St-Joseph qui vient d'être construite.⁷⁶ Ce n'est qu'en septembre 1917 que les Soeurs viennent résider dans leur couvent que le bon Curé Larocque les aide à aménager par des parties de cartes et des corvées.⁷⁷ Devenue une école pour filles seulement en 1924, elle grandit rapidement et avait sa 11e année en 1956. Les succès de ses élèves contribuèrent à la bonne renommée de l'école St-Joseph qui pouvait se mesurer avantageusement avec les autres écoles de même niveau dans la région de l'Outaouais. En 1958, par une décision de la Commission scolaire, les 10e et 11e années furent transférées à l'école Sainte-Marie. C'est en 1976 que les Soeurs Grises se retirèrent de cette école dont elles ont gardé de consolants souvenirs.

Larocque

Les Soeurs ne jouèrent ici qu'un rôle de suppléance, de 1921 à 1924, en attendant l'arrivée des Frères pour une école destinée aux garçons.

Laverdure

C'est en 1926, que les Soeurs Grises prirent possession de cette école toute neuve, avec ses douze classes dont trois destinées aux élèves de langue anglaise.⁷⁸ Pendant longtemps, les Soeurs qui enseignaient à Laverdure partagèrent le même couvent que leurs consœurs de l'école St-Joseph. C'était, sur un plan plus modeste, une réplique de la formule du Couvent Notre-Dame-de-Grâce.

Les Soeurs Grises de la Croix sont demeurées longtemps à Laverdure : on les y retrouve encore en 1975.

Duhaut

Fondée en 1890, cette école avait une tradition vieille de trente ans quand M. le Curé Lombard demanda à la Supérieure générale une religieuse qui prendrait la direction de son école. En septembre 1920, Soeur St-Jean-Baptiste-de-la-Salle, déjà directrice de l'école Lecomte, accepta de superviser l'école Duhaut qui, en 1930, passa sous la même direction que l'école St-Thomas-d'Aquin. Deux religieuses se joignirent à l'équipe des enseignantes. Ce n'est qu'en 1943 que l'école eut sa directrice résidente, Soeur Rocque, que quatre religieuses secondaient. Ce fut une époque de grande animation pour l'école, si l'on en juge d'après certains articles de journaux. Le 23 juin 1954, vu la pénurie de religieuses, les Soeurs quittèrent définitivement cette école où elles avaient instauré un climat de travail et de vitalité qui eut les plus heureux résultats.



Élèves de 7e année de l'école Lauzon à l'occasion de la communion Solennelle en 1962.

Lauzon

Dès son ouverture, en 1926, jusqu'à son changement de vocation, en 1965, cette école fut toujours sous la direction des Soeurs Grises. Plus modeste que l'Académie Sainte-Marie, moins nombreuse aussi, elle fut une école accueillante, renommée par son dynamisme et la qualité de son enseignement. L'intérêt que lui ont porté ses pasteurs, les Pères Oblats, a certes compté pour beaucoup dans son évolution.

Sainte-Bernadette

Cette nouvelle école portait le nom de Roy quand les Soeurs Grises ont accepté, en 1938, la direction de la partie réservée aux filles. Certains locaux leur servirent de résidence, pendant deux ans, après l'incendie de l'École Normale. Et, l'école ayant changé de vocation, les Soeurs ne s'y trouvèrent plus après 1964.

Saint-Bernardin

Pour honorer les Soeurs Grises dont c'était le centenaire de fondation communautaire, les Commissaires donnèrent à cette école, érigée en 1946, le nom de la Supérieure générale, Soeur Saint-Bernardin-de-Sienne. Pourtant, les Soeurs Grises ne faisaient pas alors partie du personnel enseignant de l'école. Elles y arrivèrent en 1955, et eurent quelque temps la direction de cette institution qui connut par la suite plusieurs statuts différents.

Les Soeurs de la Charité d'Ottawa ont aussi assuré, par interim, la direction des écoles Ste-Anne, Lecomte, Notre-Dame, St-Raymond, Saint-Paul, Mgr Beaudoin. Au primaire, la dernière «Soeur Directrice» fut Soeur Georgette Bareil, elle avait dirigé l'école Mont-Bleu de 1979 à 1983.

Une place d'honneur à la musique

La paroisse Notre-Dame fut à l'origine d'une tradition musicale dont la population de Hull tira longtemps une légitime fierté.⁷⁹

Chez les Soeurs Grises, c'est dès l'ouverture de l'Académie à la petite Chapelle des Chantiers que la musique reçoit une place privilégiée dans la formation des jeunes filles.

Très tôt cet enseignement s'organise de façon systématique dans leur Congrégation : on adopte des programmes et on en vérifie l'application. Chaque année, une musicienne de la Congrégation, nommée responsable de cet enseignement, vient de la Maison mère présider aux examens des élèves musiciennes; elle est en quelque sorte «l'inspecteur de la musique».

En 1890, Soeur Madeleine de Pazzi est nommée au Couvent Notre-Dame-de-Grâce. Avec elle, un nouvel élan est donné. Et de 1890 à 1909 la maison devient une véritable petite école de musique avec ses grandes salles, la multiplicité et la qualité de ses élèves, l'excellence des résultats aux examens et le bon des concerts annuels.

Les séances de distributions de prix des élèves musiciennes ont le décorum d'une collection de diplômes universitaires; les journalistes du temps font de grands éloges.⁸⁰

De tout temps, l'enseignement de la musique chez les RR. SS. Grises de la Croix, à Hull comme dans les autres pensionnats de cette communauté, a été hautement reconnu et louangé par les professeurs, autorités éminentes, membres de collèges académiques et autres qui ont eu l'occasion d'apprécier personnellement la méthode adoptée et suivie par cette institution.

Depuis ces dernières années, cependant, grâce au zèle et au dévouement constants des religieuses chargées de l'enseignement de la musique dans les couvents des Soeurs Grises de la Croix, ce grand art a acquis, au

76. Chroniques du Couvent Saint-Joseph de Wrightville, 1917

77. Ibid., 30 septembre 1917

78. Lucien Brault, *Un siècle d'administration scolaire 1866-1966*, p. 102

79. Edgar Boutet, Asticou, Cahier no 25, p. 3-9

80. Le Temps, Ottawa, mardi 28 juillet 1904.

milieu de nous, de nouveaux titres dignes du plus haut intérêt, surtout depuis l'affiliation du département musical à certains conservatoires réputés.

Tout d'abord avec l'Académie de Musique de Québec. Mais comme d'après ces constitutions, l'Académie de Musique de Québec ne pouvait envoyer des juges pour examiner les élèves des Soeurs Grises dans leurs couvents respectifs, ainsi que depuis plusieurs années la faveur en a été sollicitée, elles ont jugé plus convenable, pour ne pas éloigner leurs élèves, de faire des arrangements avec le Collège Musical de la Puissance connu sous le nom de «Dominion College of Music», établi à Montréal qui ne fait aucune objection à ce sujet, pourvu que les candidats soient en nombre suffisant.

Le premier de ces examens a eu lieu au couvent de Notre-Dame de Grâces de Hull, le 8 juin courant sous la présidence de M.P.Y. Maley, secrétaire du Collège, accompagné de M. William Bohmer et de M. Arthur Dorey, du Collège de Musique d'Ottawa.

Soeur Madeleine-de-Pazzi rêvait d'affilier son école à l'Académie de Musique de Québec, mais les règlements ne permettaient pas, semble-t-il, les visites d'examineurs itinérants.⁸¹ Elle l'affilia alors au Collège Musical de la Puissance établi à Montréal sous le nom de Dominion College of Music. Les cours sont ainsi sanctionnés par des diplômes : élémentaire, junior, senior, lauréat; et les élèves font honneur à leurs professeurs comme en témoigne cette lettre du secrétaire du Collège⁸²

Dominion College of Music,
Montreal, June 11, 1904
The Rev. Superior,
Grey Nuns of the Cross,
Hull, Qué.

Dear Madam,

I have much pleasure to inform you that all the candidates presented by the Grey Nuns of the Cross, have successfully passed the examinations of this College, and that the following obtained honors, as follows :

Senior — Laurence Chéné, distinction; Jeanne Fréchette, distinction; Jeanne Simon, grand distinction.

Associate — Rhéa Corbeil, grand distinction

I may say that no distinction is accorded under the senior Grade, but that all the pupils passed most creditably.

On behalf of the examiners, I would congratulate you most heartily upon the admirable work done by your pupils and would further congratulate you in having such excellent and artistic instructors in music at your Convents. Too much praise cannot be awarded these good sisters for the admirable manner in which they have trained their pupils.

The diplomas will be forwarded to Mr Dorey in a day or so

Believe me,

Sincerely yours,

PERCIVAL J. ILLSLEY,
Registrar.

En 1908, après avoir travaillé 18 ans à Hull, Soeur Madeleine-de-Pazzi est élue secrétaire générale de sa Congrégation. Son intérêt pour la musique ne s'éteint pas puisqu'on la voit revenir administrer des examens même en 1936.

Soeur Louis-Joseph lui succéda en 1908; grande musicienne elle aussi, elle partageait l'enthousiasme et le zèle de sa devancière pour la promotion de la musique. Désireuse d'en moderniser les méthodes, elle se rend à Paris⁸³ en 1938, avec Soeur Marie-Stella : les deux doivent suivre des cours à l'Institut de Pédagogie musicale. A leur retour précipité par l'entrée en guerre de la France, elles exposent les bienfaits de la Méthode Thiberge, dont le principal avantage serait le souci d'exercer toutes les facultés de l'enfant par des procédés favorisant l'acquisition de l'art musical. C'est une petite révolution qui eut d'heureux effets.

En 1952, le rêve de la fondation d'une école de musique se concrétise sous l'instigation de Soeur Marie-de-la-Victoire. Elle commence modestement mais sûrement avec une dizaine d'élèves. En 1955, l'École de Musique Notre-Dame, affiliée à l'Université Laval, se révèle très prospère tant par le nombre que par le degré d'avancement de ses élèves. Elle compte 48 musiciennes; l'étude du violon s'est ajoutée à celle du piano et l'école est favorisée de la collaboration d'éminents professeurs.⁸⁴

En mai 1957, elle présente ses élèves aux examens universitaires pour l'obtention des diplômes Supérieur, Complémentaire, Lauréat, Brevet d'enseignement; et deux ans plus tard, elle fête avec joie les deux premières bachelières de l'école : Carmen Vincent et Claudette Auchu. Aux festivals de musique et de chant, ses élèves connaissent aussi des succès très enviables.

«Les examinateurs se disent très satisfaits du magnifique travail des professeurs et des élèves».⁸⁵

Un an plus tard, l'école de musique enregistre 75 élèves : 47 pour le piano, 20 pour le violon, 5 pour l'orgue et 3 pour le chant.⁸⁶ Le statut de l'école se précise : le 21 avril 1959, elle devient un collège de musique affilié à l'université de Montréal et rattaché au Collège Marguerite d'Youville dont elle bénéficie de la Charte d'incorporation.⁸⁷ On peut maintenant y préparer des élèves à la maîtrise en interprétation et en virtuosité.

Depuis sa fondation, l'école de musique avait ses locaux dans le couvent de la rue Notre-Dame et souffrait forcément de la rareté et de l'exiguïté des lieux. Mais il eut le privilège d'être le premier groupe à bénéficier de la nouvelle construction sur le boulevard Taché où se trouve aujourd'hui l'université du Québec; en 1963 il entre dans l'aile qui lui est réservée⁸⁸. Son essor est assuré directrice et professeurs s'installent enfin dans de beaux locaux préparés selon leurs

désirs avec des studios pour chacune des disciplines. Le nombre des élèves est consolant; filles, garçons, enfants, adolescents, adultes, ils sont chez eux dans leur sympathique et beau Collège. Pourtant, cette euphorie connaîtra vite un refroidissement : la réforme des institutions d'enseignement le frappera lui aussi. Avec la vente du Collège classique, il joue ses derniers accords et à regret, il faut le dire, doit céder sa place au Conservatoire de musique de Hull qui occupera les mêmes locaux.

Au cours de sa brève existence, le Collège de Musique Notre-Dame a participé activement à la formation d'élèves dont les noms font honneur à la région dans le domaine musical, entre autres, Pierrette Froment, Gaétan Robichaud, Hélène Clément, Marleen Finn, Claudette Minnie, Martine Jaworski, Louise-Marie Troffier.

1970 : École secondaire Saint-Joseph

Que reste-t-il de tant d'années d'implication dans un milieu qui, de modeste village, est devenu une ville populeuse et progressive?

Absentes des écoles publiques en 1987, les Soeurs Grises de la Croix sont encore présentes dans Hull. Elles le sont au même poste qu'en 1874, avec le même idéal et la même mission.

De l'Académie du petit Couvent rouge de 1870 sont sorties quatre écoles privées, quatre rameaux qui ont atteint une maturité honorable : l'École normale Saint-Joseph, l'École annexe Youville, le Collège Marguerite-d'Youville et l'École secondaire Saint-Joseph. Les trois premières institutions sont inscrites dans l'histoire de Hull avec l'enluminure attachante que donne le souvenir. Elles ne sont pas disparues à jamais; elles survivent et se prolongent dans la quatrième école privée, dont l'adresse officielle est aussi le 174 de la rue Notre-Dame. Elle naquit du regroupement des élèves du cours secondaire de l'école annexe avec les collégiennes qui avaient dû essaimer en 1965.

Après avoir adopté le statut d'école associée, pendant deux ans, elle reprit son indépendance et fut reconnue école privée d'intérêt public, le 6 avril 1970.

81. Ibid.

82. Ibid.

83. Chroniques 1933-1942, Éléves, École Normale Saint-Joseph, Hull, 22 avril 1932.

84. Chroniques 1954-1967, École Normale Saint-Joseph, Hull, 7 septembre 1955, p. 26.

85. Ibid., 13 et 14 mai 1957, p. 90.

86. Ibid., septembre 1967, p. 127.

87. Ibid., septembre 1959, p. 162.

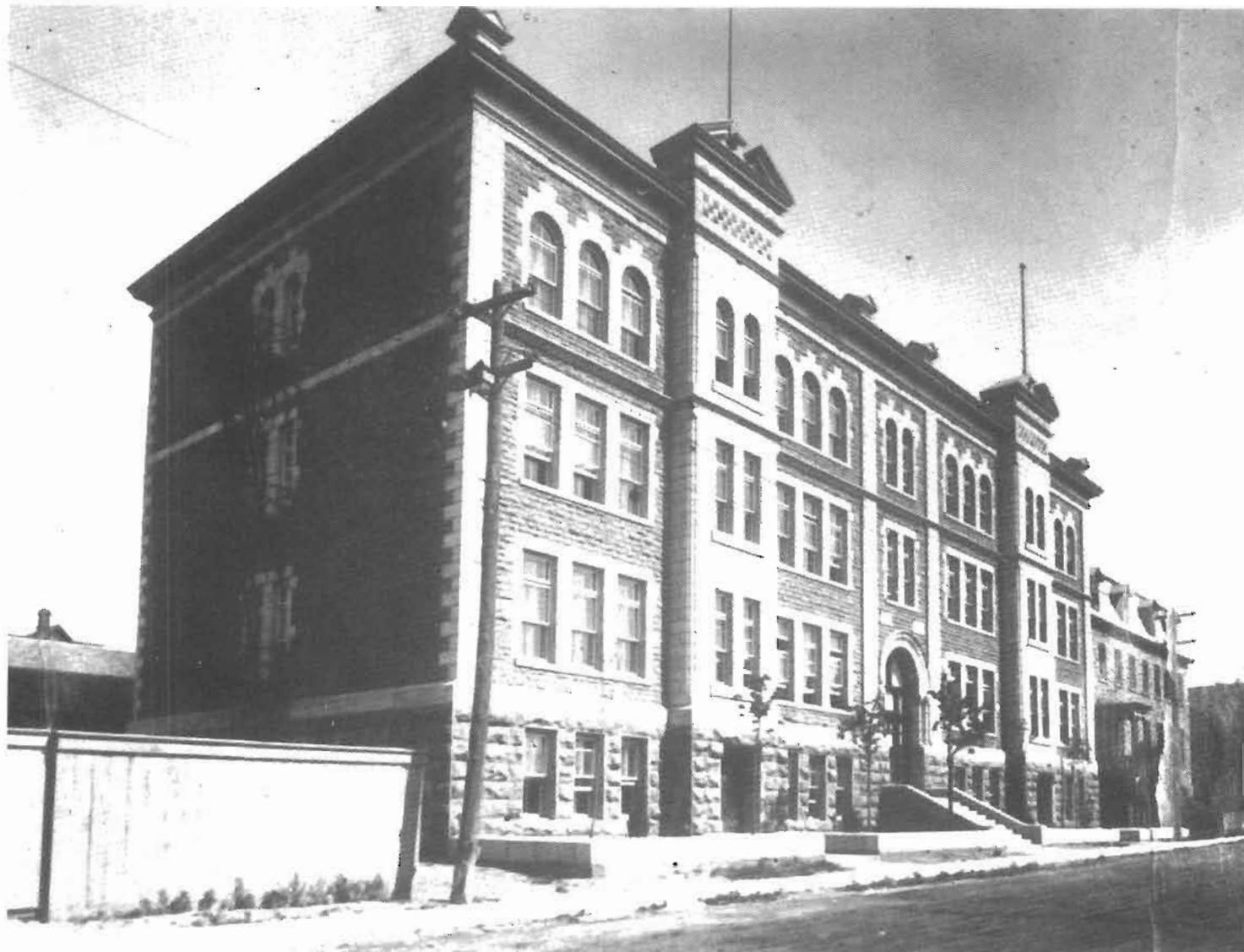
88. Chroniques du Collège Marguerite d'Youville, 1947-1965, Hull, 19 août 1963.

Comme ses devancières, elle se voue à la formation chrétienne et intégrale des jeunes filles, qu'elle trouve attachantes et riches de vitalité; à son tour, elle éprouva l'acuité d'un problème propre à toute croissance normale : le besoin d'expansion. Alors, de nouveau, les Soeurs Grises — qui ont repris leur nom primitif de Soeurs de la Charité d'Ottawa — ont dû faire face aux risques inhérents à toute construction d'envergure à une époque d'instabilité économi-

que et politique. Parce qu'elles croient toujours en la grandeur et en la nécessité de leur mission dans l'Église et la société d'aujourd'hui, elles ont relevé le défi : sur la rue Laurier, une élégante annexe de briques rouges en est le signe permanent.

L'École secondaire Saint-Joseph compte aujourd'hui 775 élèves; 22 religieuses font partie du personnel enseignant.

Quant au couvent de la rue Notre-Dame, il sert toujours de résidence aux religieuses; elles sont actuellement 50, qui participent toutes, d'une façon directe ou indirecte, à la bonne marche de l'école, à l'actualisation de sa mission, au grand projet éducatif que la Congrégation des Soeurs de la Charité s'efforce de réaliser à Hull, depuis 122 ans.



L'école Normale.
Archives Deschâtelets, Ottawa.



La communauté de l'école Cauvin.
1^{re} rangée de gauche à droite, les frères Michel, François, Eusèbe, dir., Félix et Aurèle,
2^{ème} rangée, les frères Oscar JOSEPH, Joseph et Laurent.

Les Frères des Écoles Chrétiennes à Hull

*Frère Henri Tanguay
ex-premier directeur de
l'école polyvalente de Hull et
ex-directeur général de la
C.S.O.-H.*

Ce matin du 6 septembre 1878 s'ouvrait sous un jour doublement nouveau pour les jeunes garçons de la ville de Hull. D'abord, c'était la rentrée dans une école toute neuve, construite par le légendaire père Delisle Reboul, o.m.i., infatigable missionnaire qui devait mourir quelques mois avant l'inauguration, en 1877; puis c'était aussi la rencontre de nouveaux maîtres obtenus grâce à l'initiative du président de la Commission scolaire de Hull, le révérend père Eugène Cauvin, o.m.i.

Dès neuf heures, le frère Matthia, directeur du Collège et titulaire de la première classe, s'avança et sonna la cloche pour le premier rassemblement et le classement des élèves. Le frère Zétic retrouva autour de lui tous les jeunes anglais, le frère Stéphanidas réunissait les élèves français de la 2^{ème} classe, tandis que M. Liénard se chargea de la petite classe. Le frère Marius Anselm était préposé à la préparation des repas. Revêtu de la soutane noire et du rabat blanc, sérieux et digne face à son jeune peloton d'élèves qui n'avaient d'yeux que pour leur nouveau maître, le frère, avec courage et vaillance, représentait ici la ignorance.

Depuis ces humbles débuts, plus de cent années se sont écoulées. Quelque trois cents frères ont donné à la jeunesse hulloise plusieurs années de leur existence; certains y ont laissé leur santé, quelques-uns, leur vie; la plupart ont gardé de leur séjour dans cette ville



École Notre-Dame rebâtit en 1900. ANQO, Fond «Ville de Hull».

sympathique un souvenir inoubliable et des amis sincères et fidèles. En hommage à ces vaillants éducateurs, héros du labeur quotidien devant le tableau noir, rappelons certaines heures réjouissantes, d'autres plus laborieuses, certaines pénibles : la vie est ainsi faite.

La Cité de Hull à 3 ans d'existence

C'est aux Frères des écoles chrétiennes que fut confié le mandat de l'éducation des jeunes hommes hullois. Fidèles aux doctrines de leur Congrégation fondée en 1680 par Saint Jean-Baptiste de Lasalle, les Frères hullois se dépensèrent sans réserve pour offrir à leurs élèves une éducation pédagogique et spirituelle de grande qualité.

À l'arrivée des quatre premiers Frères dans la ville de Hull, celle-ci venait tout juste d'être constituée légalement. En effet, le 23 février 1875, le gouvernement provincial approuva la loi accordant à cette partie du «Township» de Hull le nom de Cité de Hull. Quel aspect cette jeune municipalité présentait-elle alors? Un visiteur, de passage en 1877, la décrit ainsi :

«...remarquable seulement par ses grandes scieries, ses usines, son pouvoir hydraulique et ses rues boueuses. Il y règne une grande activité, mais on semble y mépriser totalement les règles élémentaires de l'architecture et de la symétrie... un tiers de ses maisons sont désertes, un autre tiers souffre de rhumatisme chronique».

Les citoyens de langue française composent peu à peu la majorité des habitants de la ville, mais la langue anglaise imposera toujours la «sine qua non». Les commissaires d'écoles de l'époque veilleront à ce que l'anglais soit très bien enseigné par les maîtres les plus compétents. «L'intérêt et les chances d'avenir de leurs enfants l'emportent sur les considérations nationales», assurent-ils dans une lettre au Directeur du Collège en septembre 1883. Les Frères consacreront à la langue anglaise l'importance qui lui convient et confieront la classe d'anglais à un frère de langue anglaise selon les désirs de la Commission scolaire, mais les tracasseries sur ce sujet dureront plusieurs décennies.

Fidèles à Saint Jean-Baptiste de La Salle, leur Père et Fondateur, les Frères ont donné la place d'honneur à l'enseignement du catéchisme aux jeunes, les instruisant des principales vérités de la religion et leur inculquant des habitudes de vie chrétienne.

La présence lasallienne à Hull

Le 7 janvier 1901, la vie renaît au même endroit, mais dans de nouveaux murs. Ceux-ci connaîtront soixante ans d'activités intenses et variées.

Un nouveau chapitre s'ouvre pour les frères en septembre 1907. Le curé de la paroisse Très-Saint-Rédempteur, M.J.-A. Carrière, obtient 4 frères pour tenir l'école Saint-Eugène qui deviendra, l'année suivante, l'école Cauvin. En 1913, une résidence particulière fut ouverte pour les frères.

De 1908 à 1958, l'école dut absorber une augmentation d'élèves, l'ouverture de nouvelles classes, l'admission d'étudiants plus âgés, sans subir de transformations majeures. Lorsque, en septembre 1959, l'école St-Rédempteur ouvrit ses portes, ce fut, pour étudiants et professeurs, comme le passage dans un siècle nouveau. Le paradis fut cependant de courte durée pour les Frères : une pénurie de personnel religieux obligea une concentration des effectifs dans une seule école à partir de 1961.

La paroisse St-Joseph de Wrightville existait depuis treize années déjà quand le rêve longtemps caressé par M. J.-Armand Larocque, curé, se réalisa : «Une école pour mes gars, dirigée par les Frères». En septembre 1926, des frères reçoivent une obédience pour faire la classe à l'école Larocque. Celle-ci existait déjà depuis 1923; elle comptait alors douze classes dont une anglaise. Le trop grand nombre d'élèves

obligea bientôt l'ouverture de locaux supplémentaires dans une ancienne manufacture : «L'Université Valiquette» comme on se plaisait à le désigner, combla une carence pendant quelques temps. Plusieurs frères y ont enseigné.

L'école Reboul, aujourd'hui démolie, datait de 1903. En 1941, elle fut confiée aux Frères des Écoles Chrétiennes, pour peu de temps cependant; appelée à disparaître sous le pic des démolisseurs, les Frères la quittèrent en juin 1947.

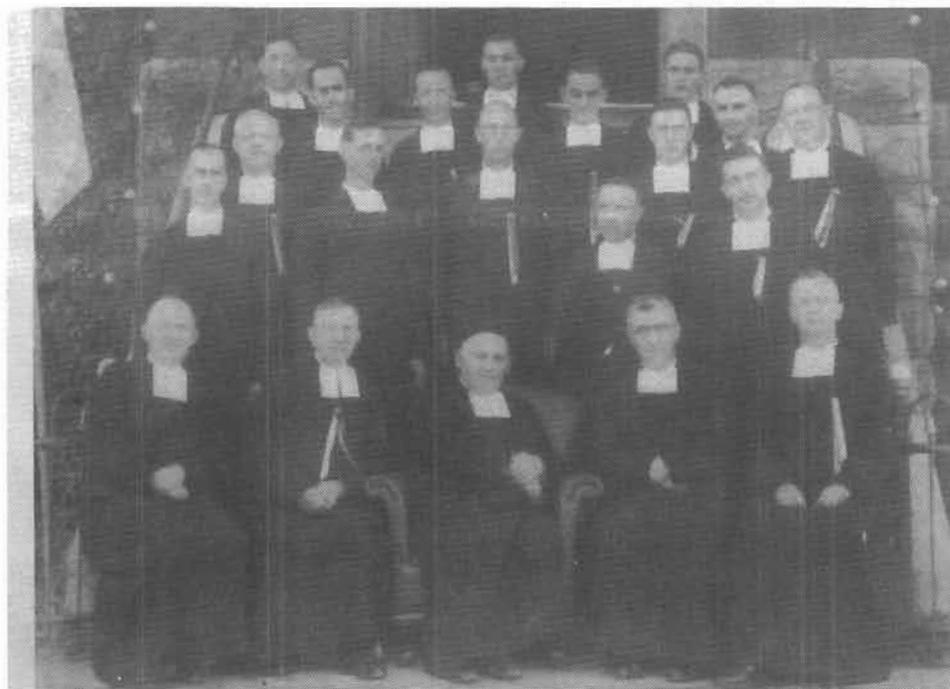
Collège Notre-Dame, 1938 : la formation des classes de 10e, de 11e et de 12e années reçut l'approbation de MM. les Commissaires. Il était urgent de permettre aux finissants du cours primaire supérieur de poursuivre leurs études sans être obligés de quitter leur milieu. En septembre 1939, l'école Lecomte fut aménagée pour recevoir les grands élèves.

Bien vite cependant, tout le monde constata que les locaux étaient fort inadéquats pour des étudiants de niveau supérieur, surtout en ce qui concernait les laboratoires de sciences et l'espace vital pour les occupants. Vingt années se sont quand même écoulées dans ces murs pendant lesquelles étudiants et professeurs ont manoeuvré avec les moyens du bord. Et avec succès malgré tout, car les résultats sont éloquentes.

«Messire Dieu, premier servi»

Ainsi, dès les premiers mois de 1879, la Société du Sacré-Coeur est établie au Collège Notre-Dame. Le 10 janvier eut lieu la première réunion et Elphège Boucher fût élu président de la Société. Quelques semaines plus tard, soixante-cinq élèves prononçaient leur acte de consécration au Sacré-Coeur de Jésus en qualité d'aspirants. En la fête de St-Joseph, le 19 mars, «cinquante-six élèves», écrit le frère Matthias, «prononçaient leur acte de consécration au Sacré-Coeur comme associés». L'église était littéralement remplie. Chacun gardera longtemps le souvenir de cette fête. La cérémonie, commencée à 7 heures et demie ce soir-là, ne se termina qu'à 10 heures.

Loi de perdre de la vigueur avec le temps, ces associations se développèrent et se multiplièrent, permettant aux élèves de tous âges d'oeuvrer, à la mesure de leur possibilité, à l'amélioration de la qualité de leur vie et de celle



Le 4 juin 1948, les frères des Écoles Chrétiennes recevaient à Hull le très honoré frère supérieur général, Athanase-Émile, au collège Notre Dame de Hull.

de leur entourage. Pour les jeunes, la Société du Très-Saint-Enfant-Jésus, les préparait aux actions plus concrètes et d'avantages engageantes, proposées dans la Croisade Eucharistique, les Cadets du Sacré-Coeur, la J.E.C. ou l'Action Catholique. Chaque année, la semaine de la campagne de la Jeunesse Étudiante Catholique inspirait toute la gent écolière et donnait des ailes à leur désir de construire ensemble un milieu plus humain, plus uni, dans lequel Dieu serait respecté, mieux servi. Nul ne saura mesurer ici-bas l'intensité des élans spirituels de cette jeunesse ardente, les efforts accomplis pour échapper à l'égoïsme naturel, pour aider les plus déshérités, pour rendre leur milieu plus fraternel. L'exemple de leurs maîtres n'était pas sans prêcher efficacement.

Les Frères ont participé activement aux manifestations religieuses et sociales des paroisses où ils tenaient des écoles. On les voyait partout veillant à la bonne tenue des élèves et au parfait déroulement des cérémonies liturgiques soit avec les enfants de chœur ou les servants de messes, soit avec les petits chanteurs à l'orgue. Ils prêtaient volontiers leur concours pour préparer leur reposoir de la fête du Très-Saint-Sacrement. Leur présence à la messe matinale, tous les jours, était une manifestation de foi publique dont les fruits ne seront visibles que devant le Seigneur. Dans la mesure de leurs moyens, ils participaient à l'organisation ou au déroulement de fêtes patriotiques ou de célébrations spéciales touchant la ville ou la paroisse.

Le corps de clairons et tambours Notre-Dame fait honneur à Hull

Ce qui a contribué à l'originalité et à l'impact considérable de l'oeuvre des Frères à Hull résida dans le fait que, parallèlement à la vigueur d'un témoignage de foi auprès des jeunes et de la population, s'est développée une vitalité parascolaire intense qui a fait de la résidence et de la cour des écoles Notre-Dame, Cauvin et Larocque, un pôle d'attraction de la vie paroissiale.

Le fleuron le plus spectaculaire à la couronne du Collège Notre-Dame fut son corps de clairons et tambours. La renommée de ce groupe de 85 musiciens s'étendit par tout le Canada. Lors du grand défilé annuel inter-cité de l'exposition d'Ottawa, en 1960, il se classa



Fernand Morin du corps de clairons de l'école Cauvin en 1943.

bon premier devant quelque soixante corps de musique venus de plusieurs régions du Canada. L'année suivante, il décrocha le premier prix au concours «Musique en marche» organisé par les «Troubadours de Hull». La venue du frère Athase-Emile, supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes, dans la région de Hull en 1948, fut l'occasion pour les clairons et tambours de Notre-Dame de présenter un spectacle très coloré. A l'issue de la cérémonie, le tambour-major, Lucien Ricard, remit à l'illustre visiteur un disque sur lequel était enregistrée entre autres la «Marche du Très Honoré» composée pour la circonstance par M. Henri Fontaine, instructeur et compositeur du groupe, exécutée ce jour-là de façon brillante.

L'école Cauvin a développé aussi son propre corps de clairons et tambours. Il ne parvint jamais à égaler celui de Notre-Dame, mais décrocha à quelques occasions des palmes honorables.

Le corps de cadets : «Un franc succès»

Une autre activité exigeant tenue et discipline : le corps de cadets. Les trois écoles des Frères ont possédé leur corps de cadets ainsi qu'un peloton de précision. Chaque année, au mois de mai, une autorité militaire venait constater et apprécier le travail accompli. C'était un événement! A Notre-Dame, le corps de clairons et tambours rythmait la marche des cadets.

En 1942, le corps de cadets no 165 de Notre-Dame obtenait la mention

cent pour cent lors de l'inspection annuelle par le capitaine T.C. Holmes, tandis qu'en 1956, le lieutenant-colonel George Addy termina ainsi son discours aux cadets : «D'ordinaire, au cours d'une revue de corps de cadets, on félicite ceux-ci et on les encourage à faire mieux l'an prochain. Ce soir, il n'y a pas lieu de vous encourager à faire mieux l'an prochain, vous êtes parfaits». Quel hommage!

17 mai 1955 : cette date demeure un sommet dans les annales du corps no 165 puisqu'il remportait le fameux trophée HORACE BOIVIN, symbole d'excellence, que les collèges St-Stanislas et Mont-Saint-Louis de Montréal se disputaient de haute lutte chaque année.

Environ deux cents étudiants participaient à de tels exercices. S'ajoutaient à cela plusieurs exercices complémentaires, tels le cours de premiers soins, le cours de morse, la pratique du tir à la carabine, la conduite de camions militaires, la cartographie. Plusieurs étudiants poursuivirent une carrière militaire et terminèrent brillamment leur cours au Collège militaire Royal de St-Jean.



Le lieutenant-colonel George Addy remet le trophée Stratchova au lieutenant-colonel cadet Edouard Therrien.

La petite maîtrise Notre-Dame raffle les honneurs

Beaucoup moins spectaculaires, mais tout aussi exigeantes, les petites maîtrises, chorales des trois écoles des Frères, connurent aussi de merveilleuses heures.

La petite maîtrise Notre-Dame date de la fondation même du Collège. Elle s'exécutait à l'église paroissiale, le dimanche, et agrémentait la plupart des célébrations de l'école ou de la paroisse. Sous la direction du frère René, la petite maîtrise remporta, en mars 1949, le trophée du Festival de Musique d'Ottawa et celui de la Chambre de Commerce d'Ottawa pour la qualité des voix et l'exécution exceptionnelle des chants présentés.

L'école Cauvin posséda aussi son chœur de chant, dès l'arrivée des Frères. En 1953, elle se classa deuxième au concours du Festival de Musique d'Ottawa. À l'école Larocque, c'est le frère Ernest qui en 1926 rassembla un groupe d'enfants pour les faire chanter. La chorale St-Joseph se produisit souvent à la radio et participa à de nombreux concours.

L'avion remporte la griffe d'or

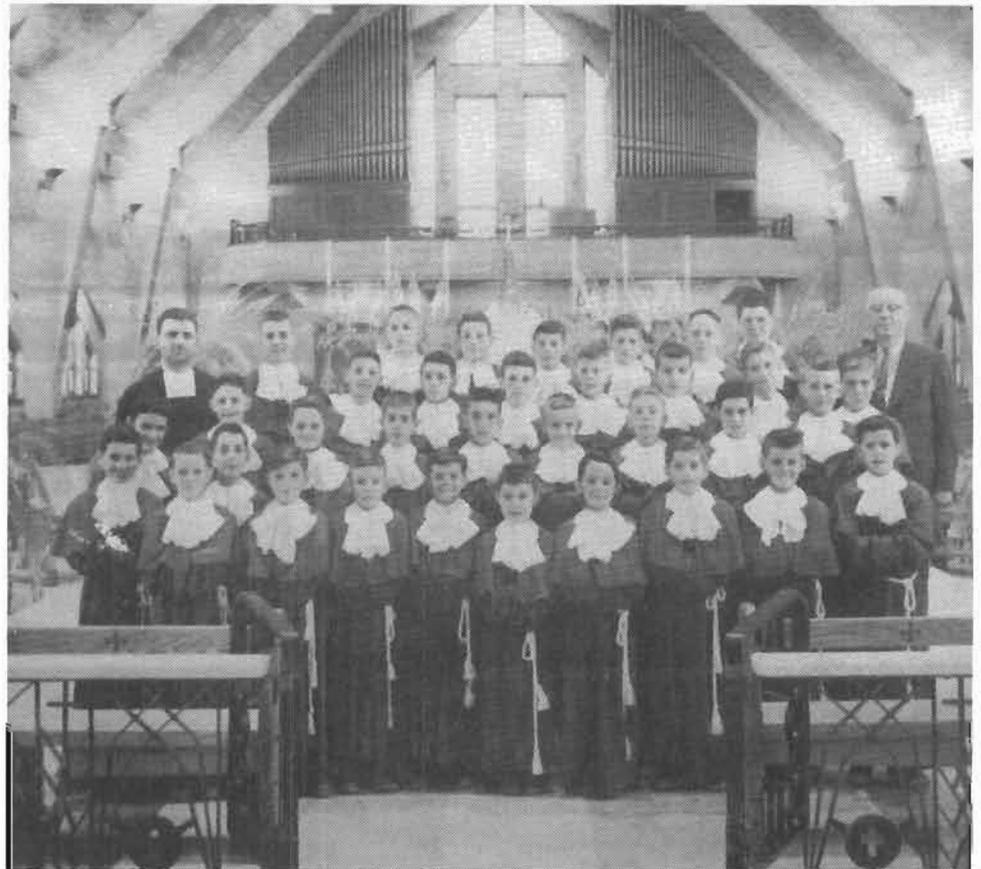
L'école Supérieure de Hull se distingua aussi dans un domaine tout à fait spécial : celui du journalisme étudiant. En 1942, le frère Edgar, directeur, proposa la mise sur pied d'un journal de l'école. L'idée fut acceptée, un comité fut formé. Considérant l'importance du choix du nom, un concours fut organisé auprès de la population étudiante. L'AVION, avec la devise « toujours plus haut », recevait l'approbation unanime.

Plusieurs frères et étudiants travaillèrent tant et si bien que la Corporation des Escholiers Griffonneurs, groupant presque tous les journaux étudiants catholiques canadiens-français du pays, décerna à L'AVION de l'École Supérieure de Hull la GRIFFE D'OR pour l'année 1946-1947, « comme le journal qui a fait le plus de progrès au point de vue esprit étudiant, jeunesse, sens de la blague et solidité ».

Ces succès revinrent aux artisans suivants : les frères Bonaventure, Léon, Wilfrid, ainsi qu'à Jean-Aimé Desjardins, Jean-Eudes Lamont, Jean-Guy Marinier et Yvon Beauparlant. Encore ici, la collaboration fut essentielle, et la liste des dactylographes, des correcteurs d'épreuves, des caricaturistes, des dessinateurs, des journalistes, des imprimeurs, etc... travailleurs en coulisse, mais indispensable, allongerait démesurément ces quelques lignes.

En septembre 1958, l'École Supérieure de Hull transportait ses pénates à la nouvelle école Parc de la Montagne. Temporairement, car un projet de construction d'une école secondaire était en plan. Enfin, le 5 septembre 1961, étudiants et professeurs prenaient possession de l'école, située sur la rue Booth, construite spécialement pour eux, avec laboratoires, gymnases et douches, salle de récréation, bibliothèque, etc... L'ouverture coïncidant avec le retrait du personnel religieux des écoles Notre-Dame, Cauvin et Larocque, les Frères se concentraient dans une seule maison d'école à l'intérieur de laquelle ils ont tenté de continuer l'oeuvre si bien amorcée depuis plusieurs générations. L'école fut désignée sur le nom de Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle.

Mais le coeur et l'esprit n'y étaient plus. Des changements profonds s'opéraient dans la société québécoise. La révolution tranquille et le rapport Parent atteignaient déjà les extrémités de la Province : la nouvelle mentalité ne respirait que liberté et individualisme, le renouveau scolaire réclamait des écoles polyvalentes et la spécialisation à outrance. Face au Raz-de-marée, l'école secondaire Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle ne recevait, en septembre 1968, que les étudiants de la classe terminale, le secondaire V. Dès septembre 1967, la Polyvalente de Hull accueillait son premier contingent d'étudiants. Le frère Henn Tanguay, des Frères des Écoles Chrétiennes, en fut le premier principal.



La chorale de l'école Larocque avec le frère **Gérald** à gauche, directeur, et **M. Joseph Bédard** à droite, organiste, de même que plusieurs Hullois d'aujourd'hui.

L'histoire du théâtre dans l'Outaouais depuis ses origines

Marcel Fortin
professeur de lettres
françaises.

C'est l'historien du théâtre québécois Jean Béraud qui signale dans son ouvrage *150 ans de théâtre au Canada français* que la région d'Ottawa-Hull est la plus active et la plus progressive au plan du théâtre amateur. De même, Guy Beaulne, dans son article d'introduction au *Théâtre canadien français*, affirme que «la vie théâtrale dans l'Outaouais dépasse largement en durée et en quantité l'activité théâtrale de la ville de Québec». Cette opinion d'un animateur dramatique de la région peut sembler gratuite à première vue à l'observateur de l'extérieur. Par contre, il suffit de se référer aux deux articles parus dans le cinquième tome des *Lettres canadiennes* pour se rendre compte de la pertinence de cette affirmation. Un premier article de Jean Herbiot intitulé «le théâtre de langue française dans l'Outaouais» offre un bref aperçu historique du théâtre régional depuis l'ouverture de la salle de l'Institut de l'Oeuvre de la jeunesse à Hull, en 1884, jusqu'aux premières années du Centre National des Arts d'Ottawa. Dans «Notes sur les troupes de théâtre dans l'Outaouais», Hélène Beauchamp passe en revue les principales troupes qui ont contribué au développement du théâtre à Hull-Ottawa, du Cercle Saint-Jean au Théâtre du Port-Neuf et à l'Atelier. Mais c'est dans l'opuscule *85 ans de théâtre à Hull*, d'Edgard Boutet, publié par la Société historique de l'Ouest du Québec pour souligner le 85e anniversaire



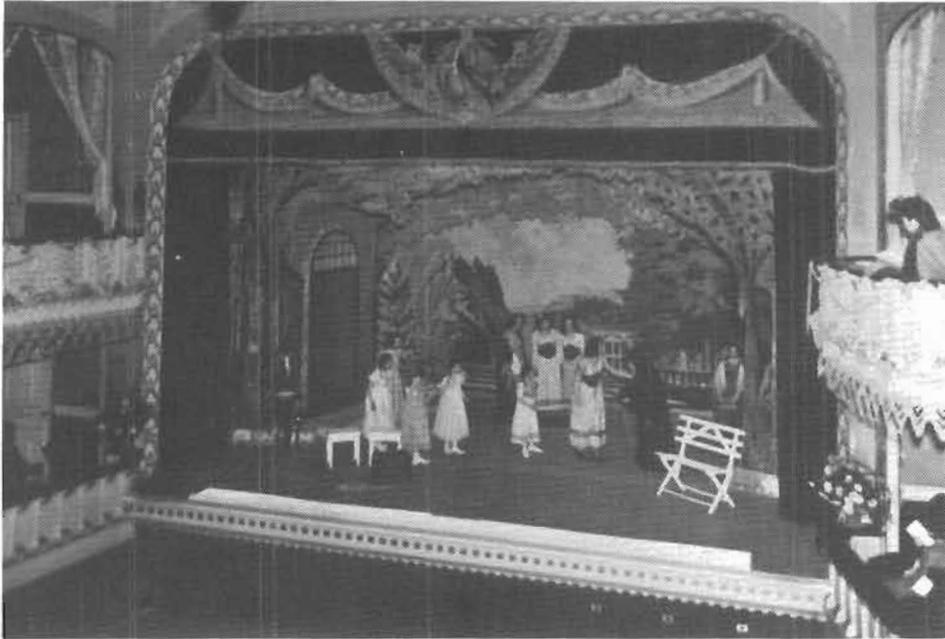
Comédiens d'une représentation du *Bourgeois gentil-homme*.
Lafèche Zéphir, Lambert Théodore, Lalonde Joseph, Provost Lucien, Lalonde Hermas, Sanche Wilfrid.

du théâtre hullois, que l'on retrouve la plus importante source de documentations concernant les animateurs de la vie dramatique au nord de la rivière des Outaouais. La brochure composée d'articles publiés d'abord dans *Le Droit*, au cours des années 1950, ne prétend pas faire une histoire exhaustive de l'activité théâtrale régionale; par contre, elle fournit des pistes de recherches intéressantes qui méritent d'être davantage explorées.

La multiplicité des renseignements contenus dans les articles ci-nommés constitue sans doute une première ébauche de la recherche. Ces études nous convainquent de la nécessité de

poursuivre et d'approfondir les voies déjà amorcées. Toutefois, qu'on me permette ici d'évoquer les grands moments de cette aventure théâtrale que j'ai pu partiellement reconstituer à partir des monographies de mes prédécesseurs et des chroniques du journal *Le Droit*.

Au début du siècle, à l'ère des pionniers du théâtre, la région de Hull-Ottawa voit naître plus d'une dizaine de troupes amateurs francophones dont quelques-unes ne vivent que le temps d'une représentation. Parmi les plus actives à se produire sur



ANQO, Fond «Ville de Hull».

ou au Monument national d'Ottawa, on remarque, entre autres, Le Cercle dramatique de Hull, fondé en 1884, qui devient, en 1903, le cercle Notre-Dame; Le Cercle Sanche; les cercles Saint-Jean et Marie-Jeanne fondés en 1910 par Ernest Saint-Jean; Le Cercle Crémazie dirigé par Hector Laperrière et le Groupe Beaulne sous la direction de Léonard Beaulne.

Cette époque fertile en spectacles dramatiques de tous genres marque la première étape d'organisation du théâtre amateur dans l'Outaouais. On y joue surtout des vaudevilles et des mélodrames populaires. Le public apprécie les pièces du répertoire français comme *Le Maître de Forges* de Georges Ohnet de même que les grands drames patriotiques canadiens dont *Félix Poutré* de Louis Frechette, et *La Prise de Québec* d'Octave Hardy. Mais la pièce la plus célèbre d'entre toutes est sans doute *La Revanche de Frésimus* du protonotaire Horace-J. Kearney de Hull dont les journaux signalent plus de dix représentations dans la région entre 1905 et 1918. Ce sont ces succès particuliers et la fougue des amateurs locaux qui, jusqu'aux lendemains de la première guerre mondiale, conduisent le théâtre Outaouais à son apogée. Au début des années 1930,

la vie théâtrale est à son déclin. La crise économique qui secoue le monde vient ralentir considérablement le rythme des spectacles dramatiques.

À Montréal, comme dans l'Outaouais, le théâtre vivote. De plus, l'engouement du public pour le cinéma parlant donne un rude coup aux théâtres amateurs. À Hull, le jeune Cercle académique fondé en 1928 par Oscar Auger, Laurette Larocque et Raoul Déziel survit difficilement au départ de ses animateurs. Paradoxalement, cette décennie est propice à l'émergence d'un renouveau théâtral. À Ottawa, en 1932, la fondation de la corporation des Diseurs du Caveau sous la direction de Florence Castonguay entourée de Marcelle Barthe, Albert Boucher, Germaine Patrice et Guy Sylvestre laisse présager de nouvelles initiatives. En outre, la création du Gala dramatique national par le Gouverneur Général du Canada, Lord Bessborough, vient stimuler le théâtre amateur et ainsi faire obstacle au cinéma envahissant.

À Hull, la résistance au septième art s'organise sur tous les fronts. Le Groupe Cyrano de la paroisse Saint-Joseph de Wrightville mène, avec Les Amis enregistrés de René Provost, une offensive dans de nombreuses municipalités de la région. À l'avènement de la

deuxième guerre mondiale, ces derniers partent en tournée dans les différents camps militaires du Québec.

Toutefois, il faut attendre la fin des hostilités pour voir apparaître une véritable relance des activités théâtrales dans l'Outaouais. À cet égard, l'année 1945 constitue une date charnière dans l'histoire du théâtre à Hull. En effet, c'est l'année où René Provost fonde l'École d'art dramatique de Hull à laquelle s'inscrivent plus de 180 élèves dont 42 seulement sont acceptés aux cours d'interprétation donnés par Henri Poitras et le directeur. L'EAD tient lieu de conservatoire d'art dramatique où l'on mise avant tout sur la formation artistique des jeunes comédiens. À la salle de l'école technique de Hull, les élèves donnent annuellement trois représentations théâtrales au grand public. En 1947, ils participent au Congrès marial d'Ottawa en présentant *La Passion du Christ*. En outre, ils remportent aux festivals dramatiques régionaux plusieurs trophées et mentions honorables.

L'École, qui a maintenu ses activités jusqu'en 1966, a formé plusieurs comédiens de talents qui oeuvrent aujourd'hui, à Montréal comme dans l'Outaouais, à la scène, à la radio et à la télévision.

Au début des années 1950, au moment où le petit écran s'apprête à envahir les foyers, deux nouvelles troupes prennent la relève. Les Dévots de la Rampe fondés par Pierre Patry en 1952 regroupent des animateurs de la trempe des Gilbert Chénier, Gabbi Guittor, Claude Jutra et Rhéal Guèvremont. La troupe excelle dans les pièces de Molière, Racine, Anouilh et Giraudoux. D'autre part, en 1953, quelques artisans dont Jean Belleau et Yvon Dufour fondent le Théâtre du Pont-Neuf où se réunissent Louise Aubin, Mado Sanscartier, Jeanne Sabourin, Gérard Gravelle, Jean-Louis Fujs, Aldo Marleau et Gilles Provost. Ce dernier, au cours de sa carrière avec la troupe, de 1958 à 1966, signe les mises en scène de plus de vingt pièces dans des lieux aussi différents et inusités que l'Ottawa Little Theatre, le Grenier de Hull, la salle Alfred de Musset du Motel de Ville de Vanier et la Caserne de Hull. On y joue autant le théâtre de boulevard de Puget et Roussin que les œuvres récentes de la dramaturgie québécoise. En 1963, lors du Gala dramatique régio-

nal de Brockville, la troupe remporte le trophée de la meilleure présentation visuelle pour sa production du **Temps des lilas** de Marcel Dubé.

Les galas régionaux de l'Est de l'Ontario, tout comme les festivals organisés par les municipalités de Hull et d'Ottawa, ont stimulé vigoureusement les jeunes troupes des années 1960. En effet, lors du premier Festival d'art dramatique de la ville de Hull tenu en février 1961 sous les auspices de l'EAD, trois pièces sont présentées par le Théâtre de la Colline, troupe récemment formée de Jean Herbiet, d'Hedwidge Herbiet et de Gilles Provost. A cette occasion, on y présente **La Leçon** d'Eugène Ionesco, **L'Ombre de la ravine** de John M. Synge et **L'Imbécile fantaisie** de Lomer Gouin dans une mise en scène de Gilles Provost.

Celui-ci reçoit, de la part du juge critique invité, Jean Gascon, le prix de la meilleure production. L'année suivante, lors du gala dramatique de Kingston, le jeune metteur en scène remporte des honneurs analogues pour **La Maison de Bernarda Alba** de F. Garcia Lorca.

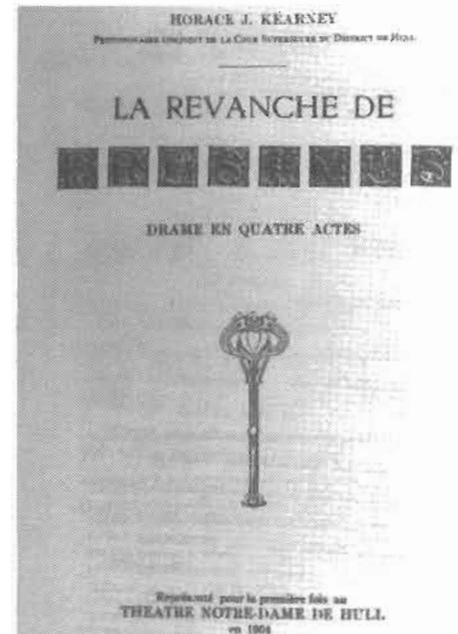
En 1965, L'Atelier, une nouvelle troupe fondée par Muguette Boisvenue, Jacqueline Martin et Jeanne Sabourin poursuit la tradition amorcée par les

Dévots et le Pont-Neuf. Les membres organisent des cours d'art dramatique et favorisent la production de pièces québécoises. En novembre 1966, la création **La Quintaine** de Jacqueline Martin remporte trois trophées au Festival de la pièce en un acte de l'Est de l'Ontario. D'autres pièces d'auteurs régionaux sont aussi créées par l'Atelier. Signalons, entres autres, **Le Mur des autres** et **Le Charnier** de Jacqueline Martin présentés en mars 1967 à l'Académie-de-Lasalle d'Ottawa et **Les Mutilés** de Gaby Déziel-Hupé jouée en juillet 1971.

A l'époque où l'on entreprend les travaux de construction du Centre national des arts à Ottawa, on assiste à un pullulement des troupes amateurs. Certaines, dont les Compagnons de Hull, Le Théâtre des Deux Masques, La Nouvelle Basoche, L'Arlequin présentent leurs spectacles sur les principales scènes outaouaises. D'autres comme La Compagnie des Trouvères dirigée par Edgard Demers et Le Théâtre des Lutins animé par Gilles Provost s'orientent exclusivement dans les productions pour enfants. Pour sa part, le théâtre de collège maintient un dynamisme qui ne dément pas. L'atelier dramatique du Consortium Marguerite d'Youville de Hull et Le Cercle Kiamika du Collège Saint-Alexandre de Limbourg figurent parmi les troupes scolaires les plus actives de l'Outaouais québécois. Sur la rive sud, La Société dramatique de l'Université d'Ottawa, issue de la Société des débats français, que dirigent Léonard Beaulne et le R.P. Ovila Gadouas au cours des années 1940 et 1950, favorise l'essor du théâtre universitaire.

Grâce à l'initiative de son directeur artistique Jean Herbiet, la troupe, devenue La Comédie des deux rives, s'oriente au cours des années 1960 vers la recherche scénique. Invitée à trois reprises au festival mondial de théâtre universitaire de Nancy, la troupe remporte en 1964 le deuxième prix ex-aequo pour sa production **La Cantatrice chauve** d'Eugène Ionesco.

Aujourd'hui, la vie théâtrale dans l'Outaouais est autant sinon plus dynamique qu'à l'époque des pionniers. Depuis la première représentation **D'Exil et Patrie** du R.P. Hamon donnée par Le Cercle dramatique de Hull, en 1884 jusqu'aux plus récentes créations offertes au Théâtre de l'Île, le

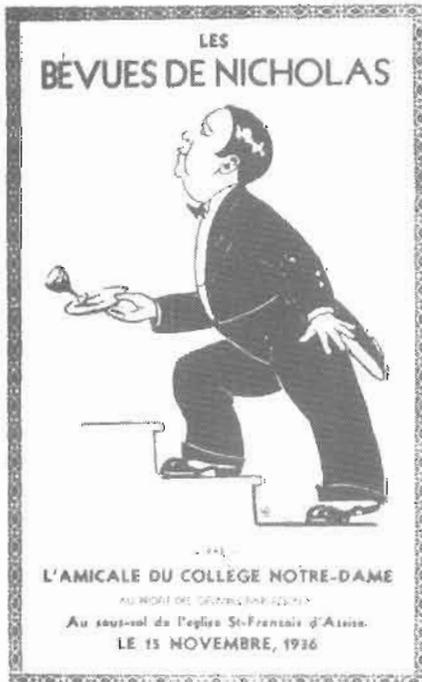


Publicité pour une pièce de Théâtre Notre-Dame de Hull en 1924

«85 ans de Théâtre à Hull» Publication de la société historique de l'Ouest du Québec Musée de l'Outaouais/Hull (Québec). Archives Deschâtelets, Ottawa

visage du théâtre s'est substantiellement modifié. Le répertoire s'est modernisé, les salles de spectacles se sont dotées d'équipements adéquats et le public est devenu plus critique. Cette tradition théâtrale s'est développée dans des conditions matérielles souvent précaires et des ressources financières modestes qui n'ont toutefois jamais atténué la passion des artisans de la scène. C'est encore ce même souffle qui anime actuellement les jeunes troupes comme Le Théâtre populaire régional de Pointe-Gatineau, Le Théâtre des Filles du Roy de Hull et Le Théâtre de la Corvée d'Ottawa-Vanier où le renouvellement des formes scéniques et des thèmes dramaturgiques est au centre des préoccupations de leurs membres.

Si l'activité du théâtre outaouais fait relativement bonne figure dans le tableau historique que je viens de brosser, celle de la recherche sur l'histoire du théâtre régional en est encore à définir ses objectifs et à se donner une structure de fonctionnement. Quoiqu'encadrés par l'institution universitaire, les chercheurs encore trop peu nombreux dans ce domaine, à peine exploités qu'est l'histoire du théâtre au Québec, doivent faire face à des obstacles souvent méconnus de la part des



Publicité pour une pièce de Théâtre par l'Amical du Collège Notre-Dame en 1936.

«85 ans de Théâtre à Hull» Publication de la société historique de l'Ouest du Québec Musée de l'Outaouais/Hull (Québec). Archives Deschâtelets, Ottawa

practiciens mêmes du théâtre. Je décrirai ici brièvement la nature des obstacles inhérents à la recherche auxquels je proposerai des solutions.

Le premier écueil auquel se bute le chercheur en histoire du théâtre est celui de l'inaccessibilité des sources documentaires qui témoignent concrètement des faits et des événements. La représentation théâtrale étant, par essence, un geste éphémère, il arrive malheureusement que les rares documents se soient dispersés au baisser du rideau. Il existe dans l'Outaouais plusieurs familles qui ont animé la vie théâtrale dont les Beaulne, les Déziel et les Provost. Celles-ci, comme tant d'autres, possèdent parfois des spicilèges, des photographies, des programmes de pièces qu'elles pourraient mettre à la disposition des chercheurs soit en signalant la localisation auprès des organismes chargés de la conservation des archives, soit en y déposant leurs fonds dans des centres sous la responsabilité des sociétés d'histoire régionale.

A cet effet, les Archives nationales du Québec à Hull ont accompli un travail fort efficace par l'acquisition des collections de théâtre de M. Joseph Laflamme et Ernest St-Jean, deux pionniers du théâtre à Hull. L'examen de ces deux fonds, ainsi que la consultation des documents de M. Gilles Provost, nous ont révélé de précieux renseignements que les quotidiens n'auraient pu nous fournir. A Ottawa, certains foyers de documentation comme les Archives publiques du Canada offrent aussi d'importantes collections sur Le Gala dramatique national. Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa met aussi à la disposition des chercheurs quelques fonds privés concernant les activités du Caveau et de La Comédie des deux rives. Signalons en outre l'importante collection de la troupe universitaire déposée au département de théâtre qui a été utile dans la rédaction d'une monographie sur le théâtre à l'Université d'Ottawa.

D'autres institutions comme les collèges et les bibliothèques municipales renferment des sources qu'il conviendra de consulter éventuellement. Mais la dispersion des documents, le manque de coordination entre les différents centres d'archives, l'absence de répertoires consacrés aux

collections de théâtre sont autant de lacunes qui démotivent les chercheurs.

Pour améliorer les conditions de la recherche, particulièrement dans l'Outaouais, quelques solutions peuvent être envisagées. On peut songer ici à la création d'un centre de documentation en études théâtrales sous la responsabilité d'une institution universitaire ou d'une société à vocation culturelle chargée de la conservation du patrimoine. Ce centre pourrait regrouper l'ensemble des archives et acquérir les nouvelles collections qu'il mettrait ainsi à la disposition non seulement des chercheurs mais des praticiens et du grand public. De plus, il assurerait une coordination entre les différents organismes et institutions impliqués dans la recherche en histoire régionale.

Practiciens et chercheurs tireaient certes avantages d'une collaboration qui favoriserait des échanges fructueux sur les problèmes communs de la pratique et de la recherche. Ces derniers ont d'ailleurs mis fin à leur période d'isolement en se réunissant autour de la Société d'Histoire du théâtre du Québec. Fondée en 1976 par un groupe de chercheurs et d'universitaires, la S.H.T.Q. s'est donné pour objectif de promouvoir la recherche théorique et pratique sur les arts du spectacle. Aussi, elle recrute ses membres parmi les étudiants, les praticiens, les professeurs qui s'intéressent de près ou de loin aux divers aspects du théâtre québécois et accueille particulièrement tout chercheur désireux de collaborer au vaste projet d'histoire du théâtre au Québec.

Ce projet est ambitieux et exige une participation de tous les chercheurs regroupés en équipe de travail dans chacune des régions du Québec. Dans l'Outaouais, des démarches ont déjà été entreprises pour mettre sur pied une telle équipe. Celle-ci est sur le point de se constituer grâce à l'initiative de professeurs.

A ce stade-ci de la recherche en théâtre régional, la publication d'un tel ouvrage est par contre une exception, et il faudra attendre quelques années avant que l'on produise des études substantielles et bien documentées. En effet, les chercheurs en sont encore à la cueillette des documents, à l'inventaire des archives théâtrales et au dépouille-

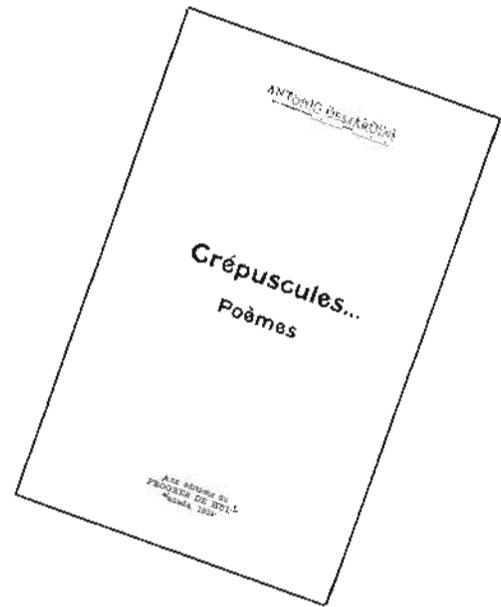


Guy Hoffman & Janine Fluét sur scène à Hull. ANQO, Fond «Ville de Hull».

ment des journaux et périodiques. Ce travail souvent fastidieux est indispensable et préalable à toute recherche subséquente en histoire du théâtre régional. L'historique des troupes et des salles de spectacles de Hull et d'Ottawa, la dramaturgie outaouaise, l'influence de l'activité théâtrale anglophone sur notre théâtre sont autant de facettes de la vie théâtrale outaouaise qui méritent d'être explorées, approfondies et précisées à la lumière d'approches méthodologiques éprouvées. Il importera à l'équipe de travail qui écrira l'histoire du théâtre d'ici d'identifier les besoins spécifiques de la recherche d'en définir les objectifs et d'en prévoir les orientations futures. Cette tâche est en fait un défi pour chaque région où s'organise des projets analogues.

Le bref historique que je viens d'esquisser ainsi que les perspectives de recherches que j'ai signalées ne laissent entrevoir qu'une partie des possibilités et des ressources qui s'offrent à la recherche en histoire du théâtre dans l'Outaouais. Le patrimoine théâtral régional n'attend plus que l'intervention des chercheurs qui oseront enfin mettre à jour une histoire exhaustive de la vie théâtrale outaouaise.

Antonio Desjardins, poète méconnu



André Couture
éditeur/propriétaire des
éditions Asticou.

ANTONIO DESJARDINS — 22
SEPTEMBRE 1894 — 13 JUILLET
1953 : c'est le genre de renseignements
biographiques que l'on retrouve, évi-
demment, sur tous les monuments
funéraires, mais ça ne dit pas grand-
chose. Dans le cas d'Antonio Desjar-
dins, je pourrais ajouter qu'il était le fils
de Michel Desjardins, notaire et fonc-
tionnaire, et d'Aglaé Chevrier... Ça
nous avancerait un peu... Je pourrais
aussi ajouter que, dans sa famille, il y
avait des frères et des sœurs : Rose-
monde, Rosalba, Dauray et Eudore. Je
pense que ça nous avancerait encore
un peu, en tous cas pour ceux qui ont
connu ces gens-là.

Toujours en ajoutant au curricu-
lum, je pourrais dire qu'Antonio a été
échevin du quartier Laurier, à Hull, pen-
dant 19 ans et qu'à l'époque les élec-
tions municipales venaient assez vite
(c'était pas aux quatre ans comme
aujourd'hui). Bien sûr, ça rappellerait
des souvenirs à d'autres personnes,
mais ça ne nous donnerait pas l'objet
ultime et important, selon moi, de sa vie
et de l'originalité surtout de cette vie :
l'écriture.

Car Antonio Desjardins a été, et
est encore même s'il est décédé, un très
grand poète. Il a écrit plus de 1 000
pages de poésie. En terme de chiffres,
c'est énorme, les poètes vous le diront.
Évidemment, on ne peut pas comparer
cette production à des romans. Écrire



Antonio Desjardins, 1950.

1 000 pages de poésie, c'est déjà
énorme; et, lorsque ce sont 1 000
pages de très belle poésie, c'est meil-
leur.

Comme je le disais plus haut, il est
décédé en 1953. A ce moment-là, lui
survivaient ses deux frères et une
sœur, Rosalba, qui demeurait à l'exté-
rieur de Hull. Rosemonde est décédée
en 1941, en France, lors de bombarde-
ments allemands pendant la seconde
Guerre. Rosemonde avait été canta-
trice «dans les Europes». Dans la famille
immédiate, il y avait beaucoup d'ar-
tistes; Henry Desjardins, un cousin ger-
main, membre-fondateur de l'École
littéraire de Montréal, décédé en 1907;
Aglaé Chevrier, la mère qui versait
aussi dans la poésie et qui chantait à
l'occasion; Rosalba, qui touchait du
piano; Michel, le père, s'était exercé à
faire des poèmes, à quelques reprises. Il
était donc dans le milieu «d'artistes»...

Antonio meurt en 1953. Le silence
entoure et sa mort et sa vie. Par la suite,
Eudore disparaît. Dauray, le plus âgé,
s'éteint en 1963. Puis, on n'entend plus
parler de l'oeuvre très importante,
d'Antonio Desjardins. Quelques per-
sonnes ont vu, de visu, la masse de
documents que cette oeuvre représen-
tait : 6 cahiers à anneaux, bien remplis...
ça fait quelque chose d'imposant.

Mais, après la mort de Dauray,
tout disparaît mystérieusement. Des
gens se mettent à la recherche de ces
documents. La théorie qui prévalait à
l'époque voulait qu'à la mort de Dauray,
le tout ait été jeté aux poubelles au
moment de faire le ménage de la mai-
son. La réalité était tout autre.

Dans son testament, Dauray léguaît
entre autres choses, la somme de
8 000 \$ pour la publication de ce qu'il
appelait les deux recueils de son frère.
En 1963, malgré les 1 000 pages dont je
vous parlais tantôt, on aurait pu publier
des albums luxueux, avec tranchefil et
couverture rigide.

Parce que j'étais une des per-
sonnes sur la piste de ces textes, j'ai
poursuivi mes recherches et je fis d'au-
tres découvertes. Remarquez que je ne
veux pas mettre personne en cause,
mais uniquement faire état d'une situa-
tion et d'une hypothèse. Il reste que
cette somme de 8 000 \$ que l'on vou-
lait réserver à la publication de poèmes
(activité futile, pour plusieurs) a dû faire
sursauter bien des gens. L'exécuteur
testamentaire a fait faire une expertise
de l'oeuvre d'Antonio Desjardins, comme

on aurait fait pour une montre, une bague, des objets matériels et tangibles. La conclusion d'une personne (que je ne nommerai pas pour le moment) a été qu'il s'agissait d'une oeuvre qui ne valait pas la peine d'être lue et regardée, et qu'on devait la jeter ou la vouer aux géhennes.

Les héritiers se sont sans doute sentis mal à l'aise devant cette situation. Les textes qu'on prétendait disparus circulaient, de fait, de main à main. Par un hasard, ils ont fini par tomber dans les mains de Pierre Louis Lapointe, des Archives nationales. Il me donne un coup de fil et me dit : «Tu connais Antonio Desjardins?» «Oui, lui répondis-je, pas personnellement; mais je suis sur la trace de ses oeuvres depuis 13 ans». «Eh bien! J'ai six cahiers à anneaux bien remplis, ici, et je pense que c'est son oeuvre». Il n'avait pas aussitôt raccroché que j'étais rendu chez lui pour vérifier ses dires. Il y a effectivement au-delà de 1 000 pages, et c'est entre bonnes mains aux Archives nationales du Québec, dans la région de l'Outaouais.

Quelle est cette oeuvre d'Antonio Desjardins? Essentiellement, ce sont trois recueils de poèmes :

1. *Un recueil paru en 1924 à compte d'auteur et intitulé **Crépuscules**. Il contient tout près de 200 pages, en petits caractères ce n'est donc pas le genre de plaquettes de 60-80 pages que l'on publie très souvent aujourd'hui (remarquez que je n'ai rien contre ces plaquettes; c'est tout simplement pour donner une idée de l'importance du recueil). C'est la seule chose qui ait été publiée; ça n'a pas été diffusé; il en a probablement vendu deux exemplaires.*
2. *Par la suite, Antonio a retravaillé ce premier ouvrage. Il en a fait une version définitive qu'on a malheureusement pas, parce que, à cause des pérégrinations qu'ont connu ses textes, ça nous est parvenu dans un assez beau désordre. Nous avons tenté de reconstituer le mieux possible. Il reste que ce deuxième manuscrit, qui s'intitule **Crépuscules**, est presque un deuxième recueil portant le même titre que le premier, compte tenu des changements apportés au niveau de l'ordre des poèmes, du choix et des rajouts.*
3. *Le troisième texte s'intitule **Prélude en vers en hommage à Walt Whitman**. Trois cent cinquante pages! Non content d'avoir écrit cet ouvrage, il l'a lui-même traduit en anglais.*

Dans les textes inédits, Antonio a repris la présentation graphique avec sa machine à écrire, ce qui était en soi un exploit, puisque cette présentation est parfois très compliquée. Il faut dire qu'Antonio Desjardins, même s'il a écrit la majorité de ses poèmes avant 1924, était un moderne. Un moderne comme il en existait peu au Québec à cette époque.

Voici un exemple d'un poème écrit avant 1924. Un poème très court, mais dont la formulation n'est vraiment pas le genre traditionnel qu'on pouvait lire et qu'on écrivait à l'époque. Il s'intitule **L'Adieu**.

*Ta main pleure en la mienne
Il est l'heure
Ta main pleure
Ses sanglots en mon coeur
De deviner ta peine
Il est l'heure
Ta main pleure*

C'est le genre de poèmes, en général, qui rejoignent le grand thème de sa poésie. Une poésie sous le signe de la tristesse et de la mélancolie, reliées (ce que je n'ai pu vérifier) à une peine d'amour ou à l'impossibilité de connaître un amour normal, à cause du contexte familial.

L'ensemble de ses poèmes fait très sérieux, comme vous voyez. Il a tout de même exploité une veine plus fantaisiste; il savait être drôle, à l'occasion. Voici, un exemple de ce genre d'humour qu'il pratiquait, un humour bâti sur le jeu de mots et les onomatopées, autre trait de sa modernité.

FANTAISIE

*Tsing Tsing Tsing
Lalala
Lalala
Lalala
La
La
Je suis
Au fin
Pays
De Chine
Tsing Tsing Tsing
Lilili
Lilili
Lilili
Li
Li*

*Me sourient
Les sournoises
Caresses*

*Des Chinoises
Malignes
Tsing Tsing Tsing
Lululu
Lululu
Lululu
Lu
Lu*

*Dans les bras d'une
Je suis couché
On dirait que
Des doigts de lune
Pincent des cordes
De mandoline
Et versent dans
La nuit pâmée
Des hodes de
Rêveries brunes
Se balance
En silence
Mon ivresse
Divine*

*Tsing Tsing Tsing
Hukong
Hukong
Hukong
Kong
Kong*

*Mais son amant
Qui nous surprend
Dansant la danse
Clandestine
Tsing Tsing Tsing
Lahiho
Lahiho
Lahiho
Ho
Ho*

*Je ris trop
Pour vous peindre
Le grelot
De sa mine
Tsing Tsing Tsing
Cocuco
Cocuco
Cocuco
Oh
Oh*

*Il me supplie
Tout simplement
A bien vouloir
Recommencer
Afin de voir
Comment chez nous
On joue
Ce bézigue
Tsing Tsing Tsing*

Bailiot automobile, depuis 1916

Une collaboration
Michel Gauthier et
Luc Villemaire

Monsieur Jules Bailiot, né le 11 décembre 1876 et décédé le 4 août 1963, était un métallurgiste et un machiniste d'origine belge wallonne. Établi au Canada en 1908, il vint à Hull en 1914 y rejoindre son frère pour collaborer à la «Hull Iron Steel Foundries» que ce dernier venait tout juste de fonder.

C'est deux années plus tard, soit en 1916, que monsieur Bailiot se lançait dans la réparation et dans l'entretien des automobiles et mit en service la première pompe à essence de la ville. Il était alors l'unique garagiste d'importance à Hull. Situé sur la rue d'Youville, à l'entrée du pont Interprovincial, le «Garage moderne» fonctionna cinq années avant qu'un incendie vienne tout détruire le 21 décembre 1921.

Suite à ce sinistre, monsieur Bailiot entreprit de remettre sur pied son garage et en profita pour prendre de l'expansion. Le nouveau garage agrandi avait maintenant une devanture faisant face au pont Interprovincial. Monsieur Bailiot y installa deux nouvelles pompes à essence. De conception moderne, chacune pouvait pomper jusqu'à cinq gallons d'essence d'un seul coup et les globes étaient éclairés le soir. On pouvait servir quatre voitures à la fois; deux sur le terrain du garage et deux dans la plate-forme.



Le premier site du garage côté est de la rue Youville en 1920.

En 1928, monsieur Bailiot vendit cet établissement (qui deviendra la taverne Interprovinciale) pour s'installer de l'autre côté de la rue et construire un bâtiment répondant mieux aux exigences de l'expansion de son entreprise. Par la suite, le Garage Bailiot connut trois agrandissements successifs. Le dernier, en 1951, étendit la propriété jusqu'à la rue Laurier.

En plus de son garage, Jules Bailiot ajouta aussi à son actif, en 1930, l'achat de l'Hôtel Interprovincial qu'il revendit en 1951 à Monsieur Carrière.



Le fondateur Jules Bailiot, en 1916.



Premier site du garage.



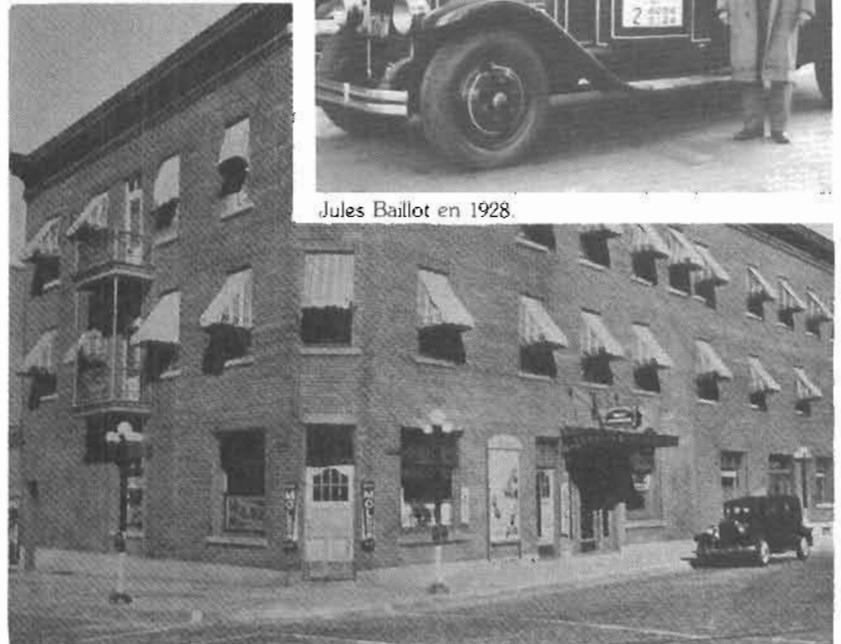
Le premier site du garage côté est de la rue Youville en 1920.



Vers 1930.



Jules Baillot en 1928.



Vue de la rue Laurier; le bâtiment de l'hôtel Interprovincial en 1930 est acheté par Baillot.

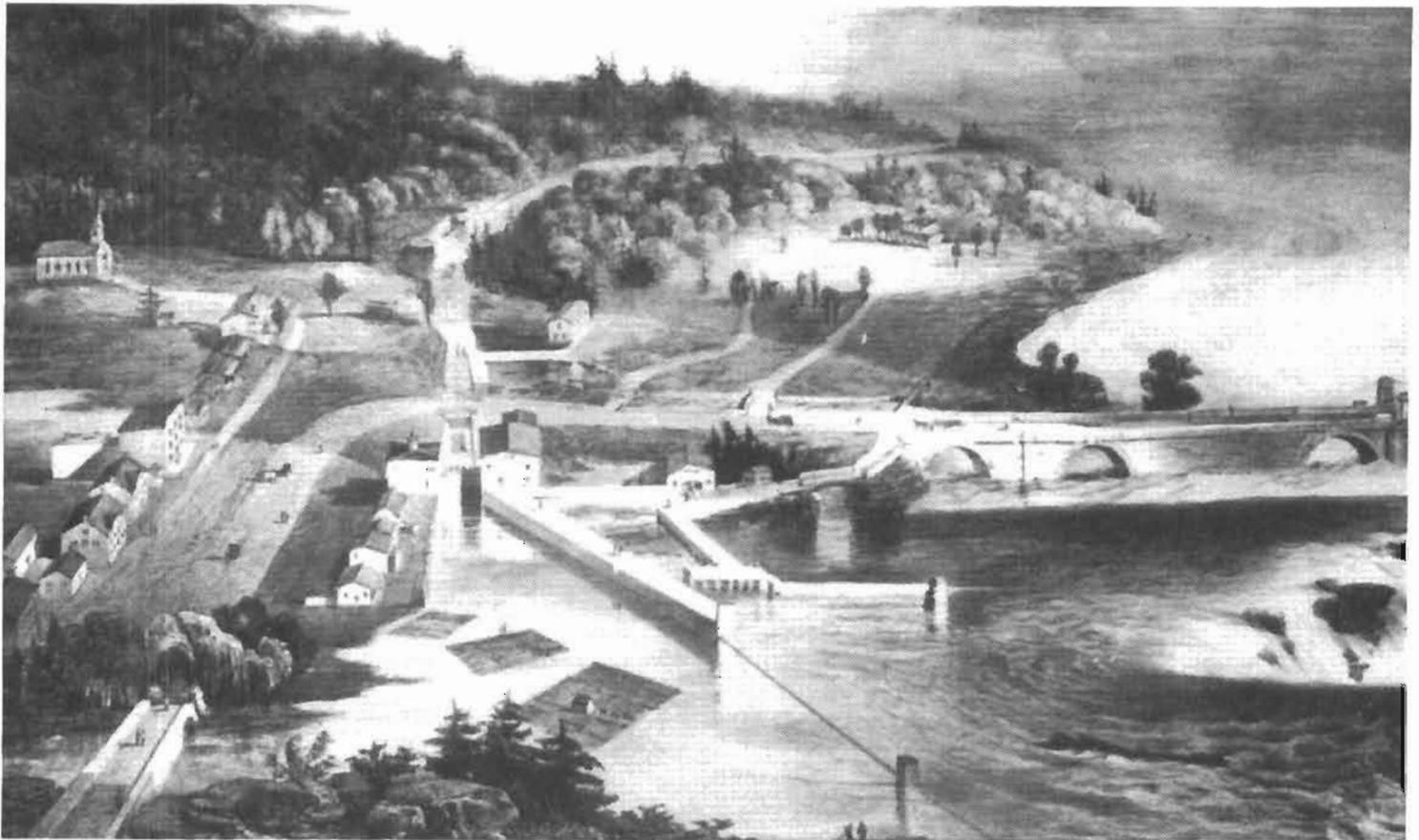


Vue des sites Baillot autour des années 1930.

Pour traverser l'Outaouais, il fallait presque obligatoirement passer devant Baillot et négocier cette délicate courbe marquée de vitrines. C'est le ministère des Transports du Québec qui expropria en 1975 l'entreprise Baillot, pour le compte de la C.C.N. et de quelques illustres réfections routières qui tardent par ailleurs encore à se parachever.

Installé maintenant dans le parc industriel, sur le boulevard St-Joseph, l'entreprise est dirigée par la troisième génération du fondateur et la prospérité du garage Baillot nous permet d'être fiers de cette réalisation hulloise.

L'AXE DU PORTAGE



ANQO, Fond « Ville de Hull ».

PRÉAMBULE

Luc Villemaire

L'IHRO vous propose ici de faire un petit tour sur la toute première partie de terre qui fut colonisée en Outaouais, après des siècles de présence amérindienne, il faut bien le dire. Nous sommes dans une partie du canton de Hull fondée le 3 janvier 1806, plus précisément les lots 1 et 2 du rang 3 acquis en première propriété par Philémon Wright.

Cette description technique n'a rien pour décrire le lieu absolument enchanteur que venait d'acquérir le colonisateur du Massachussetts. Joseph Tassé, dans son livre édité en 1871, compare ainsi ce cœur du canton de Hull :

«Les deux rives toutefois se ressemblaient peu. L'une, la rive gauche, haute, abrupte, taillée en précipice, angles saillants et rentrants et le fossé au pied, ça et là de noires armées de pins montaient à l'assaut. La rive opposée avait au contraire une pente douce et invitait le canot à se reposer. Combien avait-elle vu de peaux-rouges dissimuler leurs feux dans l'épaisseur de ses fourrés? Combien de trafiquants de pelleteries avaient tiré à demi sur son sable, leurs longs «canots du nord», chargés de précieuses fourrures? Philémon Wright foula avec joie ce sol presque uni, il s'écria : Voici l'emplacement de ma ville!...»¹

¹ Joseph TASSÉ : **Philémon Wright ou colonisation et commerce de bois**, Des presses à vapeur de La Minerve (16, rue St Vincent), 1871; 77 pages, page 59.

En 1815, l'Arpenteur général du Bas-Canada décrit ainsi le site :

« Cette portion est située sur un grand détour que forme l'Ottawa, et comme les montagnes aboutissent à la rivière et que la terre qui est derrière n'est pas labourable, toute la portion est située vers le front. (...) tout auprès il y a un court portage, et presque en face il y a quelques petites îles qui obstruent beaucoup et qui arrêtent le cours de la rivière : du côté opposé, une chute de vingt-six pieds de hauteur, forme une agréable perspective; un peu au-dessus de cette place il y a un banc de rochers qui s'étend presque à travers la rivière, et la chute de la Petite Chaudière.»²

C'est sur cette terre que se développa Hull et ses environs, progressivement, d'abord pour survivre, ensuite pour s'enrichir.

Dans les luttes qui déterminèrent les emplacements des institutions juridiques et administratives (Palais de Justice, prison, bureau d'enregistrement, bureau de poste), le canton de Hull s'organisa. Dès 1830, ce fut le tracé des premiers chemins, la réglementation des activités commerciales et autres sur son territoire. Le canton de Hull veilla à la bonne collaboration de la communauté.

Puis vint l'incorporation de 1875. Cette toute jeune cité, dans son esprit de continuité, poursuivit ses efforts pour établir tous les services essentiels et nécessaires. La majeure partie des activités publiques et commerciales en Outaouais québécois s'effectuait alors dans cet **Axe du Portage** qui servait de centre-ville pour Hull. Bien que deux incendies majeurs en 1888 et en 1900 retardèrent le développement, en aucun temps ne survint une coupure générale dans la direction du développement de la ville, direction qui venait se refléter sur le procès d'aménagement de l'espace urbain. L'**Axe du Portage** était toujours privilégié comme point de rassemblement des forces et des volontés hulloises, de toute nature et de toute allégeance.

Mais nous sommes bon gré mal gré pris avec l'existence de notre imposant voisin, la capitale fédérale. Dans son intention de consolider son image de représentante nationale, la capitale a subi elle-même d'énormes transformations, fruit de de penseurs cherchant à conformer l'espace dans un

aménagement digne du rang auquel Ottawa aspire. De ses territoires adjacents qui allaient entrer au service des besoins de représentation nationale, le secteur **Axe du Portage** de la ville de Hull était le plus près physiquement et donc le plus susceptible de faire l'objet d'amples projets d'aménagements. Dans les années soixante, on y trouvait des cours à bois, des cabanes, de la pauvreté comme la richesse, du français et surtout une authentique identité locale. La reconnaissance de cette authenticité n'était pas de mise pour les planificateurs d'une représentation nationale.

Les intervenants des gouvernements supérieurs ont vite fait de déployer leurs ressources pour façonner l'espace urbain à l'image de leurs aspirations, tant les gouvernements provinciaux que le fédéral, tant du côté du territoire d'Ottawa que du côté du territoire de Hull. La disparition de l'**Axe du Portage** ancestral signifie une brisure complète à l'intérieur de notre trop courte histoire hulloise. Nous permettre un rappel de ce secteur dans son identité hulloise n'est pas un luxe mais une nécessité, à l'heure où sa conformation à une représentation nationale est sur le chemin d'une quasi complète réussite.

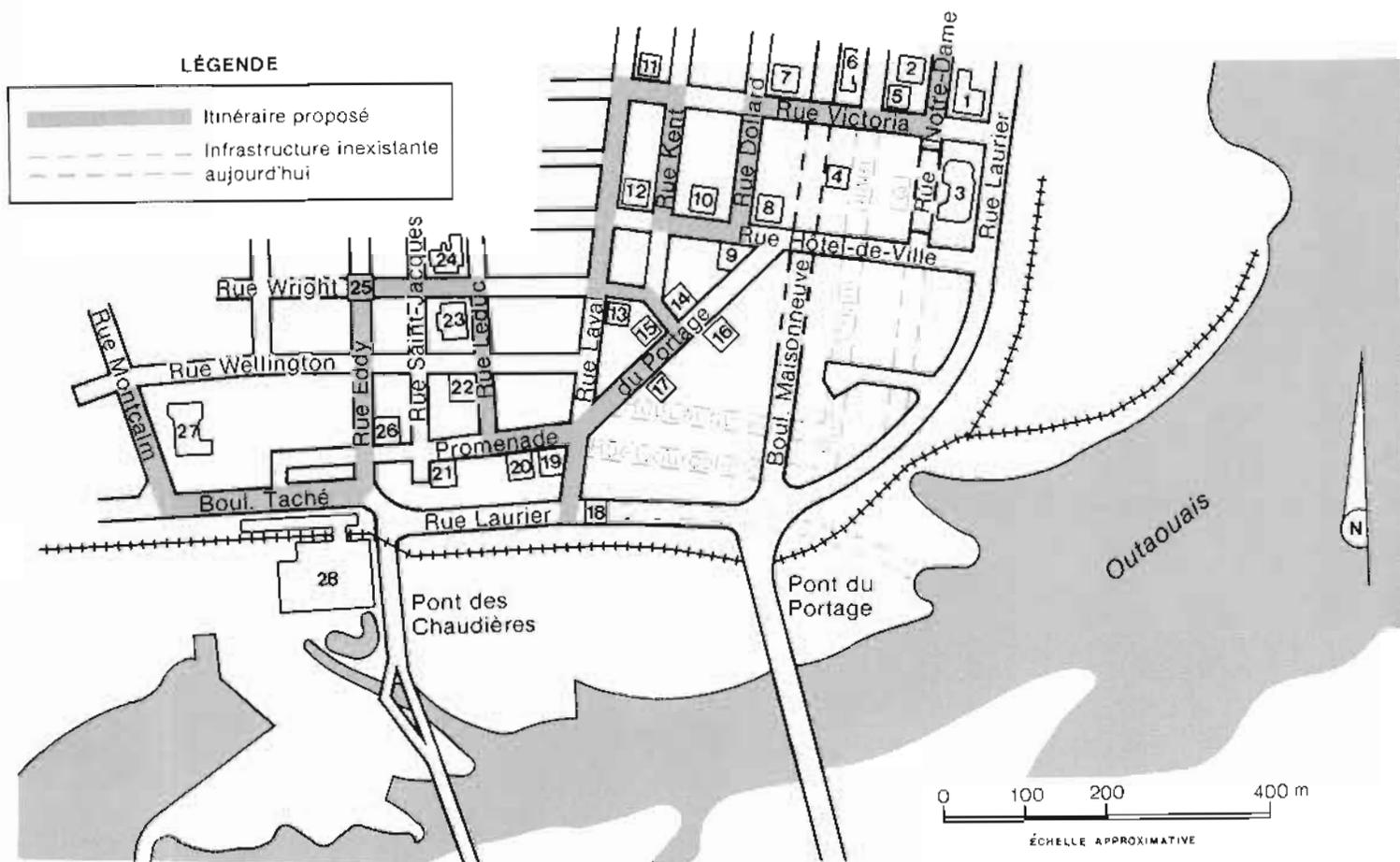
Le circuit de l'**Axe du Portage** est présenté en 28 tableaux. Le contenu de chaque vignette se veut sans prétention. L'objectif est de redonner vie à une réalité disparue. Les références, quant aux données, ont été omises afin de ne pas embarasser les textes. Seul les initiales des différents auteurs apparaissent en guise de référence. Pour retracer les auteurs, on se référera à la légende suivante :

- PLL Monsieur Pierre-Louis Lapointe;
- MDP Madame Monique Depratto;
- CB Madame Chantal Berniquez,
- JG Monsieur Jacques Gougeon;
- AH extrait du document Hull — Aylmer : Quelques éléments d'histoire et d'architecture de l'IHRO.

2. Joseph BOUCHETTE. *Description topographique de la province du Bas-Canada* (...); Montréal, Éditions Elysée, 1978c1815 (Londres, Charing-Cross), pages 257, 258 et 259

L'axe du Portage

- | | |
|---|--|
| 1. L'église Notre-Dame de Hull | 15. La maison Aubry |
| 2. La Salle Notre-Dame | 16. L'ancien Palais de Justice |
| 3. «De l'Hôtel de Ville à la Maison du Citoyen» (sic) | 17. L'ancien bureau de poste |
| 4. Le magasin Pharand-Moncion | 18. La glissoire de Wright |
| 5. La maison Carrière | 19. Le cinéma Laurier |
| 6. L'Académie Ste-Marie | 20. La maison Leduc |
| 7. La Caisse populaire de Hull | 21. L'église St-James |
| 8. La pharmacie Farley | 22. Le «Docteur du peuple» |
| 9. L'ancien hôtel Windsor-Duvernay | 23. La Bibliothèque municipale de Hull |
| 10. Le collège Notre-Dame | 24. L'École technique de Hull |
| 11. La Hulloise | 25. La rue Eddy |
| 12. CKCH | 26. Le Bloc Scott |
| 13. L'épicerie Laflèche | 27. De l'hôtel Union à l'hôtel Plaza |
| 14. L'hôtel Chez Henry | 28. Les usines Eddy |



L'église Notre-Dame de Hull

Trois églises se succédèrent sur cet emplacement. La première église catholique de Hull, une simple chapelle de mission baptisée «Chapelle des chantiers», fut construite en 1846 à l'angle sud-est de ce quadrilatère. L'augmentation rapide de la population catholique obligea bientôt la construction d'une plus grande église et d'un presbytère, et c'est le Père Delisle Reboul qui les fit ériger, entre 1868 et 1872, à l'ouest de l'ancienne chapelle, sur des plans de l'architecte Lecours. Pouvant accommoder 2 000 personnes, la dernière grande église fut érigée sur les ruines de celle qui avait été la proie des flammes en 1888; elle occupait le même espace, mais était tournée vers la rue Notre-Dame au lieu de faire face à la rivière. Sa voûte s'élevait à soixante-neuf pieds et son clocher, qui dominait tous les édifices de la ville, atteignait deux cent soixante pieds. Cette église, l'orgueil de tous les citoyens de Hull, fut incendiée en 1971 et démolie en 1972.

PLL

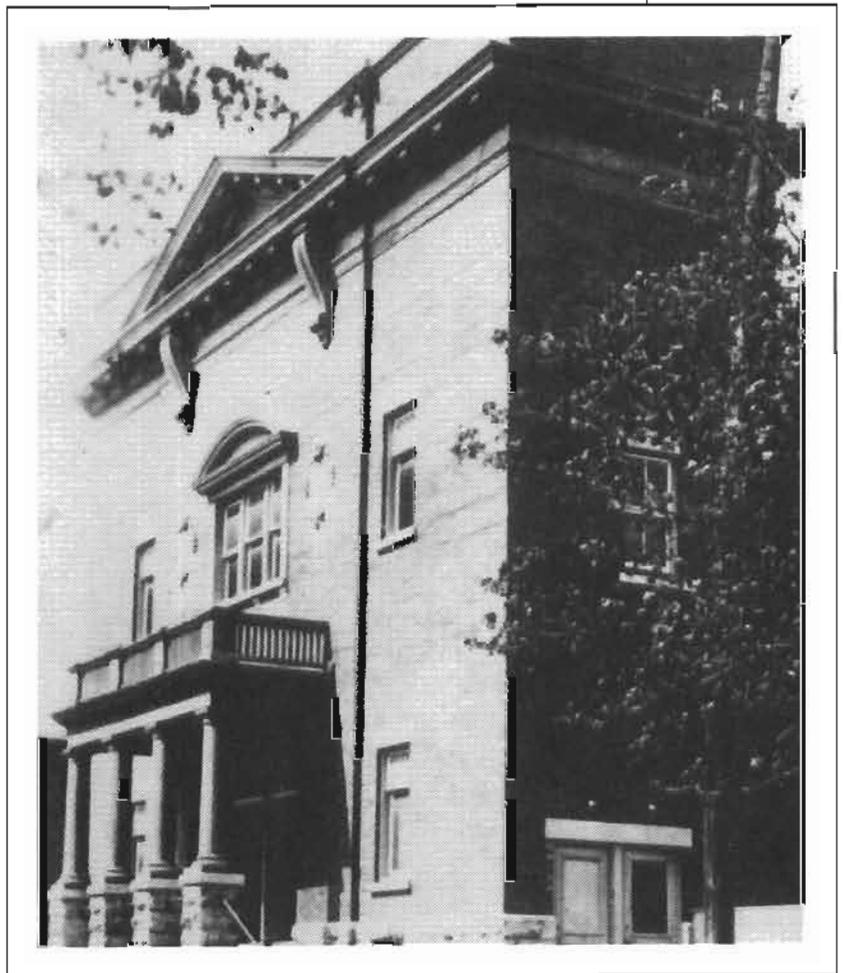


Église Notre-Dame de Grâce.
ANQO, Fond «Ville de Hull».

La Salle Notre-Dame

C'est sur la rue Notre-Dame, en face de l'ancien presbytère, que se trouvait anciennement la Salle paroissiale Notre-Dame. Ce très beau bâtiment de brique jaunâtre, dont la façade était décorée de motifs en terracotta, avait été érigé au lendemain du Grand feu de 1900. Il allait devenir rapidement le centre nerveux de la paroisse Notre-Dame. C'est là que se rencontraient les nombreuses confréries et associations paroissiales. Et c'est sur la scène de la grande salle que les «mordus» de théâtre amateur, les St-Jean, les Sanche, les Baulne, les Laflamme, les Provost et les Laflèche, pour ne citer que ceux-là, y firent leurs premières armes. Le samedi, en matinée, on projetait des films pour les enfants, et le prix d'entrée était la plupart du temps qu'une boîte de conserve pour les Servantes de Jésus-Marie ou pour les pauvres de la St-Vincent-de-Paul. Cette salle, baptisée «Le Centre», et qui allait héberger CKCH, le seul poste de radio de langue française de l'Outaouais, allait jouer à partir de 1947, un rôle plus considérable encore. Tout ce qui parlait français et tout ce qui était catholique, sur les deux rives de l'Outaouais, passa dorénavant par CKCH et par la salle paroissiale Notre-Dame de Hull jusqu'à sa démolition, il y a déjà quelques années.

PLL



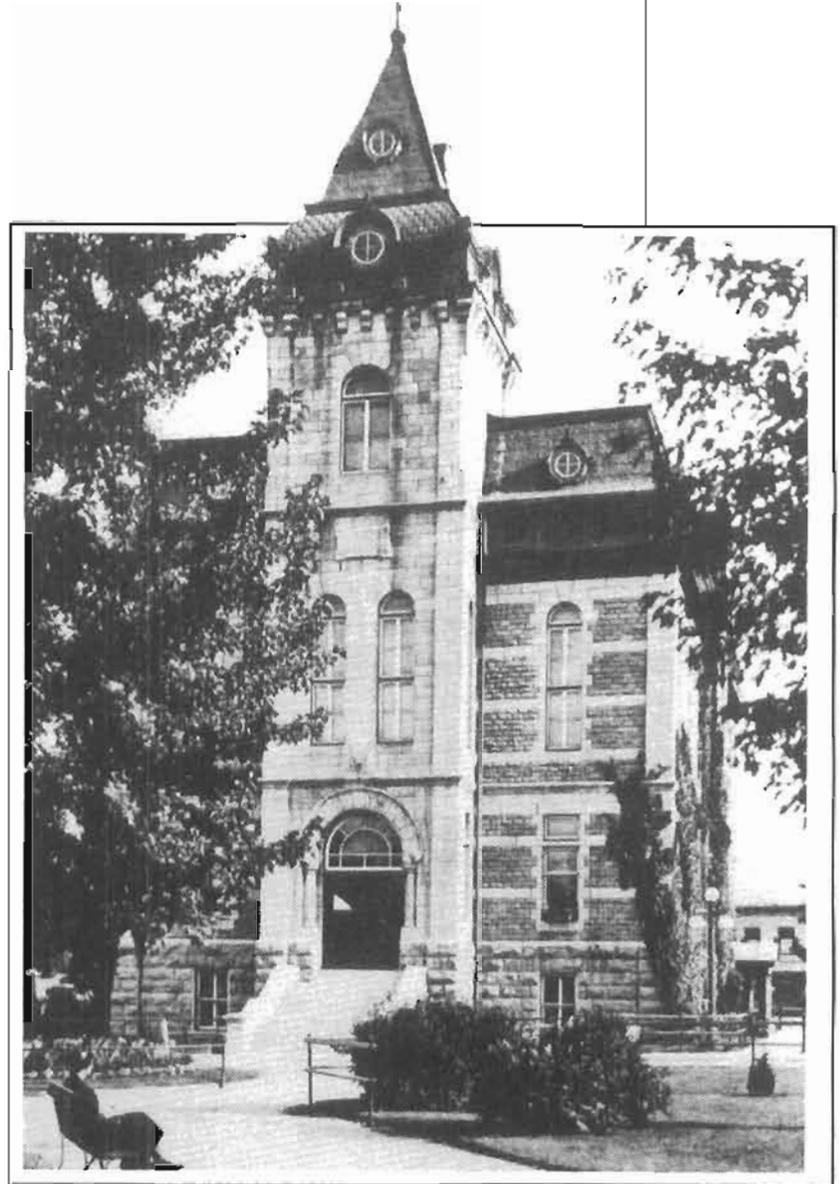
Salle Paroissiale Notre-Dame de Hull.
 Photo, archives nationales du Québec à Hull

«De l'Hôtel de Ville à la Maison du Citoyen» (sic)

Les premiers hôtels de ville se sont succédés sur un site acquis en 1877 dans le quadrilatère formé par les rues Notre-Dame, Victoria, Maisonneuve et Hôtel-de-Ville. Le premier a été érigé en 1877 et est disparu dans l'incendie du 5 juin 1888. Le deuxième a été construit en 1890 et a été détruit, à son tour, par le Grand feu du 26 février 1900. Le troisième hôtel de ville a été construit de 1902 à 1903 d'après des plans de l'architecte Charles Brodeur. Ce bâtiment a été la proie des flammes le 29 octobre 1970 et a été démoli l'année suivante.

Aujourd'hui sur la rue Laurier, entre les rues Hôtel-de-Ville et Victoria, se trouve le nouvel hôtel de ville de Hull, un complexe ultra-moderne qui regroupe la presque totalité des activités administratives, sociales et communautaires de la Ville de Hull. La polyvalence de ses salles, son immense et magnifique verrière, la présence de la bibliothèque, d'un centre de conditionnement physique et d'une galerie d'art, ainsi que la co-habitation de la Société d'aménagement de l'Outaouais et de la Communauté régionale de l'Outaouais, font de cet ensemble architectural un objet de fierté pour tous les hullois. Et les citoyens de Hull ne sont pas les seuls à applaudir puisque la Maison du Citoyen a été louangée par Design Canada. Inauguré à l'automne de 1980, ce nouvel hôtel de ville de l'an 2000 remplaçait celui détruit par le feu en 1970, et symbolisait à sa manière la rupture avec le passé et la nouvelle vocation de Hull.

PLL



Hôtel de Ville de Hull.
 ANQO, Fond «Ville de Hull».

Le magasin Pharand-Moncion

Construit à la fin du 19^e siècle, cet édifice a connu quatre propriétaires. Jean-Baptiste Pharand le céda à Josaphat Pharand, en 1899; celui-ci le vendit à Thomas Moncion en 1945 et ce dernier s'en départit au profit de Georges-Albert Champagne, en 1961.

L'édifice fut éprouvé par trois incendies, dont celui de 1964 qui nécessita deux mois et demi de travaux de nettoyage.

Le magasin Pharand-Moncion, qui abrita pendant quelque temps le poste radiophonique CKCH, était considéré comme le plus important magasin à rayons de Hull. On y trouvait de tout. Pour les mains habiles, on y vendait de la dentelle au gros coton, en passant par le fil et les aiguilles et pour les moins habiles (ou les plus fortunés) des vêtements déjà confectionnés. Pour le prêt-à-porter, messieurs Pharand et Moncion s'approvisionnaient certes auprès des manufactures mais engageaient aussi des couturières et chapelières hulloises qui travaillaient sur place ou à la maison.

Le magasin fascinait aussi ses clients, surtout les plus jeunes, par son système de paiement. Les commis envoyaient l'argent à une caisse unique, située au deuxième étage, sur des petits chariots montés sur fils de fer. Une caissière réglait les factures et retournait les chariots à leurs expéditeurs. Après plusieurs années de loyaux services auprès des Hullois, l'édifice fut démoli en 1968.



Magasin Pharand.
ANQO, F2013 à Ville de Hull.

La maison Carrière

C'est à l'angle des rues Victoria et Champlain, à Hull, que se trouve cette belle maison de pierres taillées, dont la construction remonte aux années 1880. Ce bâtiment, surmonté d'un toit en mansarde, percé de nombreuses lucarnes, logeait, jusqu'au début des années 1890, la résidence de Basile Carrière, ainsi que son commerce, qui, d'épicerie, allait devenir magasin général avant de se transformer en quincaillerie. De la maison Carrière, on pouvait admirer le parc de l'hôtel de ville, ses allées ombragées, et les vieillards qui, assis sur les bancs, attendaient acquis à la sagesse, le regard tourné vers le clocher de leurs pères.

Épargnée par le Grand feu de 1900, cette belle résidence allait vivre quelques instants de gloire. On raconte, en effet, qu'Arthur Rubinstein le célèbre violoniste, était un ami de Basile Carrière. Celui-ci l'ayant invité à passer quelques temps chez lui, il y aurait exécuté quelques morceaux, accompagné par la fille de son hôte, Mlle Carrière, qui jouait, dit-on, admirablement bien du piano. Les accents du violon du maître mêlés aux accords du piano de la maison, ont certainement fait tressaillir les vieilles pierres du bâtiment et touché le cœur des grands ormes du parc de l'hôtel de ville.

PLL



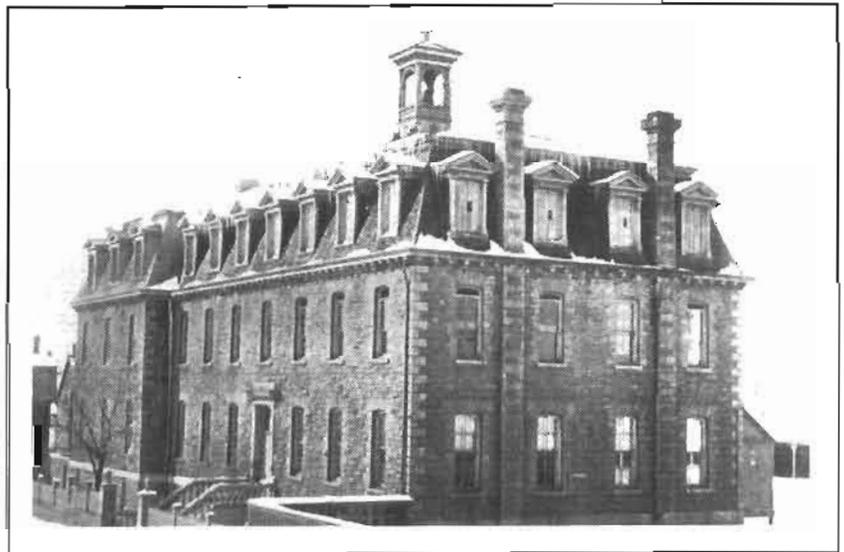
Photo : Denis Daigle

L'Académie Ste-Marie

Surplombant le boulevard Maisonneuve, au pied de la phase 1 de Place du Portage, se trouve un très bel édifice, l'ancienne école Ste-Marie, érigée entre 1895 et 1897 par le contracteur Joseph Bourque. Cette école de filles, administrée par les Soeurs Grises de la Croix, épargnée par le Grand feu de 1900, est un des plus anciens bâtiments institutionnels de Hull. De nombreuses générations de filles de la paroisse Notre-Dame y ont appris les rudiments de la langue et des mathématiques. Si les murs de l'Académie Ste-Marie pouvaient parler, quelle belle histoire de femmes, ils nous révéleraient!

Avec le rapport Parent et la réforme de l'enseignement au Québec, l'Académie Ste-Marie devint, au milieu des années 1960 une école primaire mixte. Elle accueillit aussi des étudiants du secondaire pour finalement être transformée afin de recevoir les étudiants anglophones du Cégep de l'Outaouais qui y séjournèrent quelque temps en rebaptisant l'édifice «Campus Héritage». Aujourd'hui l'ancienne Académie Ste-Marie héberge les étudiants de l'Université du Québec à Hull. On pourra dire de cet édifice qu'il a très bien fait ses classes, puisqu'il est maintenant universitaire.

PLL/CB



ANQO. Fond «Ville de Hull».

Caisse populaire de Hull

C'est le 10 juillet 1916 que le Révérend Père M. Desjardins fonda la première caisse populaire de la ville, la Caisse populaire Notre-Dame de Hull. Située au coeur du quadrilatère administratif et commercial de Hull, la Caisse populaire accorda son premier prêt de 100 \$ à un taux d'intérêt de huit pour cent, le 19 août 1916. Par la suite, la Caisse ne cessa de prendre de l'expansion.

En 1953, l'actif de la Caisse atteignait 4 millions si bien qu'en 1954, elle dut déménager dans des locaux tout neufs, juste sur le terrain à côté. Pour bien marquer l'avant-gardisme de leur caisse, les administrateurs firent construire un édifice tout en verre, dérogeant ainsi aux habituelles constructions de pierre auxquelles les banques nous avaient habitués.

En 1961, dans le vent de la Révolution tranquille, la Caisse populaire Notre-Dame de Hull devint la Caisse populaire de Hull. Elle attint, en 1965, un actif de dix millions, ce qui obligea un nouvel agrandissement. Ces rénovations furent réalisées en 1966, année du cinquantième anniversaire de la Caisse. On y installa trois guichets/télévision extérieurs situés dans le stationnement et reliés au contrôle des comptes du deuxième étage par un tube sous terre comportant un conduit pneumatique, un interphone à deux voies et un circuit fermé de télévision. C'était le premier du genre au Québec et même au Canada.



En plus, un escalier mobile, le premier dans la ville de Hull, fut installé pour accommoder les membres qui doivent se rendre au deuxième étage.

Depuis ce temps la Caisse populaire de Hull n'a cessé de progresser. En 1983, elle fusionnait avec la Caisse populaire Ste-Bernadette de Hull et pour souligner son soixante-dixième anniversaire, de nouvelles rénovations furent décidées. Dans ces nouveaux locaux ultra-modernes, la Caisse populaire de Hull continue aujourd'hui de servir ses 15 185 membres et de s'impliquer activement dans la communauté hulloise qu'elle dessert maintenant depuis 72 ans.

CB

La pharmacie Farley

C'est dans les années 1910 qu'un nouveau pharmacien, A.R. FARLEY, ouvrit une boutique au carrefour des rues Hôtel-de-Ville et Principale. Après un incendie qui survint à la fin des années quarante, le pharmacien fit reconstruire son édifice dans un style alors très moderne, de type «Art Déco». Établi au 115, 117 et 119 rue Hôtel-de-Ville, l'édifice Farley situé à deux pas de l'Hôtel Windsor, logeait le Restaurant Thériault, propriété de Fernand (Fern) Thériault et était voisin de la Banque canadienne nationale ainsi que de nombreux bureaux de médecins, de dentistes et d'avocats.

En plus d'offrir à ses clients la plus grande et la plus moderne pharmacie de la ville de Hull, monsieur Farley opérait un laboratoire à l'étage supérieur de son édifice. Dans ce laboratoire, on produisait les légendaires ANTALGINES, sorte d'Aspirines bien connues des Hullois et vendues à la grandeur du Québec. Quelques commandes individuelles provenaient même des États-Unis et de nos jours des citoyens nostalgiques regrettent encore leurs bonnes vieilles Antalgines. Le laboratoire fabriquait une dizaine d'autres produits Farley dont les Reinol et les Bilocholate.

Tous ces produits étaient vendus à la pharmacie Farley où les Hullois pouvaient se procurer leurs médicaments, avec ou sans prescription, et même se payer des petites gâteries. Monsieur



Pharmacie Farley à Hull.
 Jacques Gougeon, Hull.

Farley offrait à ses clients une vaste gamme de cosmétiques et de produits de beauté. Plusieurs gourmands fréquentaient même la pharmacie pour déguster en exclusivité chez Farley, les chocolats Laura Secord.

JG



Antalgine
PHARMACIE A. R. FARLEY ENRG.
 117 HÔTEL-DE-VILLE
 HULL

Jacques Gougeon, L.Ph.
 GÉRANT

TÉLÉPHONES :
 PR 7-5392 - PR 7-4492

Carte d'affaires de la pharmacie Farley

L'ancien hôtel Windsor-Duvernay

C'est en 1927 que Napoléon Boucher, propriétaire des lieux depuis 1904, construisit l'Hôtel Duvernay, alors connu sous le nom d'Hôtel Windsor. Au cours des années '40 et '50, ce coin de Hull était au plein cœur du centre administratif et commercial de la ville. Les hommes d'affaires, les entrepreneurs, les voyageurs de commerce et le «tout Hull» se rencontraient à l'hôtel Windsor. Ils s'arrêtaient quelques instants chez «Nap» Legris pour y acheter une montre ou un bijou pour leur femme ou leur petite amie... Ils traversaient casser la croûte chez Thériault ou chez Roland et y rencontraient de vieilles connaissances ou y discutaient d'affaires avec leur notaire ou leur avocat. L'immeuble de l'hôtel Windsor fut démoli en octobre 1978 et depuis, des voitures dorment sur ce site.

PLL/MDP



L'hôtel Windsor.
ANQO, Fond «Ville de Hull»

Le collège Notre-Dame

C'était sur l'emplacement de l'école Notre-Dame, entre les rues Hôtel-de-ville, Dollard et Kent, qu'était situé, jusqu'au début des années '60, le bâtiment de briques qui allait abriter le collège Notre-Dame, école élémentaire. Le mot collège désignait autrefois les écoles de garçons, et ce fut le cas jusqu'en 1938, année où la Commission scolaire de Hull y organisa un «cours supérieur» équivalent aux premières années du secondaire. Faute d'espace, ces classes furent logées dans l'école Lecompte, située à l'autre extrémité de la cour d'école, sur la rue Victoria. Le premier Collège Notre-Dame, administré par les Frères des Écoles Chrétiennes, avait été érigé sur le même emplacement en 1878, agrandi en 1890, incendié en 1900 et reconstruit en 1901. A l'instar des nombreux collèges de l'époque qui étaient dirigés par des Frères enseignants, on y véhiculait l'idéal chrétien et le goût du travail bien fait; l'année scolaire était ponctuée par les activités qui gravitaient autour des cadets, de la fanfare, de la chorale, et des clubs d'hockey, des organismes auxquels se dépensaient sans compter les émules de Jean Baptiste de La Salle.

PLL



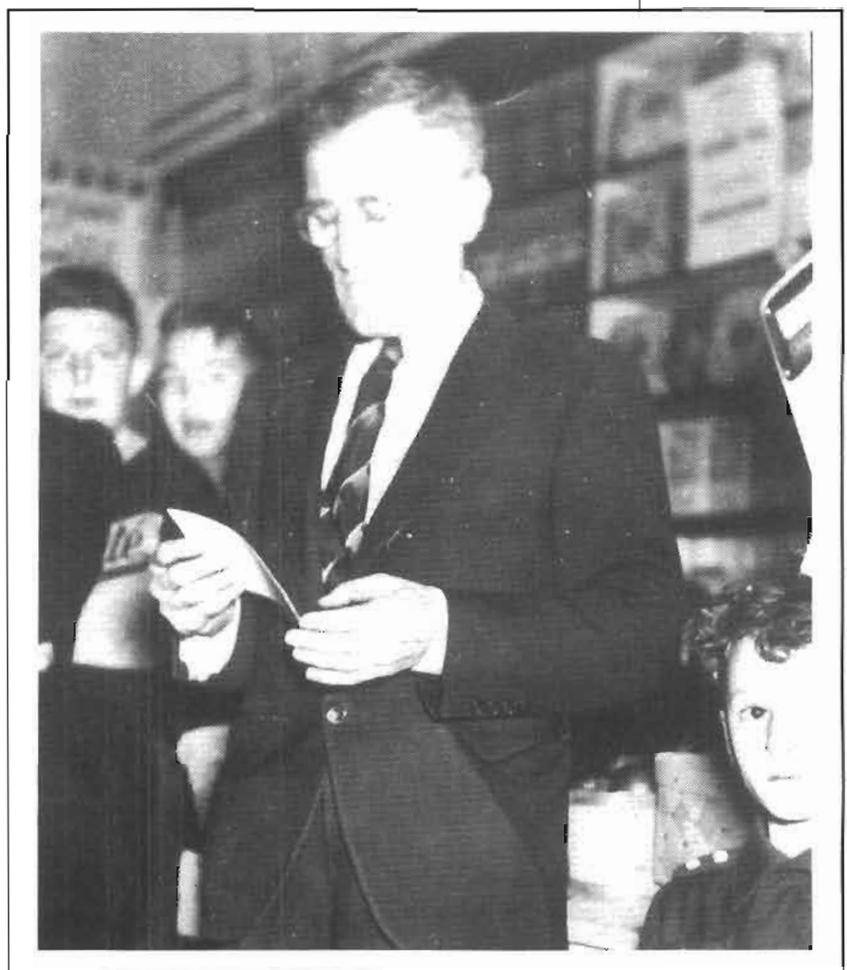
Collège Notre-Dame.
 ANQO. Fond «Ville de Hull»

La Hulloise

C'est à l'angle des rues Laval et Frontenac qu'était créée, en 1943, la coopérative de consommation «La Hulloise». Les promoteurs de ce projet étaient inspirés par le désir de forger des instruments qui serviraient à la libération économique des canadiens français. Le mouvement coopératif était pour eux un moyen privilégié pour atteindre cet objectif. Il fallait que les nôtres se serrent les coudes. L'âme dirigeante de ce projet de coopérative, Albert Lamont, s'entoura d'une dizaine d'amis nationalistes, qui, comme lui, croyaient fermement aux vertus du coopératisme. Ils suivaient l'exemple de **La Familiale**, mise sur pied à Montréal par Victor Barbeau. Ils se rendaient responsables d'un prêt de cinq mille dollars effectué auprès de la Caisse populaire Notre-Dame de Hull, montant nécessaire au démarrage de l'entreprise. Albert Lamont allait se donner corps et âme à ce projet jusqu'en 1949.

Mais, malheureusement, malgré tous ses efforts, «La Hulloise» sera un échec pour ses fondateurs. Les organisateurs y perdirent leurs mises de fonds... et leurs espoirs

PLL



ANQO, Fond «Ville de Hull».

CKCH

C'est au 72 de la rue Laval que loge depuis vingt-cinq ans, le premier poste de radio de langue française de l'Outaouais. Il vit le jour le 30 juin 1933 grâce à Aurèle Groulx, un pianiste de profession qui avait travaillé dans un poste de radio de Détroit. De retour dans la région, il s'impliqua avec quelques autres dans la mise sur pied d'un poste de langue française. Les studios furent d'abord logés à divers endroits; d'abord dans le Standish Hall et ensuite dans le magasin Pharand sur la rue Champlain, en face de l'Hôtel de ville. En 1942, «Le Droit», propriété des Oblats, prit le contrôle du poste et le relocalisa dans la Salle Notre-Dame en 1947. Le poste CKCH, cette «voix française de l'Outaouais», allait faire de ce bâtiment le coeur catholique et français de l'Outaouais. Ce fut la tribune des élites régionales, la plaque tournante de la vie culturelle, et aussi, une pépinière de talents. C'est là que débutèrent des gens comme Gilbert Chénier, Henri Bergeron, Pierre Dufault, Lionel Duval, Pierre Dufresne, Jacques Auger, Jean Desprez, Yvon Dufour, Andrée Champagne, Guy Provost et plusieurs autres.

PLL

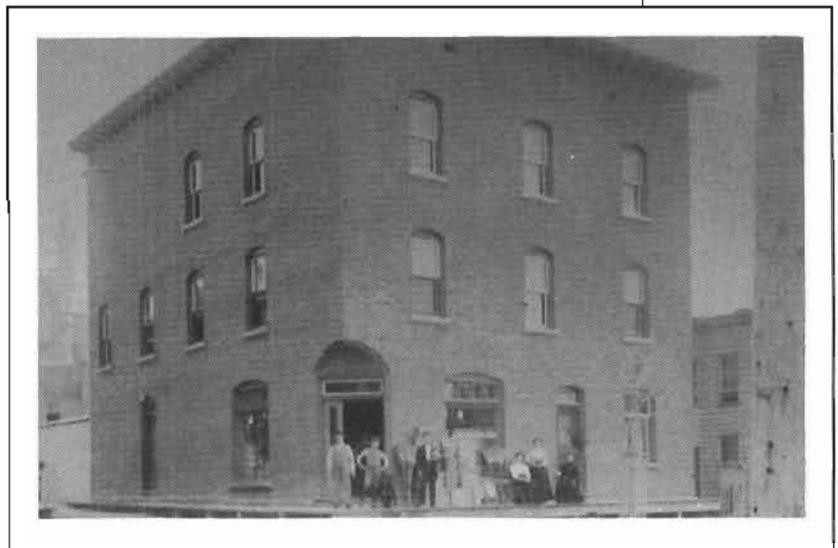


Photo : Denis Daigle

L'épicerie Laflèche

Sur la rue Laval, à l'angle de la petite rue Aubry, se trouvait l'ancienne épicerie Laflèche, aujourd'hui transformée en Café (le Café des 4 jeudis) où se rencontrent jeunes et moins jeunes pour siroter une boisson, déguster un «sandwich» et discuter de l'avenir de l'humanité... C'était, il n'y a pas si longtemps, une épicerie du genre vieillot, avec ses grands comptoirs, ses étagères murs à murs, et ses magnifiques plafonds recouverts de tôles peintes ornées de motifs divers. Cette épicerie, fondée en 1877 par Isaie Laflèche, allait vivre cent ans, jusqu'en 1977. C'est le fils d'Isaie, Albert Laflèche, qui transforma le troisième étage de ce magasin en salle de réunions, meublée de sièges en cuir presque trop confortables. Celui-ci servit de lieu de rencontre aux premiers syndicats catholiques, animés par le fougueux Achille Morin, ancien Chevalier du Travail et futur échevin de Hull. En 1920, l'exiguité de la «Salle Laflèche» les obligea à se relocaliser à la «Bourse du Travail», rue Langevin.

PLL



ANQO, Fond «Ville de Hull»

L'hôtel Chez Henry

Cet ensemble architectural de la Promenade du Portage a une histoire extrêmement intéressante. Les deux premiers étages du bâtiment faisaient partie de la magnifique résidence que la famille Duhamel se fit construire au lendemain du Grand feu de 1900. Après l'avoir habitée quelques années, les Duhamel vendirent leur propriété, en 1916, à Louis de Conzague Raby, notaire du district de Hull.

Henri Burger, dont la fine cuisine française était courue par les grands de ce monde, devint par la suite propriétaire de la résidence des Raby et la modifia dramatiquement, en lui ajoutant une aile de style TUDOR. Les importantes dépenses qu'il avait effectuées s'avérèrent toutefois trop lourdes pour lui et il vendit la propriété aux frères Edward et Fred Johnson qui le cédèrent ensuite à J.P. Maloney. Celui-ci habita le «penthouse» de l'hôtel jusqu'à sa mort, survenue il y a quelques années et sous sa direction, l'hôtel Chez Henri changea de vocation et devint un des bars importants de la ville.

PLL



Photo : Denis Daigle

La maison Aubry

La maison Aubry, située sur la Promenade du Portage à l'angle de la rue Aubry, doit son nom au Docteur Emond Aubry, maire de Hull à trois reprises au tournant du siècle. Érigée en 1907, cette maison est un bel exemple de style Néo-Reine-Anne, appartenant à l'époque victorienne. Les architectes de la fin du siècle avaient pris l'habitude de renouer avec les anciennes traditions architecturales, empruntant des éléments aux anciens styles et les mariant à d'autres pour donner des bâtiments imposants et attrayants. Les tourelles, les pignons, les vitraux, les frontons, la grandeur et la hauteur des pièces ainsi que l'usage des bois de chêne, de noyer et d'acajou pour les boiseries, font de la maison Aubry, une des plus somptueuses résidences de Hull. Un détail fort intéressant la distingue d'ailleurs : la maison a deux façades identiques mais inversées, l'une donnant sur la rue Aubry et l'autre sur la Promenade du Portage.

PLL



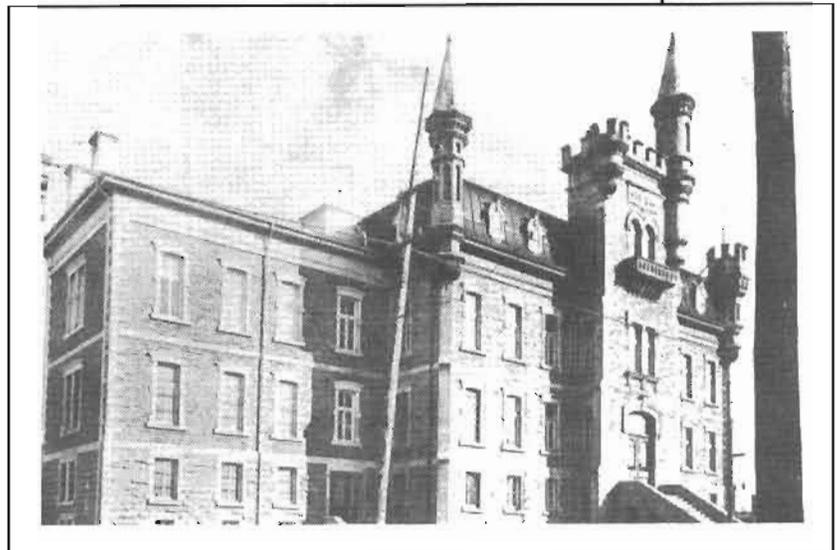
Photo : Denis Daigle

L'ancien Palais de Justice

L'ancien Palais de Justice de Hull était situé en face de la rue Aubry, sur la Promenade du Portage, là où se trouve aujourd'hui une petite place baptisée parc Aubry. Ce bâtiment, érigé en 1894 et victime du Grand feu de 1900, fut reconstruit suivant les mêmes lignes architecturales, un amalgame de styles apparentés au Second Empire et au néo-gothique. Lors du Grand feu, la porte de la voûte du Protonotaire n'ayant pas été fermée, le feu détruisit la presque totalité du patrimoine archivistique de l'Outaouais, laissant des trous béants dans notre mémoire collective. Toute la documentation du Bureau d'enregistrement, essentielle à ceux qui voudraient faire l'histoire des propriétés de l'Outaouais, s'envola en fumée, comme les registres de baptêmes, de mariages et de sépultures de la paroisse Notre-Dame de Hull. Notre XIXe siècle s'était pour ainsi dire volatilisé...

L'édifice abrita aussi l'ancienne prison de Hull dans la cour de laquelle eut lieu, le 21 mars 1902, la dernière pendaison publique de Hull. Le Palais de Justice fut démoli en 1973 pour faire place à l'édifice Place du Centre.

PLL/CB

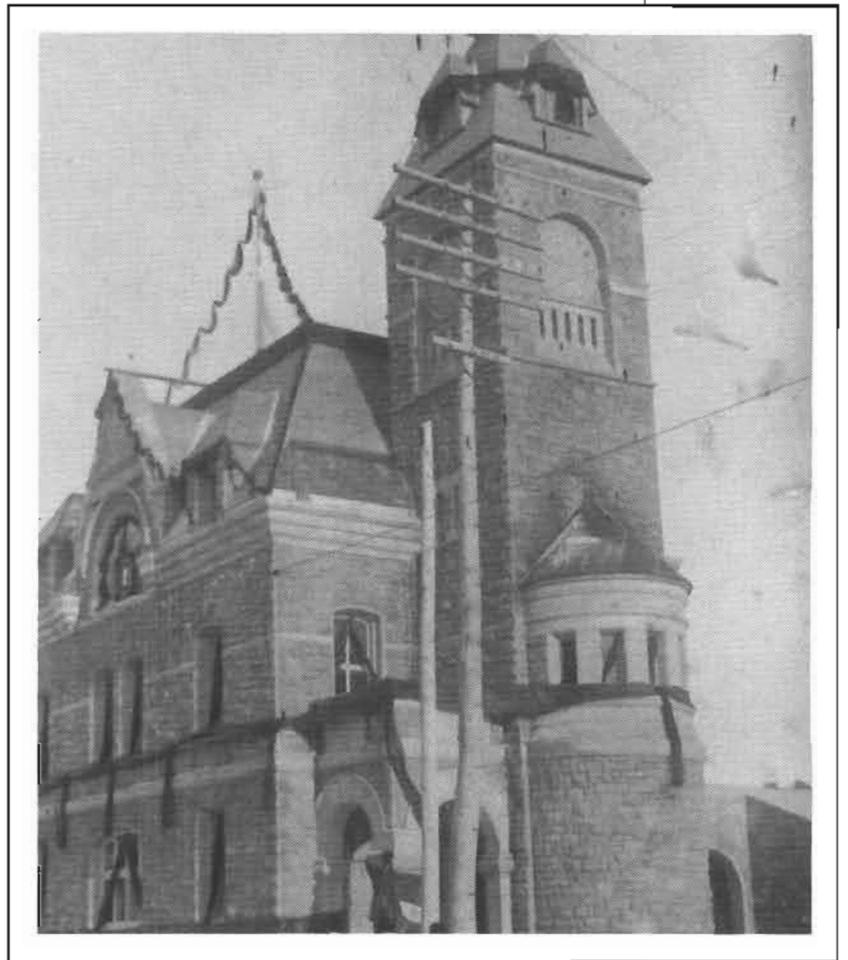


L'ancien Palais de Justice
 ANQO, Fond «Ville de Hull».

L'ancien bureau de poste

C'est à l'angle de la rue Laval et de la Promenade du Portage, sur le site de l'actuelle phase IV de Place du Portage, qu'était érigé, de 1882 à 1884, le premier grand bureau de poste de Hull. Malheureusement, l'imposant immeuble en pierre calcaire, oeuvre de l'architecte en chef du ministère des Travaux publics, Thomas Fuller, fut détruit par le feu peu après son ouverture. Rebâti en 1888, il fut encore rasé lors du Grand feu de 1900. Reconstitué à nouveau, ce beau bâtiment offrait à l'admiration des citoyens de Hull sa tour, son horloge, ainsi qu'un minuscule parc triangulaire à l'intersection. Il servit la collectivité jusqu'en 1958, année de sa démolition.

PLL

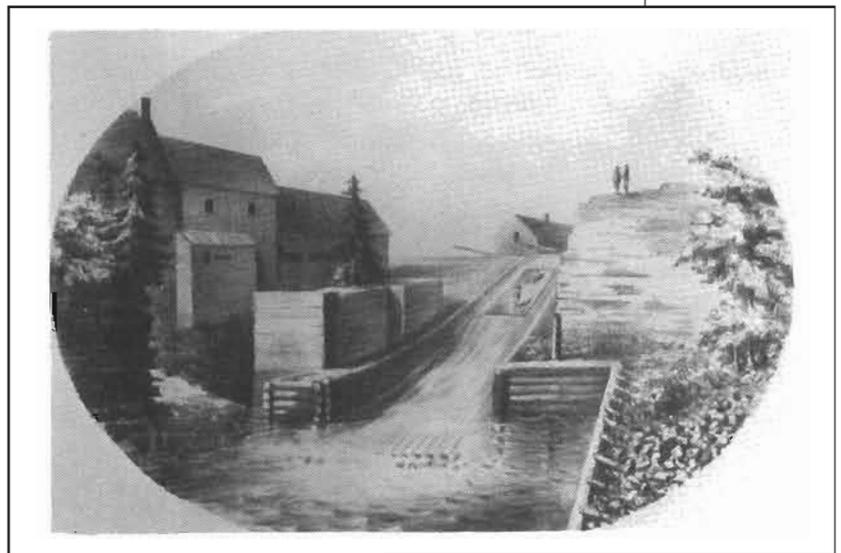


ANQO, Fond «Ville de Hull».

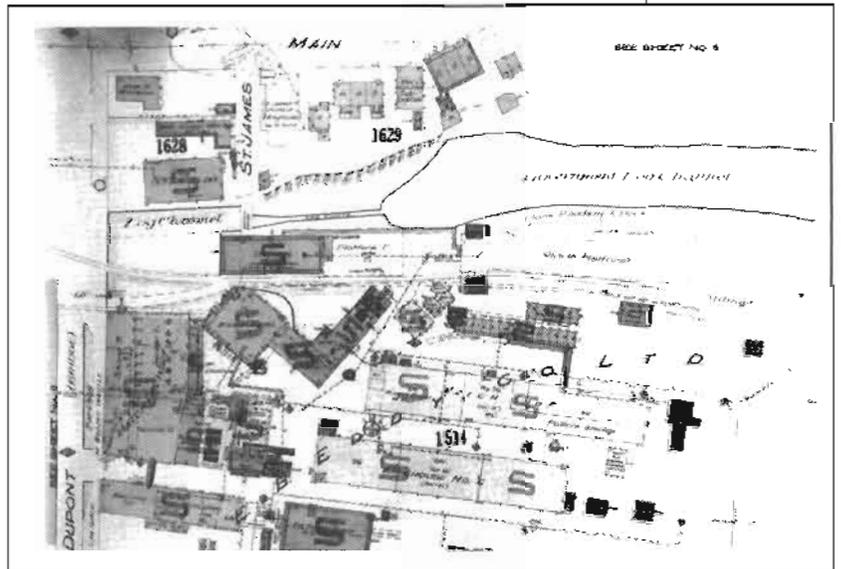
La glissoire de Wright

C'est au début du siècle dernier, à l'époque du bois équarri, des «cageux», des «Raftsmen» et des grands trains de bois qui descendaient jusqu'à Québec pour être chargés sur des navires en partance pour l'Angleterre, que Ruggles Wright fit construire le premier glissoir. Il était capable de faire passer les chutes et les rapides aux radeaux de bois, sans dommages et pertes, et sans qu'il soit nécessaire de les faire démenteler et transporter par des chemins de portage. Cette invention facilita de beaucoup le transport du bois, réduisant le temps nécessaire au voyage jusqu'à Québec et augmentant considérablement la production de bois équarri. Pour emprunter le glissoir, les grands radeaux s'approchaient dangereusement de la Chaudière et chacune des cages composant le radeau était détachée et dirigée vers l'entrée du glissoir. Il arrivait parfois qu'une de ces cages soit happée malgré elle par le courant de la Grande Chaudière, entraînant des pertes matérielles et humaines considérables. Les restes de ce glissoir sont aujourd'hui enfouis sous le boulevard Laurier-Taché, entre la rue Eddy et le pont du Portage.

PLL



La glissoire de Wright.
ANQO, Fond «Ville de Hull».

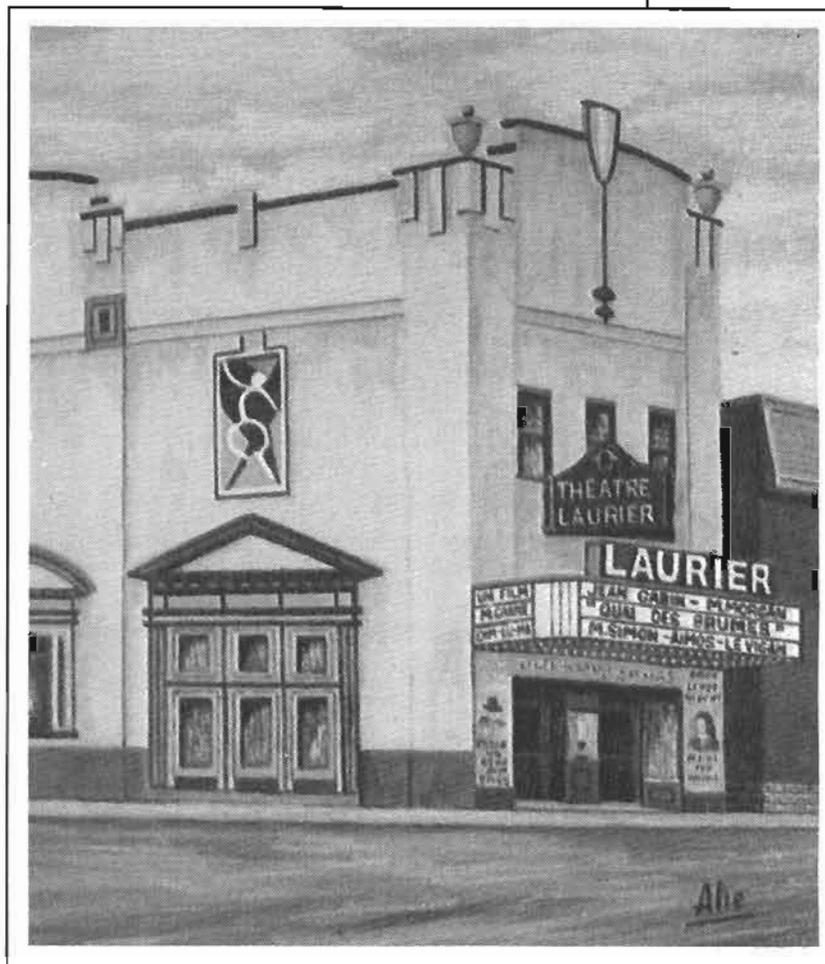


Le cinéma Laurier

Cet ancien cinéma, aujourd'hui disparu, occupait le site du Trust Général du Canada, sur la Promenade du Portage à quelques pas de la rue Langevin. Il rappelle la mémoire d'un Hullois fort bien connu de ses contemporains, Donat Paquin, propriétaire de nombreux cinémas de la région, notamment du «Théâtre Français» rue Dalhousie, «Théâtre Victoria» rue Wellington, «Théâtre Régent» de Gatineau et «Pix» d'Aylmer. Celui-ci avait acquis le «Théâtre Laurier» en 1922 d'un certain Monsieur Leduc, qui le tenait de MM. Laberge et Kipp. Et c'est Donat Paquin qui rebaptisa cet ancien cinéma «Odéon», du nom de Laurier, à la suite d'un «concours» ouvert au grand public. Paul H. Lafontaine, qui entra au service de Donat Paquin en 1923, allait remplacer le gérant William O'Regan en 1941.

Au sommet de sa gloire, le cinéma Laurier organisait des concours amateurs (1943-1948), des «Photo-Nite» et des tirages de vaisselle, d'argenterie et de couvertures de laine «Ayers». Il recevait en tournée des troupes de Montréal — celle de Barry Duquesne, la «Poune», Ti-Gus et Ti-Mousse, etc... et des personnalités internationales comme Fernandel et Tino Rossi. Le «Théâtre Laurier», cédé à M. Pierre Desrosiers, sera finalement démoli en 1963 pour faire place à l'édifice du Trust Général du Canada.

MDP



La maison Leduc

C'est en face du cinéma Cartier, sur la Promenade du Portage, que se trouve cette belle maison, à ornementation victorienne, érigée en 1902 pour le Colonel J.E. Gravelle. Cette grande résidence, habitée par la dynastie des Fortin, Ardouin, Gagnon et Leduc, fut un foyer culturel important de la ville de Hull. Le goût et le talent musical s'y donnaient rendez-vous. Mme Julia Fortin-Gagnon, pianiste de renom, et sa nièce Yolande Leduc, fondatrice des Ballets Leduc, y passèrent la plus grande partie de leur existence. Des soirées mondaines dominées par des discussions littéraires et politiques et par des concerts impromptus, faisaient vibrer les murs de cette vieille demeure. Le grand salon a toujours un peu cet air des années d'avant-guerre; les murs, les boiseries invitent à la nostalgie et nous font revivre cette belle époque.

PLL

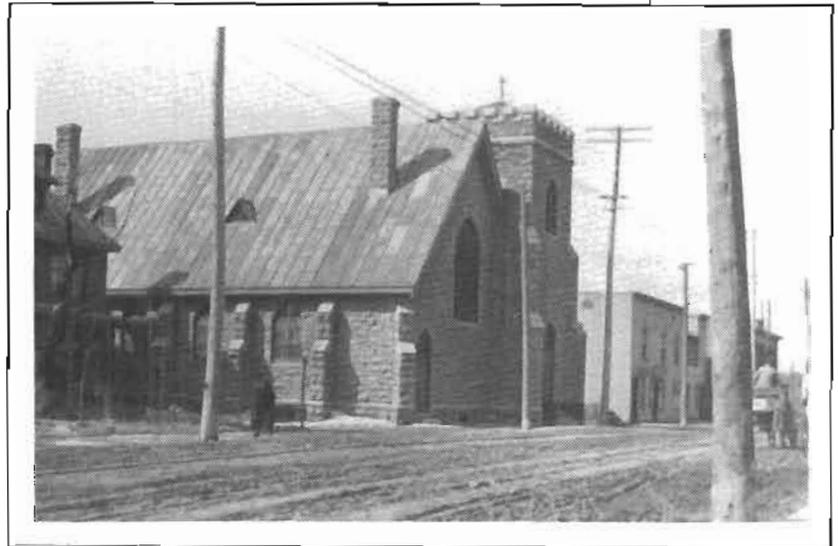


Photo Denis Daigle

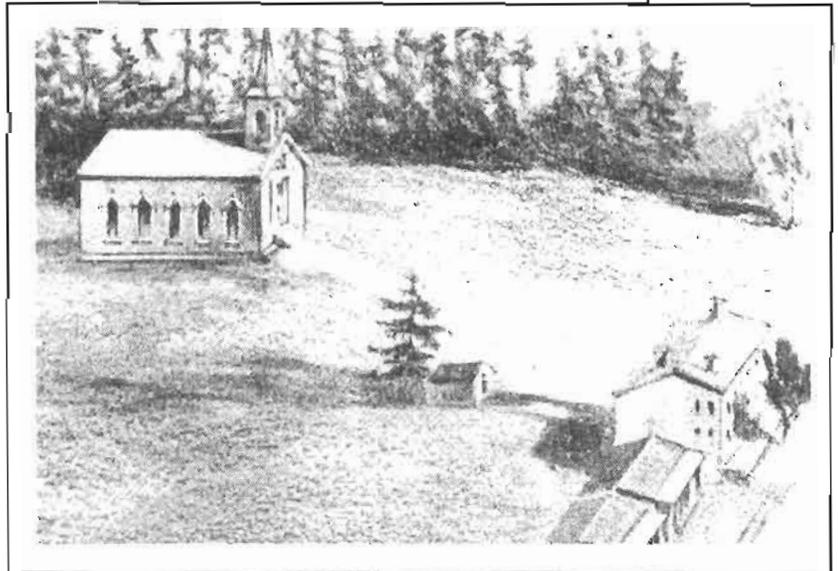
L'église St-James

Sur la Promenade du Portage, en face de la rue St-Jacques, se trouve l'église anglicane St-James, érigée sur ce site en 1901. Elle remplaçait celle qui avait été érigée au même endroit, en 1866, un an avant la Confédération et qui fut détruite par le Grand feu de 1900. La première église St-James, construite au coin des rues Leduc et Wright, en 1824, avait desservi la congrégation anglicane pendant plus de quarante ans, avant de tomber sous les flammes en 1865. L'église actuelle, cernée de toutes parts par des clubs et des discothèques, est un véritable havre de paix. L'intérieur, magnifique, est dominé par des vitraux qui tamisent et qui colorent la lumière du jour, réchauffant ainsi par leurs reflets, les boiseries de chêne de la voûte et du maître-autel. On y trouve aussi une exposition de pièces de monnaies, dont une de Georges III remontant à 1817 et provenant de la pierre d'angle de l'église incendiée en 1900, et quatre pièces datant de la période 1866 à 1900.

PLL/HA



L'église St-James
 ANQO, Fond «Ville de Hull».



Le «Docteur du peuple»

Sur la rue Wellington, entre les rues Leduc et St-Jacques se trouve une maison de briques assez imposante qui loge, depuis quelques années, le restaurant «L'Oncle Tom». Pendant trente ans, elle fut la résidence et le bureau du fort sympathique Docteur Lionel Edouard Desjardins, surnommé «Docteur du peuple» parce qu'il soignait sans hésitation les malades et les familles qui ne pouvaient lui verser d'honoraires. Vers 1940, ce médecin, gradué de l'Université d'Ottawa et de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, installa en permanence sa salle d'attente et son bureau au rez-de-chaussée de la maison paternelle et y demeura actif jusqu'à sa mort. Le «gros» docteur, comme les gens du vieux Hull l'avaient baptisé, contrôlait difficilement son poids, ce qui fit flancher son bon coeur et le terrassa en 1971.

PLL

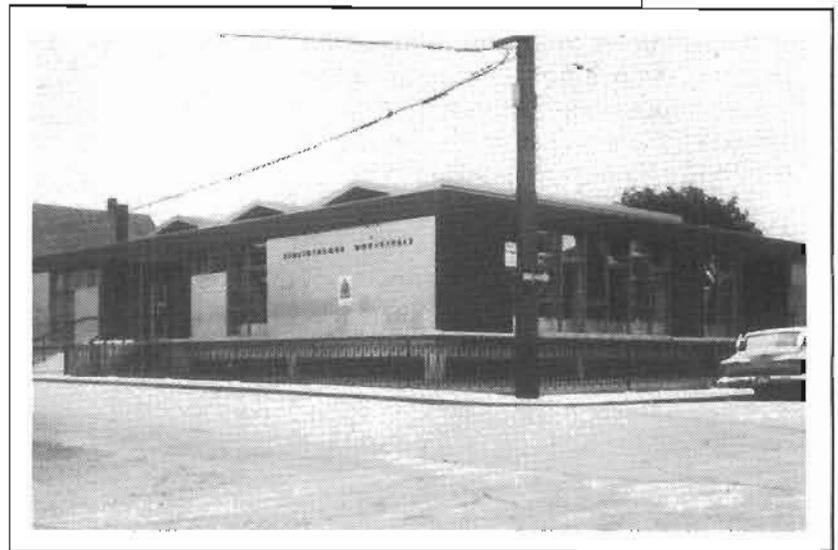


Photo: Denis Daigle

La Bibliothèque municipale de Hull

C'est à l'angle des rues Leduc et Wright, qu'était installée, de 1963 à 1980, la Bibliothèque municipale de Hull. Rares sont les Hullois qui se rappellent les débuts héroïques de cette institution. Le tout commença en 1952, avec la création d'un sous-comité de la bibliothèque, à la Jeune Chambre de Commerce de Hull. Messieurs Landreville, Belleau, Nadon, Doucet et Lalonde relevèrent si bien le défi, qu'ils ouvrirent la première bibliothèque en mai 1954, dans l'ancien bureau de la Compagnie Gilmour et Hughson, à l'extrémité de la rue Laurier. La ville intervenait alors pour appuyer financièrement cette initiative, que des dons de la population et des commerçants avaient rendue possible. En 1956, on déménageait au 189, de la rue Principale, dans un édifice que Josaphat Pharand et sa femme avaient cédé à la corporation de la bibliothèque. Cette bibliothèque municipale «St-Joseph» était victime d'un incendie en janvier 1960. Deux cent mille dollars en dons vinrent s'ajouter au montant des assurances sur l'ancienne bibliothèque, ce qui allait permettre la construction de la bibliothèque de la rue Leduc sans qu'il n'en coûte un sou à la Ville de Hull.

PLL

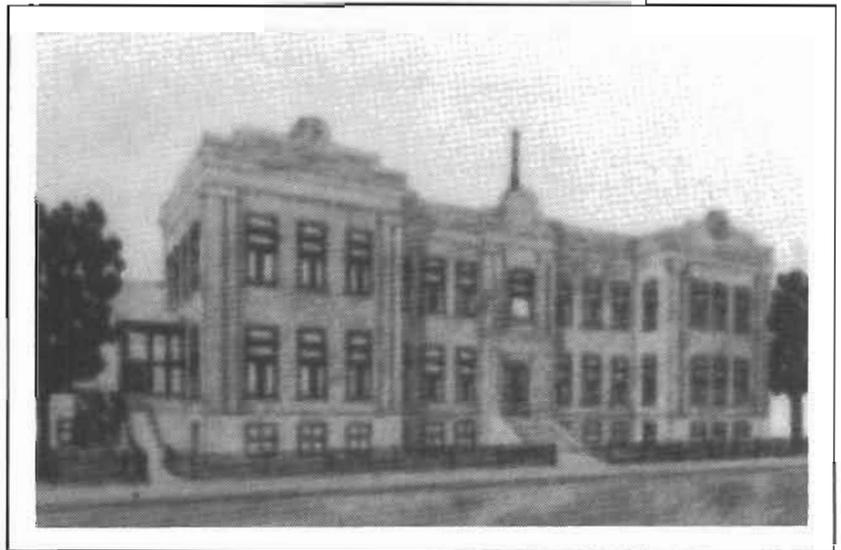


Bibliothèque Municipale.
 ANQO

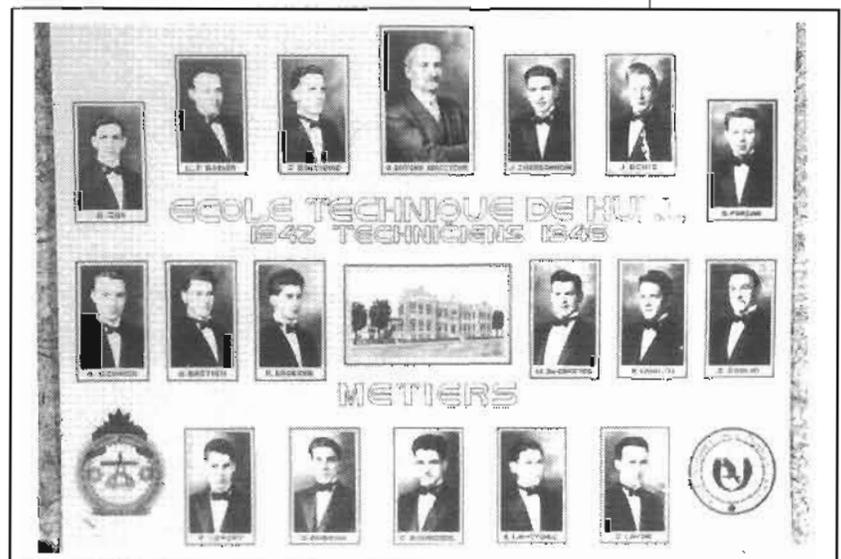
L'école technique de Hull

Sur la rue Wright, entre les rues Leduc et St-Jacques, se trouve un magnifique édifice de conception «Beaux-arts», dont l'entrée principale est coiffée de l'inscription «École technique». Cette école fut obtenue du Gouvernement du Québec grâce aux pressions de la population de Hull et aux démarches du Docteur Urgel Archambault, maire de Hull, et de l'échevin Achille Morin, porte-parole des ouvriers. Elle ouvrit ses portes à ses soixante-quinze premiers étudiants en 1924. L'excellente formation technique que dispensait cette institution disparut dans le tourbillon des réformes scolaires qui secouèrent le Québec pendant la Révolution tranquille. L'auditorium de l'École technique hébergea, pendant de nombreuses années, les activités de l'École d'Art dramatique, fondée par René Provost, père du célèbre comédien, Guy Provost. Aujourd'hui, de nombreux organismes à but non-lucratif logent dans l'ancienne École technique rebaptisée Centre Jules Desbiens.

PLL



Les techniciens métiers 1942-1946 École technique.
 ANQO, Fond «Ville de Hull»



La rue Eddy

Cette rue, baptisée en l'honneur d'Ezra Butler Eddy, portait anciennement le nom de rue «Dupont», pour la simple et unique raison qu'elle menait au pont Chaudière. Vers 1940, suite aux pressions de citoyens férus d'histoire, la ville de Hull décida d'honorer cet illustre industriel et homme politique en donnant son nom à une rue de la ville. Eddy avait joué un rôle de premier plan dans la création de la ville de Hull, étant de ceux qui demandèrent son incorporation. Cet entrepreneur qui ne pouvait se dissocier du bien-être de ses concitoyens, consacra beaucoup de temps et d'argent à la chose publique. Il siégea comme Maire à plusieurs reprises ainsi que comme député à l'Assemblée législative du Québec de 1871 à 1875.

La rue Eddy fut toujours aussi active que le pionnier dont elle arbore le nom. Située au coeur du «vieux Hull», la rue Eddy a toujours été une importante artère commerciale. Les tramways sillonnèrent cette rue, circulant devant plusieurs magasins, restaurants et hôtels. Au début du siècle, la présence de ces hôtels en a toutefois terni la réputation. La rue Eddy fit partie, avec les rues Montcalm, Principale et Wellington de ce qu'il est convenu d'appeler le «petit Chicago». En effet, à l'époque de la prohibition ontarienne, de 1916 à 1940, c'est là que l'on retrouvait la plus forte concentration d'abreuvoirs, de tripots, de maisons closes et de filles de joie au pied carré... Jusqu'au jour où les



ANQO, Fond «Ville de Hull»

élites s'organisèrent et répondirent à l'appel des citoyens qui réclamaient un «grand ménage». Le nouveau Conseil municipal donnait le signal du grand coup de balai le 17 décembre 1940. De nos jours, la rue Eddy demeure une artère très achalandée.

PLL/CB

Le bloc Scott

Du côté nord de la Promenade du Portage, entre les rues Eddy et St-Jacques, se trouve un vieil édifice de briques de deux étages, dominé par un fronton, sur lequel sont inscrits les mots suivants : «A.D. Scott Block 1900». La famille Scott fut l'une des plus importantes familles hulloises. Au milieu du siècle dernier, Nancy Louisa Wright, petite fille du fondateur de Hull, épousa John Scott, premier maire de Bytown. Leurs affaires furent prospères et les Scott acquérèrent de nombreuses propriétés sur le territoire hullois parmi lesquelles figuraient le Bloc Scott.

Reconstruit après le Grand feu de 1900, sur les ruines d'un bâtiment fort imposant, le Bloc Scott aura, dès les débuts, une vocation commerciale. Le rez-de-chaussée logeait un marchand de chaussures, un tailleur, un horloger, une mercerie et «Fortin Gravelle», où les amoureux du samedi soir venaient prendre une crème glacée, après un film au cinéma Laurier. Le premier étage était loué à des professionnels, des avocats, le coroner du district, un photographe, etc... À l'occasion de la réouverture de leurs commerces et de leurs bureaux, au lendemain du Grand feu de 1900, les occupants du nouvel édifice étaient fiers, d'autant plus qu'ils pouvaient offrir à leur clientèle une devanture avec trottoir de ciment de six pieds de largeur, le premier de la Ville de Hull.

PLL/CB



Photo : Denis Daigle

De l'hôtel Union à l'hôtel Plaza

Le site de l'hôtel Plaza de la Chaudière fut occupé tour à tour par la maison de Ruggles Wright, par le «Château Eddy», par la deuxième résidence d'Ezra Butler Eddy, érigée après le Grand feu de 1900 et baptisée «STANDISH HALL», et par l'hôtel de renommée internationale qui porta le même nom. Immédiatement à l'est de cet emplacement, l'auberge «Union House» au milieu du siècle dernier, et la «Ottawa House» dans la première moitié de notre siècle, étanchèrent la soif de nombreuses générations de résidents de Hull et d'Ottawa. Les murs du Standish Hall, qui pouvaient accueillir jusqu'à 1 000 personnes, vibrèrent au rythme des «Big Bands» et accueillirent une nombreuse clientèle, y compris celle des militaires en permission. En 1953, Louis Armstrong, le trompettiste, remplit les oreilles hulloises de ses célèbres notes de jazz.

Le Standish Hall fut démoli en septembre 1975.

PLL



L'Union House
ANQO. Fond «Ville de Hull»



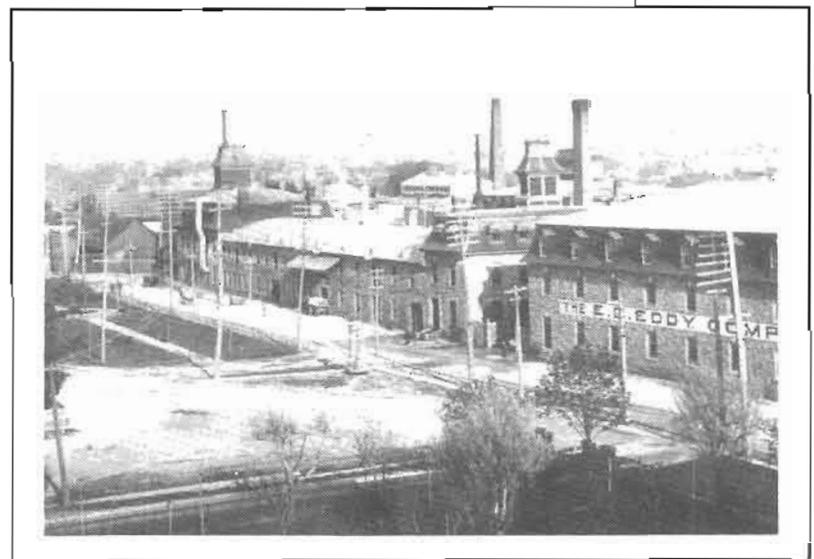
Les usines Eddy

C'est en 1851 que Ezra Butler Eddy, originaire du Vermont, s'installe à Hull. Pour gagner sa vie, il fabrique de façon artisanale, des planches à laver, des seaux, des cuves, des épingles à linge et des allumettes de bois. Ces dernières feront sa renommée et celle de la ville de Hull qui fut longtemps considérée comme la ville aux allumettes. Avec l'aide de sa femme, il produit jusqu'à dix caisses d'allumettes par jour qu'il distribue, en même temps que ses autres produits, à cheval et en carriole.

A force de travail et d'économie, E.B. Eddy achète une propriété des Wright et fait construire entre 1865 et 1876, une fabrique de seaux et d'allumettes, une scierie et une usine de portes et fenêtres. Vers 1871, il est déjà un des grands manufacturiers de bois du continent.

En 1882, suite à un incendie, Eddy reconstruit ses usines et en profite pour se lancer dans la fabrication de la pâte mécanique. En 1887, toujours à l'avant-garde, il lance sa production d'«indurated fibre-ware» : fibres de bois et de résine comprimées à la chaleur dans des moules. Vers 1889, il commence à fabriquer de la pâte chimique et en 1890, il se lance dans la fabrication de papier.

Ezra Butler Eddy était à l'affût du progrès : ses usines furent les premières à être éclairées à l'électricité et il fut le premier à faire l'acquisition d'un camion dans la région de Hull. Il fut également un des premiers à profiter des avantages du téléphone.



ANQO. Fond «Ville de Hull»

En 1900, le Grand feu détruisit toute son entreprise à l'exception de la «sulphite». Il dut reconstruire à nouveau. Dès 1901, sa fabrique d'allumettes fonctionne à plein rendement produisant près de 3 500 caisses d'allumettes par jour. En 1902, il produit déjà 80 tonnes de papier par jour : la plus importante production du Canada.

A la mort de son fondateur en 1906, la Compagnie E.B. Eddy était le chef de file dans son domaine au Canada.

PLL

